NAZIONALE
BIBLIOTECA
B. Prov.
III
1516
VITTORIO EM. III
NAPOLI

~~10. B. 53.~~
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio VI
Palchetto
Num.° d' ordine 57

B Prav.
III
1516

Digitized by Google

LE VOYAGEUR

MODERNE.

IMPRIMERIE DE DAVID.

Digitized by Google

Digitized by Google

NAPOLI

Habitans de l'Ile de Capréé.

Digitized by Google

613212

LE

VOYAGEUR MODERNE,

OU

EXTRAIT

DES VOYAGES LES PLUS RÉCENS

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE,

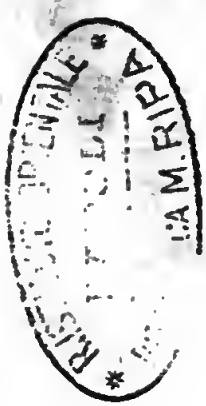
PUBLIÉS EN PLUSIEURS LANGUES JUSQU'EN 1821;

Contenant les mœurs et usages des différens peuples; les aventures les plus remarquables des voyageurs; les nouvelles découvertes, et tout ce qui peut intéresser, piquer la curiosité, et procurer une lecture instructive et agréable.

ORNÉ DE 36 GRAVURES DE COSTUMES.

PAR Mme ELISABETH DE BON.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,

ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE, RUE MAZARINE, N° 30;
ET, A BRUXELLES, CHEZ DEMAT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1821.

Digitized by Google

LE VOYAGEUR

MODERNE.

L'ÉGYPTE.

Extrait de l'Histoire complète des voyages et découvertes en Afrique, par le docteur Leyden; traduit de l'anglais par M. A. C., S. G. du S. de F.

Tableau de l'Égypte.

A CÔTÉ de l'isthme de Suez, dont les sables arides reposent, par intervalles, sur une profonde base de rochers, commence la fertile vallée de l'Égypte. Tant, et de si imposantes idées d'antiquité reculée, de colossale grandeur sont associées à ce nom d'Égypte, qu'il faut de longues recherches et une sagacité peu commune pour saisir les traits de ressemblance existant entre les relations des voyageurs modernes et les descriptions des anciens historiens de la

Grèce et de Rome. Pour se faire une idée générale de cette contrée singulière, qu'on se figure une vallée de six cents milles de long, descendant des hauteurs de Syène entre deux chaînes grisâtres de montagnes sablonneuses, distantes quelquefois de cinq milles seulement, et se terminant à la mer par une immense plaine de plus de trois cents milles de largeur. Au milieu de cette vallée coule majestueusement le Nil. Tantôt clair et paisible, il se renferme dans ses rivages antiques ; tantôt rapide et rougi par les sables de l'Ethiopie, il inonde la plaine et baigne le pied des montagnes. Cette inondation périodique donne, tour-à-tour, à la contrée, l'aspect d'un Océan d'eau douce, d'un marais bourbeux, d'une plaine verdoyante ou d'un désert brûlé, de sable et de poussière. Le long de la Méditerranée, la côte est plate et basse, et c'est seulement à trois lieues environ que les palmiers, et les dunes où ils croissent, apparaissent aux yeux des nautoniers et semblent sortir du sein des flots. A partir du rivage, se dé-

roule une plaine large, nue, sans bornes, sous un invariable et monotone horizon où les regards, cherchant un point de vue intéressant, se promènent en vain à travers des bouquets clair-semés de dattiers élancés et de maigres palmiers, et s'arrêtent sur des groupes de misérables cabanes de brique et de boue. Telle est la Basse-Egypte, qui comprend tous les pays renfermés entre le Caire, la Méditerranée, l'isthme de Suez et le désert de Libye.

La Haute-Egypte ou le Sahid, commence au Caire et se prolonge jusqu'aux cataractes de Syène, entre deux chaînes de montagnes qui s'étendent du nord au sud.

L'Égypte est comprise entre le 48e et le 53e degrés de longitude, le 24e et le 33e de latitude nord. La qualité et la nudité du sol, son peu d'élévation au-dessus du niveau de la mer et son exposition aux rayons d'un soleil vertical, tout concourt à rendre l'Égypte beaucoup plus chaude que la plupart des contrées placées sous la même latitude. La saison des chaleurs dure depuis mars jusqu'en novembre;

pendant tout ce temps, l'atmosphère est embrasée, le ciel brillant sans le moindre nuage, et le chaud devient insupportable seulement par l'excessive transpiration qu'il excite. Au milieu de l'été, la chaleur monte, au Caire, de 90° à 92°, et en hiver, de 58° à 60° seulement. Ainsi, les différences entre les extrêmes, excèdent rarement 30 degrés du thermomètre de Fahrenheit; cependant, il s'est quelquefois élevé à 112 degrés: mais une si extraordinaire chaleur dure, en général, très-peu et n'a guères lieu que dans le Sahid. Au coucher du soleil, le vent cesse, la température devient plus fraîche, et l'humidité surabondante que la chaleur pompe mais n'absorbe pas entièrement, retombe en forme de rosée; au moment du crépuscule, un léger brouillard enveloppe l'horizon, bientôt les ténèbres permettent à peine de l'apercevoir, et les premiers rayons du soleil le dispersent en petits nuages qu'ils dévorent en un moment. Cependant, ces nuages ne disparaissent pas toujours devant les rayons du soleil; quelquefois l'atmos-

phère chargée montre tous les symptômes météorologiques précurseurs de la pluie, sans qu'il en résulte aucun changement de temps.

Les vents, si variables dans nos climats, sont réguliers et périodiques en Égypte, soit pour la force, soit pour la durée; le vent du nord prédomine; comme il souffle pendant neuf mois environ, et surtout depuis mai jusqu'à la fin de septembre, sans la moindre interruption, les branches et les arbres eux-mêmes sont inclinés dans cette direction. Vers la fin de septembre, lorsque le soleil repasse la Ligne, le vent tourne à l'est et redevient nord en novembre; il passe au sud de la fin de février jusqu'aux derniers jours d'avril, époque à laquelle il se fixe à l'est. De tous les vents, le plus inconstant comme le plus pernicieux, c'est le vent du midi; traversant les sables arides et brûlans de l'Afrique, sans être un moment rafraîchi par des lacs, des rivières, ou retardé par des forêts, il arrive saturé des émanations embrasées du désert. A son approche, le ciel, si brillant,

s'obscurcit soudain; l'air s'appesantit; le soleil privé de son éclat, prend une teinte violâtre; une brise tiède s'élève, et bientôt acquiert une chaleur égale à celle d'un four; quoiqu'aucune vapeur n'enveloppe l'horizon, les masses flottantes de sable impalpable rendent l'atmosphère si grisâtre, si épaisse, qu'on est quelquefois obligé de se servir de lumière en plein midi; en un instant, toute la verdure est grillée, tous les bois se crispent ou se fendent. Ce vent n'est pas moins pernicieux aux êtres animés; et lorsqu'il souffle par rafales soudaines, quelquefois il tue sur-le-champ: la respiration devient courte et embarrassée, les pores se ferment, une fièvre ardente succède, un feu dévorant circule dans les veines, et l'eau, privée de sa fraîcheur, ne peut plus calmer l'insupportable tourment qu'on éprouve. Le silence de la mort règne dans les rues. Les habitans, en se tenant hermétiquement renfermés dans leurs maisons, espèrent vainement se soustraire à ce déluge pénétrant de subtile poussière qui, suivant l'expression orientale, s'intro-

duirait dans un œuf, à travers les pores de la coquille. Tel est le vent brûlant du désert, nommé par les Arabes *simoum* et par les Turcs *samiel*. On l'appelle aussi quelquefois, vent des *cinquante jours*, parce qu'il souffle principalement entre Pâques et la Pentecôte, ou pendant les cinquante jours de la période équinoxiale. Lorsqu'il continue plus de trois jours, il devient insupportable, surtout pour les personnes de complexion pléthorique. Ce vent si pernicieux par sa chaleur dans le printemps, est remarquable au contraire par sa froideur piquante, depuis le commencement de décembre jusqu'à la fin de janvier.

Si les nuages qui se promènent quelquefois au-dessus de l'Égypte ne fournissent pas une quantité de pluie suffisante pour fertiliser le sol, ils n'en contribuent pas moins, sous diverses formes, à la richesse de la végétation : glissant sur la surface plane d'une contrée où les courans d'air ne leur permettent pas de séjourner, et poussés par les vents du nord,

ils s'accumulent sur les hautes montagnes de l'Abyssinie, où, refroidis et condensés, ils forment ces pluies du Tropique qui vont grossir les flots du Nil, et couvrir l'Égypte d'une inondation salutaire. De cette inondation périodique dépend non-seulement la fertilité du sol, mais l'existence physique et politique de la contrée : sans elle, point d'engrais, point de culture, point de récolte; sans elle, la disette aurait bientôt converti en un vaste désert la riche et populeuse vallée de l'Égypte. De là cette profonde vénération des Égyptiens pour le *fleuve sacré* : « chéri le jour » et favorisé la nuit par le ciel, qui élève » et abaisse ses flots suivant le cours du » soleil et de la lune ; » de là ces éloges outrés de sa beauté, cet enthousiasme qui, dans tous les temps, dégénéra en culte. Mais un Européen préfère toujours les rivières limpides de sa patrie aux flots troublés et limoneux du Nil, et quiconque a vu les fleuves majestueux de l'Orient, sera peu frappé de l'aspect du plus grand fleuve de l'Afrique septentrionale. Au plus

haut point de l'inondation, la plus considérable largeur du Nil est d'environ deux mille pieds, et la rapidité du courant n'excède pas trois milles à l'heure; l'inondation commence ordinairement vers le 17 juin : les eaux qui croissent graduellement sortent de leur lit au milieu d'août, atteignent le dernier terme de leur élévation en septembre, et baissent par degrés depuis la fin de ce mois jusqu'au solstice suivant. L'époque de la crue est extrêmement régulière; sa durée est plus incertaine, et souvent les eaux se retirent avant que le sol en soit complétement imbibé.

Après l'inondation annuelle, la terre est couverte d'une couche de limon noir plus ou moins épaisse, proportionnellement à la colonne d'eau qui l'a déposée. A mesure que les eaux se retirent, la culture commence. Si le terrain est suffisamment trempé, les travaux agricoles ne sont ni longs ni pénibles; le grain, semé dans une vase molle, croît avec une extrême rapidité, et l'air imprégné de parties salines contribue puissamment à l'activité de la

végétation. Si quelques parties n'ont pas été couvertes par les eaux, on y dirige d'abondantes irrigations, au moyen desquelles on obtient une grande variété de végétaux, même pendant la sécheresse. L'hiver s'étend de la fin de novembre à la fin de janvier. Dans les premiers jours de février commence le printemps; l'air s'échauffe par degrés et les arbres fruitiers se couvrent de fleurs. Du milieu de juin à la fin de septembre dure l'été, pendant lequel la chaleur règne sans interruption; les campagnes brûlées offrent l'aspect d'un désert; enfin l'automne, qui peut être considérée plutôt comme une continuation de l'été, commence en octobre avec la diminution de la chaleur, la chute des feuilles et le décroissement du Nil, et finit en novembre, époque à laquelle la contrée ressemble à une vaste prairie émaillée des plus belles couleurs.

Tels sont les principaux phénomènes qui caractérisent le climat de l'Égypte. Cette contrée dont la nature semble avoir réglé la constitution atmosphérique d'une ma-

hière neuve et singulière, est remarquable par l'extraordinaire régularité des saisons, et par le retour périodique de toutes les mutations de climat.

Alexandrie et Rosette.

A l'exception des ruines qui l'environnent, Alexandrie ne conserve aucun vestige de son antique magnificence ; la vaste plaine d'alentour sillonnée de tranchées, percée de puits sans nombre, divisée par une infinité de murs écroulés, est jonchée de colonnes renversées, de statues mutilées, de chapiteaux, de fragmens de toute espèce entremêlés de tombes modernes, d'où s'élancent çà et là des palmiers et des lopals. Ces ruines qui, probablement occupent un espace plus considérable que l'ancienne Alexandrie, à l'époque même de son plus grand éclat, sont de la plus haute antiquité, et bien antérieures au temps d'Alexandre, comme le prouvent les hiéroglyphes dont elles sont couvertes.

La magnificence d'Alexandrie, sous la dynastie grecque, fut digne de la renom-

mée des héros dont elle portait le nom. Bâtie dans la forme d'un parallélogramme, ou comme dit Strabon, d'un manteau ou toge, elle renfermait un terrain de quatre lieues de circuit, protégée sur ses grands côtés par la mer et par le lac Marcotis, et n'offrant dans ses parties accessibles par terre, qu'un front excessivement étroit, sa position semblait la rendre imprenable; des maisons vastes et solides, symétriquement alignées, des rues larges, aboutissant toutes à une immense place centrale, faisaient d'Alexandrie une des plus magnifiques villes du monde. Sous la dynastie arabe, sa splendeur déclina graduellement avec son commerce, dont le génie du fanatisme cause toujours la ruine; malgré la diminution rapide de sa population, malgré la démolition de ses anciennes murailles, malgré sa réduction à la moitié de son étendue primitive, elle conservait encore, en partie, ses beaux édifices, ses superbes monumens, ses larges rues distribuées en forme d'échiquier; et la lenteur même de sa décadence, prouvait son

opulence, sa force et sa grandeur premières.

A l'époque de la dernière invasion des Français, les murailles d'Alexandrie construites avec les débris de l'ancienne cité, laissaient apercevoir des fragmens d'architecture, et des blocs de concrétions pierreuses, composées principalement de coquillages et de bois fossiles irrégulièrement entassés les uns sur les autres, et liés par un ciment commun; la ruine des canaux, l'empiétement des sables isolent maintenant la ville dans un désert, et l'on aperçoit à peine un vestige de ces jardins délicieux, de ces campagnes si bien cultivées dont Abulféda parle avec un si grand enthousiasme. Quelques sycomores rabougris indiquent le cours de l'ancien canal de la Basse-Égypte; mais les yeux cherchent vainement, « ces rives couvertes d'une per-
» pétuelle verdure, ces dattiers superbes,
» dont la cime flexible chargée de grappes
» pendantes, s'incline doucement comme
» la tête d'une belle femme vaincue par le

» sommeil (1). » A mesure qu'il s'éloigne davantage du canal, le sol devient de plus en plus stérile et sablonneux; il conserve le même caractère entre Alexandrie et Rosette, malgré l'existence de quelques villages et de quelques terrains cultivés; des ruines magnifiques, sont éparses sur cette plaine aride, jadis ornée de villes populeuses, et sur laquelle il faut chercher les emplacemens de Nicopolis, de Zéphyrium, et probablement de Thonis, le seul port de l'Égypte, ouvert au commerce à une époque reculée de l'histoire.

La ville de Rosette est longue, irrégulière, sans murailles ni forteresses. Ses environs, le plus beau et le plus fertile pays de l'Égypte, offrent un aspect très-varié, en égard à l'uniformité de la contrée; ce ne sont point des sites romantiques, de hautes montagnes, de fraîches cascades, des collines boisées qui rompent la monotonie du paysage; c'est le désert rou-

(1) Abulféda.

géâtre de l'ouest, avec ses monticules arides de sable, qui forme un contraste pittoresque avec les vertes rizières, les sycomores touffus, les rians bosquets d'orangers, et les caffiers couverts de fleurs jaunes.

La Vallée de la rivière sèche, et les Monastères.

La vallée de la rivière sans eau, dénommée par les Arabes *Bahar-bela-ma* et, suivant les plus générales conjectures, l'ancienne communication entre les lacs Mœris et Maréotis, est séparée des lacs par une chaîne de roches calcaires couvertes de sable; là, toute végétation est étouffée par l'accumulation des sables qui s'y amoncèlent en arrivant du centre de l'Afrique. Cette vallée, barrière occidentale de l'Égypte, arrête les progrès de ce fléau dévastateur, atténue l'action du vent et préserve d'une ruine certaine les rives cultivées du Nil, dont les superstitieux habitans attribuent leur salut au pouvoir magique du sphinx des pyramides. Dans la

vallée de la rivière sèche, on trouve une grande variété de pierres qui semblent avoir été apportées des montagnes de la Haute-Égypte. Mais les plus curieuses productions de la vallée sont les bois pétrifiés dont elle abonde. Les habitans de Téranè s'avancent quelquefois dans le désert à trois journées plus loin que la vallée de la rivière sèche, pour couper une espèce de joncs dont ils fabriquent les plus belles nattes.

Il n'existe, dans cette contrée, d'autres habitations que certains monastères coptes, dont les moines sont aussi sauvages que leur solitude. Une muraille haute, épaisse, rougeâtre, forme la première enceinte du monastère. Dans l'intérieur s'élève un petit fort entouré d'un fossé qu'on passe à l'aide d'un pont-levis; ce fort renferme une citerne, des provisions et une église, que ces moines superstitieux regardent comme aussi nécessaire que le magasin, pour les mettre en état de soutenir le blocus dont les Arabes les menacent continuellement. A cause de ces

hordes errantes dans le désert, le mur, au lieu de porte, n'a qu'un petit guichet, que l'on n'ouvre jamais sans d'extrêmes précautions. Sur le haut du mur extérieur règne une plate-forme garnie de tourelles, d'où l'on peut observer au loin la campagne. La première enceinte renferme un petit jardin, où les moines cultivent d'excellens légumes et quelques pieds de dattiers et d'oliviers. Leurs bibliothèques contiennent peu de livres intéressans. Dans tous les temps, ces lieux effroyables parurent convenables à la vie monastique; le triste aspect, la nudité, le silence du désert nourrissaient une noire misantropie, et les plus aimables attributs de l'humanité, la douceur, la bienveillance, étouffées par d'excessives austérités, dégénéraient bientôt en humeur chagrine et farouche. Dans leurs cellules étroites et sombres, capables à peine de contenir un corps humain, ces solitaires vivaient séquestrés de toute société, et s'infligeaient volontairement les plus rudes pénitences.

Dans le quatrième siècle, le désert de

Natrou se peupla de reclus, et reçut un nouveau nom de saint Macaire, qui vint s'y fixer. Participant au caractère des animaux féroces, habitans de ces affreux déserts, ces moines atrabilaires, en quittant leur solitude pour prendre part aux querelles religieuses du temps, remplirent l'Egypte de trouble et de consternation. Depuis cette époque leurs dogmes ont varié, mais leurs habitudes et leur caractère ne se sont pas améliorés.

La province de Gharbiels et Damiette.

On quitte volontiers ces régions sauvages pour jeter un coup-d'œil sur la belle et fertile province de Gharbiels, dont la partie maritime s'étend de Rosette à Damiette. Plus fertile qu'aucun autre quartier du Delta, le sol, en même temps plus uni, est coupé par de nombreux canaux; l'oranger, le citronnier, le grenadier, plantés en bosquets irréguliers, l'ananas parfumé, embellissent les campagnes couvertes de productions variées, et l'on aperçoit, à travers les cîmes hautes et mobiles

des palmiers, les pointes des sveltes minarets qui dominent sur les cités. Cependant la population actuelle de ce fertile canton n'est pas comparable à l'ancienne.

Damiette, célèbre par le désastre de Saint-Louis, est l'entrepôt du commerce entre l'Égypte et la Syrie. Cette cité, sans murailles, s'élève en forme de croissant sur le bord sinueux du fleuve, à six milles de la mer; sur l'une et l'autre rive du Nil, le sol fertile produit, avec une étonnante profusion, des fruits et des fleurs pendant toute l'année. Autour des villages voisins, on trouve d'agréables ombrages sous des bosquets où croissent l'élégant cassier avec ses grappes de fleurs jaunes, le sycomore au verd feuillage, le dattier à la tige élancée, et le mélancolique tamarin.

Les ruisseaux qui arrosent les rizières sont bordés de roseaux dont les feuilles étroites, longues, et les fleurs blanches produisent un effet vraiment pittoresque. Auprès de Damiette, l'ancien papyrus croît en abondance et s'élève à la hauteur de neuf pieds. Au milieu des marais, des

canaux, le lotus (nommé nuphar par les Arabes), semblable au roi des plantes aquatiques, dresse majestueusement sa tête au-dessus des eaux et déploie son large calice d'un bleu d'azur ou d'un blanc de neige.

L'Isthme de Suez.

L'isthme étroit qui unit l'Afrique à l'Asie, doit son nom au bourg de Suez placé près de l'extrémité du petit golfe, qui termine la mer Rouge vers le Nord. Entrepôt du commerce de l'Arabie, jamais Suez n'a pu devenir, cependant, une ville importante, à cause de la difficulté de l'approvisionner, et ce n'est qu'une station militaire; il n'y a pas d'autre eau que celle d'une source saumâtre, située à six lieues environ, sur la côte arabique, dans la petite oasis d'Honareb; et l'on est obligé d'y apporter, de l'intérieur de l'Égypte, toutes les autres choses nécessaires à la vie; sauvage, aride, stérile, la contrée qui l'environne n'offre pas la moindre apparence de verdure, et l'œil, après avoir erré tristement sur d'immenses plaines de sable

Digitized by Google

Egyptiens

Digitized by Google

jaune, ou sur des flots verdâtres, n'a d'autre point de repos que les rochers nus et blancs de l'Arabie.

Le Caire.

Le Caire, capitale de l'Égypte, que les naturels nomment *Misr* la maîtresse du monde, et *Misr* sans égal, est situé sur la rive orientale du Nil, auquel touchent les faubourgs de Fostat et de Boulac. Quoique la grandeur du Caire, sa nombreuse population, la diversité des costumes, du langage, des traits et des mœurs de ses habitans soient faits pour produire une vive impression sur l'esprit d'un Européen, cette impression ne peut être comparée à l'admiration qu'elle devait nécessairement exciter à l'époque de son ancienne splendeur, lorsqu'elle pouvait se vanter d'être la métropole de l'Afrique, la seconde capitale de l'Orient, le théâtre des merveilles imaginaires des Arabes et des merveilles réelles de leur histoire, aussi incroyables, peut-être, que leurs fictions. Du château du Caire, élevé sur le mont Mokattam, on

Digitized by Google

embrasse, d'un coup-d'œil, l'immense croissant que forme la ville : mais on n'aperçoit aucun de ces édifices publics ou particuliers, où brille le génie de l'architecture, aucune de ces belles places, de ces rues larges et régulières ; et c'est en vain qu'au milieu d'un amas confus de maisons, à travers les sinuosités de rues étroites dont la trace se perd quelquefois, on cherche quelque monument qui dénote le bon goût d'un peuple éclairé et poli. Des espaces vides, répandus çà et là, forment des lacs au moment de l'inondation, et des jardins pendant le reste de l'année; en septembre, les habitans naviguent sur le même terrain où ils se promènent en avril au milieu des fleurs et de la verdure. Une multitude de tombeaux environnent la ville qui n'a ni pavé ni murailles; les décombres, accumulés depuis des siècles, s'élèvent autour de son enceinte comme autant de collines; les hauts minarets des nombreuses mosquées interrompent seuls le monotone aspect des terrasses uniformes qui couvrent toutes les

maisons. Deux ou trois étages composent ces maisons, bâties la plupart en terre et en briques, et quelques-unes avec une espèce de pierre d'un grain très-fin; sans aucun jour sur la rue, percées de fenêtres petites, basses et peu nombreuses du côté des cours, elles ressemblent, en général, à de sombres prisons.

Le château du Caire, construit sur un rocher inaccessible, a près d'un quart de lieue de tour; d'épaisses murailles le défendent, mais une montagne voisine en commande la position. Les deux grands faubourgs du Caire, qu'on peut regarder avec raison comme des villes détachées, sont Boulac et Fostat, situés sur la même rive, le premier au-dessous, le second au-dessus du Caire. Quoique cette ville ait perdu sa première splendeur et les immenses richesses dont elle jouissait avant la découverte du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, elle renferme encore une population considérable. Elle est l'entrepôt de tout le commerce de l'Afrique orientale, et entretient de grandes

relations commerciales avec l'Arabie, le Maroc et divers pays du Levant.

Les Pyramides.

En remontant le Nil, le voyageur, bientôt après son départ du Caire, entre dans la plus étroite partie de la vallée du Nil, dont les montagnes d'Arabie et de Libye semblent lui interdire le passage. A travers les palmiers qui ombragent les rives du fleuve, il contemple avec étonnement des masses énormes qui, d'espace en espace, se détachent de l'horizon comme des montagnes, et dont la régularité atteste cependant le travail de l'homme. En observant les vastes solitudes qui environnent la plaine des Pyramides, il se croit arrivé aux bornes de l'univers, et devant les ruines d'un ancien monde ravagé par l'invasion des flots. Les pyramides apparaissent de très-loin au voyageur et semblent, à mesure qu'il avance, reculer dans les profondeurs du désert : mais de près, la hauteur gigantesque, la prodigieuse largeur, l'immense base de ces monumens,

lui impriment un sentiment d'admiration et de respect, en rappelant à sa mémoire les siècles écoulés depuis leur fondation, tandis que l'étonnante solidité de leur structure promet une impérissable durée. La plus grande des pyramides s'élève à l'entrée de la plaine des momies, couverte des sépulcres des anciens Égyptiens; ces sépulcres sont formés d'un seul bloc, fermés d'une large pierre, et enterrés sous le sable. On distingue les pyramides par le nom des villages qui les avoisinent, tels que Gizels, Sakkara, Dashur; elles s'élèvent de distance en distance, le long des dunes sablonneuses qui bordent les rives du Nil, depuis Gisels jusqu'à Medum, sur un espace de trente-six milles.

Thèbes.

Le sol de la Haute-Égypte devient plus fertile à mesure qu'on approche de l'ancienne Thèbes. Les champs cultivés donnent plusieurs moissons dans la même année, et dans la proportion de trente à quarante pour un. Sous cette atmosphère

ardente les fleurs plus odorantes, les arbres chargés en tout temps de fruits et de fleurs, embaument l'air des plus suaves parfums, charment les yeux par la variété de leurs feuillages, et fournissent un délicieux abri contre la chaleur. L'acacia, qui produit la gomme arabique, abonde dans les plaines sablonneuses; de sa tige basse, maigre, tortueuse, sortent de longues branches armées de fortes épines blanchâtres, garnies de feuilles étroites et de fleurs petites et blanches, quelquefois teintes de jaune.

Les ruines de la gigantesque Thèbes, cette ancienne capitale de l'Égypte, la cité de Jupiter, la ville aux cent portes, par chacune desquelles pouvaient sortir à la fois deux cents guerriers avec leurs chars, étonnent et terrassent l'imagination par la grandeur et la magnificence; mais, tableau frappant de l'instabilité des choses humaines, elles impriment en même temps à l'âme un sentiment de mélancolie. Le voyageur ne peut s'empêcher d'éprouver une émotion profonde, une sorte de vé-

nération en parcourant les ruines de Thèbes, en contemplant cet antique berceau de la race humaine. Si jamais nation se montra jalouse d'une immortelle renommée, et s'efforça d'étonner et de surpasser, par la grandeur de ses monumens, les générations qui devaient lui succéder, ce fut la nation qui construisit la *Thèbes égyptienne;* et tandis que son origine se perd dans la nuit des temps, son histoire, ses coutumes, ses lois, tout a péri, et son nom seul a traversé les siècles. La grandeur, la quantité, la beauté remarquable de ces ruines majestueuses, les gigantesques proportions des édifices font paraître mesquins les monumens les plus vantés des autres nations. Ses ruines s'étendent sur les deux rives du Nil pendant trois lieues, et se prolongeant jusqu'aux montagnes, embrassent un espace de vingt-sept milles de tour entièrement couvert de colonnes renversées, d'une dimension énorme, de statues colossales, d'avenues formées par des sphinx et des obélisques; enfin, des portiques d'une

élévation prodigieuse. Kourna et Medinet-Abu, à l'occident, Luxor et Carnac à l'orient, forment les limites de ces ruines, dont la majeure partie se trouve sur la rive orientale du Nil. En cet endroit le fleuve a trois cents verges de large environ. On voit à Kourna un temple dont l'architecture diffère de ceux de Thèbes. Les habitans de ce canton, race sauvage et cruelle, d'un teint noir, ne ressemblent pas aux autres Égyptiens par les traits du visage, et vivent dans les cavernes.

Les ruines occidentales sont moins entières et plus confuses que les premières. Les mieux conservées sont : le Memnonium, ou Palais de Memnon; le palais de Medinet-Abu; et deux statues colossales, fameuses par leur merveilleuse hauteur. Quelques-unes des colonnes du Memnonium ont encore quarante-huit pieds de haut sur dix de diamètre; dans une des cours gissent les fragmens d'une immense statue, dont un pied intact a près de deux toises de long. Une statue colossale, mais d'une plus petite dimension, placée à l'une

des portes, offre un admirable échantillon de la structure égyptienne; le corps est noir, mais la tête est formée d'un bloc de granit rose. Le péristyle du palais de Médinet-Abu, long de soixante-cinq pas, large de cinquante-cinq, est décoré de quatre rangées de colonnes de quarante-cinq pieds de haut et de sept de diamètre. Lorsqu'on approche des ruines du palais de Luxor, en venant de la rivière, on découvre d'abord deux immenses obélisques, entre eux et le palais deux statues colossales de granit noir, de trente-huit pieds de hauteur à peu près; les magnifiques colonnades du palais existent encore, mais la destruction d'une partie des ailes permet difficilement de reconnaître la forme exacte de l'édifice entier. A Carnac, les ruines sont plus belles; quatre avenues, dont trois se composent de rangées de sphinx, conduisent à quatre portiques superbes qui précèdent une salle immense, soutenue par des colonnes énormes; une foule de sphinx, de statues mutilées, d'obélisques, et de colonnes

brisées, tous chargés de figures hiéroglyphiques, entourent ce monument. Les montagnes de Libye, à l'ouest de Thèbes, contiennent une multitude de cavernes jusqu'à près des trois quarts de leur hauteur, mais l'entrée du plus grand nombre est maintenant remplie de sable. Les cavernes les plus spacieuses et les plus ornées sont placées au bas des montagnes; celles de la partie élevée, faites sur le même plan, n'offrent ni le même soin ni la même élégance dans l'exécution. Un corridor très-large conduit à la première chambre, et, tournant subitement à droite, mène à la grande chambre sépulcrale, au milieu de laquelle se trouve un sarcophage de granit rouge. Les tombes des rois sont couvertes entièrement de peintures et d'hiéroglyphes, parmi lesquels on trouve des modèles du style grotesque employé à Herculanum.

Désert de la Thébaïde.

Après avoir parcouru la vallée du Nil, « ce paradis traversé par un fleuve dont le » Très-Haut semble régler particulièrement les mouvemens, rafraîchi par un » air embaumé, arrosé par des ruisseaux » limpides, embelli par la plus brillante » verdure, » il faut s'enfoncer dans le désert oriental de la Thébaïde, contrée horrible, dont le hideux aspect nourrit la misantropie, alimente le désespoir, et invite les infortunés à venir chercher la fin de leur misère dans le sein de ses sauvages solitudes. Au milieu de ses rochers nus, de ses sables brûlans, on chercherait vainement des ruines semblables à celles qui couvrent le sol de la vallée du Nil; on n'y aperçoit vestige ni de ville ni de village. Si, par hasard, une source isolée a fertilisé un petit cercle de sable, si un arbre solitaire a prêté son ombre bienfaisante au voyageur fatigué, l'un et l'autre ont reçu des noms comme s'ils eussent été une ville importante. Cette contrée présente la forme

d'un triangle ayant Suez pour sommet, et pour côtés le Nil et la mer Rouge, qui, dans la parallèle du Caire, sont séparés par trois jours de chemin tout au plus. La chaîne de montagnes qui borde la rive orientale du Nil est tellement roide et escarpée que, dans certains endroits, elle a l'apparence d'un mur artificiel, brisé par intervalles et interrompu par de profondes ravines; mais cette défense naturelle ne parut probablement pas suffisante, puisqu'on y a découvert les restes d'une vaste muraille d'environ vingt-quatre pieds d'épaisseur, composée d'énormes blocs de pierre, et construite dans la direction du nord au sud. Les Arabes disent qu'elle est l'ouvrage des premiers rois égyptiens, et l'appellent *la Muraille du Vieillard.* C'est dans les grottes de cette région désolée que les anciens Ascétiques, aussi ignorans, aussi grossiers que les sauvages Troglodytes auxquels ils avaient succédé, menaient une vie plutôt angélique qu'humaine. Les monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul sont encore habités par des

moines coptes, qui, malgré le pouvoir qu'ils s'attribuent sur les démons, les serpens et les bêtes féroces, ne peuvent se préserver des Arabes du désert. On ne trouve de perdrix en Égypte que dans le voisinage de ces deux monastères. La majeure partie de ce désert aride n'offre aucune trace d'animaux ni de végétation; les oiseaux fuient son atmosphère dévorante; le serpent, le lézard même abandonnent ses sables calcinés, et la fourmi rouge, assez semblable par sa couleur au sol qu'elle habite, est presque le seul être animé qui puisse vivre au milieu de ce tombeau de la nature. Dans les temps anciens, ces déserts abondaient en pierres précieuses, en riches métaux, et les Arabes conservent quelques traditions sur leurs fameuses mines d'émeraudes.

Dans la région orientale de la Thébaïde, il n'existe pas une seule rivière, quoique sa surface soit sillonnée par des torrens, et il faut s'avancer jusqu'au rivage de la mer Rouge pour trouver des habitations humaines.

Les Oasis.

Les Orientaux, dont l'ardente imagination se plaît à établir des rapports entre les objets matériels et les êtres animés, comparent l'Égypte à leur fabuleux oiseau, le grand Rock : la vallée du Nil en est le corps, les déserts de l'est et de l'ouest sont ses vastes ailes; d'après cette métaphore, nous aurions encore *une aile* à décrire, le désert occidental. A l'ouest des montagnes qui bordent la vallée du Nil, se déroule une vaste solitude que les géographes arabes rattachent à l'Égypte et nomment *Al-Wahat;* ses limites sont inconnues : cependant on prétend qu'elle a trois cent cinquante milles du nord au sud, et cent cinquante milles de l'est à l'ouest. Au milieu de cette affreuse région où le soleil semble ne darder ses rayons verticaux que pour entretenir brûlantes les cendres d'un monde détruit par le feu, de vertes et fertiles oasis, îles du désert, surgissent et apparaissent, aux yeux charmés du voyageur, comme par enchante-

ment. L'aspect hideux des sables arides qui les environnent ajoute encore à leur beauté, et la première impression fut si forte, que les anciens habitans leur donnèrent le titre d'*Isles Fortunées*. Le voisinage des montagnes qui entourent les oasis fait concevoir facilement comment elles se sont formées : les rosées abondantes, condensées sur le sommet de ces montagnes, après avoir filtré à travers les roches, sortent en ruisseaux qui arrosent et fertilisent les vallées inférieures. Les oasis égyptiennes, au nombre de deux, consistent en une longue file d'îlots de verdure dispersés dans la partie basse du désert, parallèlement au cours du Nil. Ces fertiles îlots sont entrecoupés de plaines sablonneuses plus ou moins étendues. Les deux oasis sont éloignées de quarante milles. La *petite* oasis, très-éloignée de la route des caravanes africaines, n'a jamais été visitée par aucun voyageur moderne; les Égyptiens eux-mêmes la connaissent à peine.

DÉTAILS

SUR

LES HABITANS DE LA CROATIE.

Extraits de l'ouvrage de M. Demian; traduit de l'allemand.

La Croatie est située le long du golfe de Venise, à l'Occident.

Les habitans actuels de la Croatie descendent tous d'un mélange de plusieurs nations slaves; aussi ont-ils des qualités naturelles, des mœurs, des usages qui leur sont communs à tous; mais la diversité des religions, l'éducation, la situation physique et les rapports politiques produisent des nuances différentes dans le caractère moral et physique, et font distinguer les habitans d'une contrée de ceux d'une autre, de même que les individus des divers cultes. L'habitant des monta-

gnes ressemble peu à ceux du plat pays; le Croate proprement dit, professant la religion catholique, a une toute autre tournure que le grec-illyrien venu de la Bosnie, de la Servie ou de la Bulgarie, qui conserve encore quelques restes des mœurs orientales de ses ancêtres.

En général, le Croate est, comme l'Illyrien, ignorant et grossier; la nature seule fait son éducation physique : les femmes accouchent sans aucun secours; dès qu'elles sentent les douleurs de l'enfantement, elles se dérobent à tous les yeux, elles vont dans quelque lieu écarté donner le jour à leurs enfans, elles les enveloppent dans quelques morceaux de drap, et ne cessent, ni avant ni après l'accouchement, de vaquer aux soins de leurs ménages.

Les habitans de la Croatie sont généralement d'une belle taille; ils ont l'air mâle, vigoureux, le teint rembruni et le regard farouche, ce qui a donné lieu à cette vieille tradition : *il y a des Illyriens dont les regards sont mortels, et qui ont deux prunelles dans chaque œil.* Dans le can-

ton de la Licca surtout, les habitans sont très-grands, très-robustes, leur voix est rude et forte, au point qu'ils se parlent et se comprennent fort bien à une distance de 3 à 400 pas; ils ont la vue perçante et l'ouïe subtile, mais le goût et l'odorat très-faibles.

Les habitans de la Licca sont pleins de valeur et ils aiment la gloire; ils se nomment entre eux *junak* (héros), et prétendent même recevoir ce titre des étrangers. les *Bunjifzi* sont les plus valeureux de tous et l'élite de leurs milices. Un enfant Bunjifzi, à l'âge de 10 à 12 ans, se bat et remporte souvent la victoire contre un jeune homme de 20 ans d'une autre contrée; dès le plus bas âge, leur voix est mâle et leur hardiesse est extrême; les enfans se font un jeu de gravir les rochers sur les bords de la mer, ou de grimper sur les mâts des vaisseaux, d'où ils se précipitent dans l'eau.

Le peuple qui habite la partie militaire est fort et belliqueux, les enfans portent les armes dès leur septième année; il n'y

a pas jusqu'au plus petit pâtre qui ne sache manier un fusil : jadis ils ne se seraient pas éloignés de la maison sans être armés; ils portaient toujours des pistolets et un coutelas à la ceinture. Avant d'entrer à l'église, ils déposaient ordinairement leurs armes, qu'ils rangeaient en bel ordre devant la porte; après l'office, ils les reprenaient pour danser le *kolo* (danse nationale), et s'en retournaient en chantant des chansons martiales en l'honneur de leurs plus grands guerriers.

Le Croate du plat pays ressemble peu à ces belliqueux montagnards. Bien fait comme eux, sa taille est moins grande et son corps moins vigoureux; il est moins propre à la fatigue, et fort inférieur, pour le courage, aux habitans de la partie militaire. On pourrait présumer que les mariages précoces ont énervé cette race d'hommes; les garçons se marient à quatorze ou quinze ans, pour augmenter le nombre des femmes, seules chargées de tous les soins du ménage et des travaux les plus pénibles. La santé de l'habitant

des montagnes est aussi beaucoup meilleure et plus durable que celle du Croate des plaines. Le montagnard, endurci dès sa jeunesse à souffrir continuellement les changemens de température dans un climat rigoureux, accoutumé à une nourriture simple et frugale, est rarement malade, et guérit promptement lorsque sa santé est altérée. Le Croate du plat pays, au contraire, vivant dans un climat chaud et humide, est sujet à plus de maladies, qu'il croit guérir toutes par la saignée et les ventouses, tandis que le remède universel des montagnards est un verre d'eau-de-vie mêlée avec du poivre, ou du vin coupé avec du vinaigre, auquel ils ajoutent de l'ail.

La nourriture ordinaire des Croates consiste en pain et autres préparations farineuses, lait et fromage. Il se fait surtout une plus grande consommation de pain en Croatie que partout ailleurs. Les fours étant rares dans ce pays, on est obligé de faire tous les jours du pain frais, dont on mange une plus grande quantité. Les Il-

lyriens se servent à cet effet de *la pequa*, sorte de poële de fer ou de terre cuite, de la forme d'un pain, qu'ils mettent dans leur âtre et qu'ils couvrent de charbon jusqu'à ce que le pain soit assez cuit. Ils font aussi une espèce de gâteaux azymes, de farine de froment, de seigle et d'orge, mêlés ensemble, qu'ils font cuire sous les cendres.

Si l'habitant du plat pays et des parties fertiles de la Croatie recueille en abondance les fruits propres à sa nourriture, l'habitant des montagnes du sud et de l'est en manque presque toujours; et le plus aisé d'entre eux mange rarement du pain de froment. La nature, moins libérale dans les contrées montagneuses, ne fournit à leurs habitans, pour faire du pain, que du millet, du maïs, de l'orge, de l'épeautre et de l'avoine. Outre le pain, ces montagnards font tous les jours leur *polenta* (farine cuite à l'eau), qu'ils assaisonnent avec du beurre, de l'huile ou du lait, et qu'ils mangent même assez souvent sans aucun assaisonnement. Pendant leur carême, ils

ne mangent que des légumes cuits à l'eau avec un peu de sel.

Comme il n'y a pas de boucheries, on consomme peu de viande en Croatie; ce n'est que les jours de fêtes, aux repas de noces, et à la fin de la moisson ou de la fenaison, qu'ils s'en régalent, et alors ils la mangent presque toujours rôtie. Au commencement de l'hiver, on tue dans chaque maison des bœufs, des moutons, des chèvres et des cochons dont on fume la chair; elle est destinée à ceux qui vont faire leur service au régiment, ainsi qu'à ceux qui sont obligés de s'absenter quelques jours pour faire une corvée. Aux jours de festin, on sert des chèvres ou des moutons rôtis tout entiers.

Dans les contrées où l'on cultive la vigne, on boit du vin, mais la récolte ne peut suffire ordinairement que pour cinq ou six mois. La boisson des habitans du midi est l'eau et le petit-lait. On prépare aussi une boisson avec des poires et de l'épine-vinette; mais le vin de Dalmatie est la boisson chérie de l'habitant de la Licca; il s'en

régale les jours de fêtes et dans les grands repas.

Les Croates n'achètent point leurs vêtemens, les femmes tissent la toile et le drap; le lin, le chanvre, la laine qu'elles emploient sont des productions du pays. Le costume diffère selon la différence de l'origine, et selon la religion : l'Illyrien couvre ordinairement sa tête d'un bonnet rouge et porte rarement un chapeau; ses cheveux sont tressés en chaînette sur la nuque, son menton est rasé et il ne porte que des moustaches. Les hommes, les femmes et les enfans ont toujours le cou et la poitrine découverts, même pendant le froid le plus rigoureux, ce qui fait qu'ils ne sont point sujets à des maladies de poitrine. Les chemises sont à larges manches; l'ouverture, le poignet, le col et les épaules sont bordés en fil de laine bleue. Les hommes portent ordinairement un pantalon blanc, le gilet à la hongroise, brodé en cordons avec un double rang de boutons; des chaussons brodés en fil de laine; l'Illyrien recouvre ces chaussons

d'une espèce de brodequins faits de peau non tannée. Le Croate a le corps serré par une ceinture de cordons rouges dans laquelle il place ses pistolets et un long couteau; par-dessus son habillement, il porte un manteau rouge; les plus riches mettent une longue pelisse verte ou bleue qui leur sert de parure, et qu'ils ne quittent même pas durant les plus grandes chaleurs de l'été. Le luxe des hommes consiste en dix ou douze anneaux d'argent qu'ils attachent au côté gauche d'une veste d'écarlate, de façon qu'en marchant, ils font un bruit à peu près semblable à celui des grelots d'un collier de chien; de grands boutons d'argent sur la pelisse sont également le signe de l'opulence.

Les femmes du plat pays tressent leurs cheveux en deux chaînettes, qu'elles font descendre sur leur gorge; au bout de ces chaînettes sont attachés des grelots, des dés à coudre, des jetons et des sonnettes; les personnes riches ont ces ornemens en or, en argent et en nacre; elles aiment beaucoup à les multiplier, et quelquefois

elles portent une demi-livre de breloques de chaque côté; elles se couvrent la tête d'un mouchoir brodé en laine rouge ou bleue, arrangée à la manière orientale.

Les filles ne portent qu'une chaînette garnie de nœuds de rubans, et se couvrent la tête avec un petit bonnet rouge garni d'un galon d'or et de médailles d'argent. Les boucles d'oreilles ne sont point en usage; mais elles mettent à tous les doigts, et même au pouce, une grande quantité d'anneaux de laiton. La chemise descend jusqu'aux pieds; les manches, d'une toile fine, sont brodées et attachées avec des rubans de soie; la robe est de la même forme et de la même longueur que la chemise; elle est attachée sur la poitrine par de larges agraffes d'argent doré ornées de pierres fausses. Leur tablier est un morceau de tapis de diverses couleurs, garni de franges; elles en portent deux, un devant et l'autre derrière. Les bas sont de drap bleu, garnis de petites bandes de drap rouge ou vert; le reste de la chaussure est comme celle des hommes.

Les maisons, que les habitans de la Croatie construisent eux-mêmes, sont toutes en bois, à l'exception de celles du *littoral,* qui sont bâties en pierres; ce ne sont que de misérables cabanes, divisées en deux compartimens, l'un servant d'habitation aux hommes, et l'autre aux animaux domestiques; dans la plaine, elles sont un peu plus spacieuses; mais dans les montagnes, particulièrement dans le district militaire de Carlstadt, elles ressemblent aux huttes des sauvages; les parois sont de bois enduit de glaise, le toit est de planches ou de chaume; il n'y a ni plancher, ni fenêtre, ni cheminée; la cuisine se fait dans la chambre qu'ils habitent, dans un trou pratiqué au milieu, autour duquel ils se chauffent pendant l'hiver; la même chambre sert aussi de magasin pour les blés, les provisions et les vivres. Ils n'ont ordinairement d'autre lit que la terre dure; le seul chef de la famille et les paysans les plus riches ont des couchettes élevées, formant une espèce de grabat de planches cou-

vertes de paille et de quelques peaux de mouton.

Dans quelques maisons, l'on voit cinquante à soixante personnes de quatre générations, vivre ensemble, sans que la discorde vienne jamais troubler leur union. Le plus vieux est le chef absolu de la famille; on le nomme *gospodar;* il ordonne et dirige les travaux, tous les autres lui obéissent; sa femme, ou la plus vieille de la maison, qu'on appelle *stara, maiko* ou *gospodina*, est chargée de l'éducation de tous les enfans, qu'elle gouverne et punit à volonté. Les occupations les plus pénibles dans l'intérieur du ménage sont le partage des jeunes femmes; les jeunes gens sont chargés du labourage.

En général, le Croate n'aime pas un travail assidu; loin d'avoir l'activité nécessaire au développement de l'industrie, il est paresseux et insouciant; il passe la plus grande partie de la journée à ne rien faire, tandis que les femmes, laborieuses, infatigables, soutiennent presqu'à elles seules tout le poids des travaux; non-seu-

lement elles vaquent aux soins du ménage, mais elles font aussi une grande partie des travaux champêtres. Il n'est pas rare de rencontrer dans les chemins raboteux des montagnes, des femmes portant jusqu'à deux cents livres de foin, ou une charge d'eau que, pendant l'été, elles vont chercher à une distance de plusieurs lieues. Ces femmes, chargées de soins aussi pénibles, ont encore la quenouille à leur ceinture et filent le lin ou la laine qui doit servir de vêtement à leur famille. L'étranger est surpris de rencontrer dans les montagnes de Wellebit et de la Kapella, des femmes de la Licca, ayant un grand sac sur leur tête, un enfant sur leur dos et un autre dans les bras, et de leur voir faire, en filant et en chantant, dix à douze lieues par jour, tandis que le mari marche à côté d'elles sans porter aucun fardeau, et occupé seulement à fumer sa pipe.

Les Croates, et surtout les montagnards, sont bienfaisans envers leurs compatriotes. Tout homme qui arrive pendant le repas est obligé d'en prendre sa part, s'il ne

veut pas offenser sensiblement le chef de la maison, qui se croirait déshonoré s'il renvoyait un indigent ou un voyageur, sans lui donner l'hospitalité. En général, le Croate est honnête homme dans ses rapports avec les individus de sa nation; il est fidèle et secourable ; mais il traite, comme étrangers, tous ceux qui ne sont pas de la même caste que lui, et comme ennemis tous ceux qui ne sont pas de son pays. Quand il veut obtenir quelque chose de ses supérieurs, il est souple et rampant; mais, en revanche, il est désobéissant, dissimulé et fourbe, lorsqu'il n'en espère rien.

La première chose dont on s'occupe lors d'un décès, c'est d'aller en avertir le curé, afin qu'il fasse sonner toutes les cloches de la paroisse. Le peuple, superstitieux à l'excès, croit fermement que le son des cloches facilite le voyage des âmes dans l'autre monde. Les catholiques mettent dans la main du mort une croix simple, et les Illyriens, une croix double ou triple. Dans le *cordon militaire*, on

dépose aussi, aux pieds du mort, ses armes et sa pipe chargée de tabac. Ensuite, le chef de la maison prononce un éloge funèbre auquel les parens répondent d'une voix lamentable, ainsi que les amis du défunt, en faisant l'énumération de ses exploits et de ses vertus; pour le convoi, on loue une *pleureuse*. Il y a des femmes croates très-habiles et qui s'acquittent parfaitement de cet emploi. Cette femme entonne les cantiques funèbres, auxquels toutes les personnes du cortége répondent en poussant des cris plaintifs, et en se tordant les bras. Ces chants funèbres sont tous à la gloire du défunt; on célèbre sa valeur dans les combats, sa force et sa beauté, si c'est un jeune homme; on l'appelle à grands cris par son nom: on lui reproche de s'être laissé mourir sitôt. On s'entretient avec lui comme s'il pouvait répondre; ses camarades lui demandent pourquoi il les a délaissés, comment ils pourront vivre désormais sans lui; ils lui disent : « A quoi serviront main-» tenant tes pistolets, ton haushar, tes ar-

» mes? tu ne te pareras plus de ton beau » doliman rouge! Ame chérie! as-tu faim, » as-tu soif? Salue de notre part les âmes » de nos parens que tu vas voir dans l'autre » monde, et rends-leur compte de l'état » où se trouve à présent leur famille. » Chez les schismatiques, le cercueil reste ouvert, à l'église, jusqu'après l'office; alors les parens et les amis embrassent le défunt, puis on l'enterre. Une mère fait éclater sa douleur, quand elle perd un enfant, par des imprécations terribles contre la mort, et après l'enterrement, elle brise, sur la tombe, le berceau qui a servi à l'enfant.

Les jeux de cette nation, particulièrement ceux des habitans des montagnes, consistent en exercices qui exigent autant de force que d'adresse. Ils jettent, vers un but, une pierre de trente à cinquante livres pesant; ils s'exercent aussi à la course et à sauter. Le *koto* est la danse nationale des Illyriens : les hommes et les femmes se tiennent par la main, et forment un cercle autour de celui qui les fait danser

au son d'une cornemuse ou d'un violon; d'abord les mouvemens sont mesurés et lents, mais bientôt ils augmentent de rapidité et se terminent enfin par des sauts sans règles ni cadence. Les Croates jouent aussi d'une espèce de petite flûte, dont ils ne tirent que des sons aigres et faux : des cris lamentables et prolongés, qui ressemblent plutôt à un hurlement qu'à un chant, sont leurs chansons favorites. Les finales de leurs phrases musicales tombent toujours sur la lettre *o*, avec laquelle ils commencent et finissent chaque trait de chant.

Le plus grand amusement d'un Croate, en temps de guerre, comme dans sa maison, c'est d'allumer un grand feu. Il supporte fort bien le froid, mais il aime extrêmement à se chauffer les pieds. Dix ou douze Croates, rassemblés autour d'un grand feu, se couchent par terre, les pieds tout près des charbons et la tête tournée en dehors; ils exposent sans peine tout le reste du corps au froid et à la neige, pourvu qu'ils aient les pieds chauds.

Dans plusieurs contrées de la Croatie, il est d'usage, au moment de l'équinoxe, vers la fin du mois de mars, d'allumer de grands feux de réjouissance. Tous les habitans d'un village, hommes et femmes, vieillards et enfans, se rassemblent sur les hauteurs; on apporte du bois de la forêt la plus voisine, on forme un grand bûcher qu'on allume aú soleil couchant, et la troupe joyeuse des garçons et des filles danse autour du bûcher. Les jeunes gens sautent à travers le feu; celui qui le franchit à une plus grande distance, obtient les applaudissemens des spectateurs. La fête se termine, comme toutes les autres, par un repas qui se prolonge pendant la nuit. Cette fête paraît devoir son origine à celle que célébraient anciennement les Slaves, en action de grâces du retour de la belle saison.

QUELQUES DÉTAILS

Sur la manière de vivre des Slavons, ou habitans de l'Esclavonie.

Extrait du même ouvrage.

L'Esclavonie située au midi de la Basse-Hongrie, est une province fertile, mais inculte: elle ne renferme que quatre cent cinquante à quatre cent soixante mille habitans en tout, ou mille six cent cinquante-neuf par mille carré d'Allemagne; population bien faible pour un pays aussi susceptible de culture, et situé sous un si beau climat: on ne trouve, dans toute la province, que cinq villes et vingt-six bourgs.

Dans les villes et dans les bourgs, les maisons sont fort mal bâties; elles ne sont qu'en bois ou de terre battue, couvertes de tuiles de bois ou de roseaux. Il n'y a de maisons en pierres et de rues pavées que dans les deux forteresses d'Essek et

de Peterwardein ; les couvens sont un peu mieux construits. Il n'y a pas soixante ans que l'on ne voyait pas un seul village dans toute l'Esclavonie, les hommes vivaient dans des huttes de terre comme les sauvages ; ce n'est que depuis peu de temps qu'ils ont commencé à se réunir dans des villages et à bâtir des maisons comme les autres peuples de l'Europe.

Les bourgeois sont en fort petit nombre. La plus grande partie des habitans forme la classe des paysans ; la disproportion qui se trouve entre leur nombre et celui des habitans des villes n'est pas favorable à la prospérité de l'état. Les paysans exercent grossièrement, et pour leur propre besoin, tous les métiers que les bourgeois font dans les villes des autres pays.

Le Slavon d'origine slave ou illyrienne est en général d'une taille haute et élancée; son corps est d'une constitution saine et robuste, endurci dès l'enfance à supporter toutes les fatigues et toutes les privations. On baigne les enfans, été et hiver, dans les

rivières ; ils courent toute la journée sur la neige et sur les glaces, nu-pieds, et sans autres vêtemens qu'une chemise ; lorsqu'ils rentrent, la mère leur donne, pour les réchauffer, une goutte de raky (eau-de-vie de prunes).

Le costume des hommes ne diffère pas beaucoup du costume hongrois ; mais dans quelques endroits il est encore à moitié turc. Pendant l'été, l'habillement est de toile, la chemise serrée par une ceinture, descend jusqu'aux genoux ; pour s'habiller plus décemment, ils passent quelquefois sur cette chemise un habit court de toile brune, lisérée en bleu ; ces habits de couleur sont plus usités dans les montagnes que dans les plaines, où l'on porte plus ordinairement le blanc. Les Slavons conservent encore quelques usages turcs, tel que celui de s'asseoir à terre les jambes croisées, et de laisser croître leur barbe ; cependant, dans le comté de *Posega* et dans le cordon militaire, on commence à couper la barbe et à ne porter que des moustaches ; leurs

cheveux sont toujours bien peignés et tressés sur la nuque, en chaînettes. Ils se couvrent la tête d'un bonnet de drap rouge ou bleu, de la forme d'un cône, coupé par le sommet.

L'habillement des femmes est aussi de toile, elles portent cependant sur leur chemise deux tabliers d'étoffe de laine, rayés de diverses couleurs; elles mettent ces deux tabliers, l'un par devant et l'autre par derrière. Leur tête est toute enveloppée d'un mouchoir de toile. Pour se parer, elles passent, sur leur habillement, un corset noir à manches, et chaussent des bas de laine bigarrée; la coiffure est l'objet principal de leur toilette; les filles ont, au lieu d'un voile, une espèce de bonnet rouge. Les bijoux dont les femmes slaves aiment à se parer, sont des dents d'animaux et de petites plaques de métal de toutes couleurs; elles en mettent dans leurs cheveux, à leur cou et à leurs oreilles. Pendant l'hiver, les hommes et les femmes portent des pelisses.

Les mères nourrissent ordinairement

leurs enfans, et bien souvent même, deux ou trois à la fois.

Les fils ne partagent jamais entre eux les champs qu'ils reçoivent de l'héritage de leur père; toute la famille reste réunie et jouit en communauté de la succession; c'est ce qui fait que l'on trouve souvent des familles fort nombreuses où il y a jusqu'à vingt couples d'époux qui vivent ensemble avec leurs enfans, dans la même maison. Tous les membres de cette famille se rassemblent pour choisir un chef qu'ils nomment *hareschina* (le plus vieux); dans ce choix ils suivent presque toujours les derniers conseils du défunt, qui recommande ordinairement un membre de la famille pour être son successeur; il arrive aussi assez souvent que le choix tombe sur de jeunes parens. Toute la famille respecte ce chef comme un père, et le craint comme un supérieur. Il exerce une autorité absolue sur tous les individus, hommes et femmes; il gouverne toute la maison, il récompense et il punit; il est le dépositaire des propriétés, il administre le bien, dis-

tribue les travaux, pourvoit à tous les besoins de la famille dont il est aussi le représentant, et paie les impôts; mais s'il s'acquitte mal de ces devoirs, il arrive aussi qu'on le destitue de sa place. Une femme, nommée comme chef de la maison, par tous les individus de la famille, est à la tête du ménage et dirige les travaux domestiques. On mange en commun, d'abord les hommes, puis les femmes et à la fin les enfans.

Les Slavons sont très-hospitaliers; ils accueillent avec plaisir le voyageur; on lui prépare, aussitôt son arrivée, un repas auquel assiste ordinairement le chef de la famille; avant de le conduire coucher, une des femmes de la maison vient lui laver les pieds. Les hommes d'un âge mûr ont des lits de plume et des couvertures, les enfans et les jeunes gens n'ont d'autre lit que le plancher, sur lequel ils étendent, tout au plus, un drap ou un habit.

Les habitans de la Slavonie sont braves. On leur reproche à tort d'être paresseux, ignorans, faux et rusés; ces défauts ne sont

pas dans leur caractère, ils ne sont qu'accidentels : la polygamie est un vice qu'ils tiennent des Turcs.

Leur nourriture consiste pendant l'été, en légumes et en laitage, et pendant l'hiver en viandes, surtout en chair de cochon; mais le mets principal de leurs repas est le chou préparé à l'allemande. Leur pain est de froment, et en quelques contrées, d'orge; ils font aussi des mets de farine de maïs, qu'ils assaisonnent avec du lait ou du lard. Pour boisson ils aiment le vin, et encore plus le raky : au défaut de ces deux liqueurs, ils se contentent d'eau pure, car on ne brasse point de bierre dans tout le pays.

Les Slavons ont aussi quelque talent pour la musique. Ils ont deux instrumens, la cornemuse et une espèce de vielle à quatre et à six cordes; ils aiment plus la musique douce que la musique bruyante : leurs danses sont d'un caractère sérieux, et ils dansent souvent sans aucun instrument, à la simple voix de l'un des danseurs.

Les Illyriens aiment à chanter les exploits de leurs anciens rois et des héros de leur nation : ils ont beaucoup de dispositions naturelles pour la poésie. Leurs chansons sont fort mélodieuses, et remplies d'une imagination poétique d'autant plus admirable, que leurs poëtes ont été privés de tous les secours de l'instruction et de l'art.

Les Slavons, manquant presque entièrement de médecins et de pharmacies, guérissent le peu de maladies auxquelles ils sont sujets, par des remèdes qu'ils préparent eux-mêmes avec des simples qui croissent abondamment dans leur pays.

La culture du millet et du maïs est celle dont s'occupent presque exclusivement tous les Slavons; premièrement parce que ces grains se multiplient davantage, et ensuite parce que leur usage est beaucoup plus varié que celui des autres blés. Ils en font du pain, ils en nourrissent le bétail, et ils s'en servent aussi à leur cuisine.

Le commerce ne fournissant aux paysans aucun moyen de débit lucratif de leurs

bestiaux, ils négligent presque entièrement l'entretien des troupeaux et du bétail; et les campagnes manquent nécessairement d'engrais. Sans fourrage pour nourrir les bêtes à cornes dans des étables où l'on peut faire provision de fumier, ils sont obligés de les mener paître dans les bois où l'engrais se perd. Tout cela prouve que les Slavons sont encore trop ignorans et trop paresseux pour adopter, dans leur économie rurale, une réforme avantageuse. En Sirmie, leur ignorance est si grande, qu'ils ont même le préjugé que tout engrais est nuisible à la culture du blé.

Au lieu de la faux, les Slavons se servent de la faucille pour couper leurs blés; et au lieu de les battre en grange, comme l'on fait partout ailleurs, ils font fouler les gerbes par les chevaux et par les bœufs, en pleine campagne. De cette manière une grande quantité de grains se perd dans la terre; et triturée par les pieds des chevaux qu'ils font trotter jusqu'au nombre de douze à la fois, la paille n'est plus bonne

à rien. Cette perte évidente, et le mal qu'ils font à leurs chevaux, que l'ardeur excessive du soleil, qu'une multitude d'insectes harassent jusqu'à l'épuisement pendant cette longue et pénible opération, n'ont pu encore les engager à bâtir des granges; leur paresse trouve mieux son compte en faisant faire ce travail par leurs chevaux, qu'à se servir du fléau, ce qui les obligerait à travailler eux-mêmes.

N'ayant point de granges pour garder leurs moissons, ils sont obligés d'entasser les gerbes dans les champs, en proie aux bestiaux, aux insectes, à l'humidité et aux oiseaux. Elles y restent jusqu'au printemps, lorsque les pluies ont empêché de les battre pendant l'hiver. Les grains poussent pendant ce temps, et on voit quelquefois des gerbes toutes vertes comme si elles étaient couvertes de gazon.

Le maïs cependant est un objet plus sérieux de leurs soins. Au temps de la récolte, tout le monde, jusqu'aux enfans, s'occupe à en recueillir les épis et à les

porter dans une espèce de magasin grossièrement construit de quelques pieux entourés d'osier; mais plus d'une fois on a vu le paresseux paysan, mener paître les bestiaux qu'il veut engraisser, dans les champs mêmes où croît le maïs.

Les paysans font eux-mêmes leur farine, et construisent leurs moulins d'une manière fort simple. De cet aperçu il résulte que l'agriculture est encore fort négligée en Slavonie, et qu'en général le paysan ne sème de blé qu'autant qu'il lui en faut pour sa consommation annuelle : si la récolte est abondante, il emploie le superflu à engraisser ses bestiaux, ou il le dissipe sans en retirer aucune utilité.

Si les Slavons en général ne se distinguent pas par leur industrie, ils ont d'autres excellentes qualités, qui ne demanderaient que d'être développées par de bonnes lois et institutions, pour en former une nation digne d'estime. Ils sont très-attachés à leur patrie. Ils éprouvent souvent ces élans d'un sentiment généreux

qui porte l'homme à se dévouer pour son semblable. A une âme forte ils joignent une constitution robuste et un tempérament vigoureux. On pourrait avec ce peuple neuf, produire de grands et d'heureux changemens.

NOTICE

SUR LE TYROL,

Extraite de l'ouvrage de MM. de Bray et Rohrer.

Le Tyrol cédé au roi de Bavière, en vertu du traité de Presbourg, forme aujourd'hui trois départemens bavarois.

Le Tyrol serait une autre Suisse s'il renfermait de beaux lacs; c'est la même élévation, la même inégalité de terrain, le même rapprochement des extrêmes de chaleur et de froid, de glaciers et de vignobles, de déserts et de cantons surchargés d'habitans; une crête de rochers sépare souvent l'empire de l'hiver de celui de Flore.

Dans la partie septentrionale des Alpes, où la rigueur du climat n'est pas tempérée par les douces haleines des vents du midi, on ne rencontre plus à des hauteurs médiocres, ni grains ni légumes, et les prai-

ries, les pâturages et les bois sont les seules ressources de ces contrées. Les vallons sont fertiles; mais du côté de la Bavière jusqu'aux montagnes qui dominent la vallée de l'Inn, ils sont presque tous très-élevés, d'une température déjà très-froide, et exposés à des pluies si fréquentes que souvent l'été s'écoule sans que l'on en ait ressenti les chaleurs, et sans que les grains aient pu acquérir une maturité complète.

Du côté de l'Inn, le versant des eaux, dans les vallons latéraux, étant dirigé vers le midi, une température beaucoup plus douce se fait sentir.

En quittant la vallée de l'Inn, et en se portant vers le sud, on atteint les hauteurs du Brenner, et alors la pente vers l'Italie se continue sans interruption. Dans cette partie, les vallées sont extrêmement fertiles, et la végétation en est très-variée; mais elles sont si étroites et si populeuses, qu'il s'en faut de beaucoup qu'elles puissent nourrir leurs habitans.

Ce n'est cependant pas faute d'industrie de la part des Tyroliens. Sur vingt-huit

mille quatre cent soixante-cinq kilomètres carrés que leur pays renferme, on assure que vingt mille sept cent quatre-vingt-dix-neuf sont employés utilement, soit à la culture, soit comme bois, et pâturages. Mais les bons terrains labourables sont très-rares. En vain les Tyroliens ont-ils arraché à la nature le plus petit coin de terre végétale, pratiqué des champs sur des précipices, gravi les sommets les plus escarpés, pour y défricher les plateaux qui s'y sont formés par l'écroulement successif des montagnes ; le sol qu'ils conquirent ainsi sur une nature sauvage, ne fournit pas, à beaucoup près, les moyens de subsistance et d'échange qui leur sont nécessaires. Les grains les plus répandus sont le blé de Turquie et la *plenté*, espèce de blé-sarrasin. Dans le Tyrol méridional, jusque vers Rovérédo, où les montagnes s'élargissent, on cultive la vigne dans les fonds ainsi que sur le penchant des montagnes, et quelques grains sur les hauteurs.

Les vers à soie offrent encore aux Tyroliens du midi une ressource précieuse. La

culture du lin et du chanvre est généralement répandue ; le tabac donne un produit important, on l'estime annuellement à seize millions de livres pesant.

Les montagnes du Tyrol renferment toutes sortes de minéraux, depuis l'or qu'on trouve à Zill jusqu'au charbon de terre; mais on n'exploite en quantité que du sel, du fer, du cuivre et de l'argent.

La calamine du Tyrol est estimée : on y trouve une grande variété de beaux marbres, ainsi que de l'albâtre et de l'asbeste. On compte une soixantaine de sources minérales. Toutes ces richesses, cachées dans les flancs des montagnes, n'ont pas encore été recherchées avec les soins convenables, et offriraient probablement à un gouvernement éclairé, des ressources pour vivifier ce pays.

Les Tyroliens, obligés par l'approche de la mauvaise saison de se renfermer dans leurs villages où les neiges et les torrens les emprisonnent, et autour desquels la nature n'offre plus la moindre trace de reproduction, cherchent alors, dans d'indus-

trieux travaux, un supplément à leurs besoins. On aurait peine à se figurer la diversité des branches d'industrie que ces honnêtes montagnards cultivent.

A *Impst*, et dans quelques autres endroits, en élève une telle quantité de serins, que l'exportation annuelle en monte à une valeur de 37,000 florins. Dans le *Voralberg*, ils mettent à profit les immenses forêts qui les environnent. Le bois qu'elles leur fournissent est travaillé en charpente. On y construit des boutiques, des maisons entières, dont les pièces détachées et numérotées sont transportées sur des traîneaux, dans le temps des neiges, jusqu'à Brégentz, et là, sont chargées sur des bateaux qui les transportent à l'autre extrémité du lac de Constance, à Stein et à Schaffausen. Un grand nombre de bateaux du lac se construisent à Hart, bourg du Voralberg. Pendant ce temps, les femmes brodent des mousselines pour les négocians de Bolzan ou de Suisse, particulièrement de Saint-Gall, Turgaw et Hérissan; elles tricotent des bas et des

bonnets qu'elles débitent en Bavière; ce genre d'industrie fait vivre particulièrement les habitans de Schwatz. Dans les paroisses de Scheidegg et de Lindenberg, il se fabrique une énorme quantité de chapeaux et de corbeilles de paille, dont une partie, travaillée avec soin et élégance, se vend dans la Bavière et la Souabe. La filature du lin occupe surtout les femmes de l'âpre vallée de Montafou. C'est un coup-d'œil intéressant quand on entre, pendant l'hiver, dans la demeure d'un de ces montagnards, de voir quelquefois dix femmes assises autour d'une table, toutes le fuseau ou le rouet à la main; plus loin un vieillard qui fait des houppes, ou un jeune garçon qui le dispute à sa jeune sœur pour l'adresse et l'activité à manier le fuseau. Il y a des femmes des environs de Brégentz qui, d'une livre de coton, filent jusqu'à cent trente fuseaux; chacun a deux mille aunes de Vienne (environ treize cents de France). On trouve des villages entiers dans les vallées élevées du Tyrol qui, pendant deux mois entiers par année, sont

Digitized by Google

abandonnés par tout ce qui est homme ou garçon. Ceux de la vallée de Montafou émigrent par bandes de trente à quarante, et vont exercer en Suisse et en Allemagne les métiers de charpentiers ou de maçons. Les enfans, conduits par un vieillard, quittent aussi le toit paternel dès qu'ils peuvent gagner leur subsistance au moyen de leur travail. Ils partent munis d'une cornemuse, d'un havresac et d'une petite provision de pain d'avoine, et vont la plupart en Souabe s'engager comme pâtres, pour un salaire extrêmement modique. Là, ils passent l'été au milieu des champs et des pâturages, vivant d'un pain grossier ou de quelques racines, et conservent, au sein de cette vie pénible et solitaire, leur humeur gaie et leurs mœurs probes. Vers la fin de l'automne, les mêmes vieillards les ramènent dans leurs sauvages hameaux; chacun d'eux rapporte 5 ou 6 florins (12 à 13 francs), comme fruit du travail de tout un été.

L'esprit de la géométrie semble inné aux Tyroliens; ils devinent, sans instruc-

Paysans du Tyrol.

Digitized by Google

tion, les principes de la mécanique, et ils y réussissent d'une manière souvent étonnante. On pourrait citer de nombreux exemples de travaux vraiment merveilleux en ce genre. Nous ne ferons mention que du célèbre *Pierre Aniels*, qui, de simple pâtre, est devenu un très-bon ingénieur-géographe, a levé la première carte exacte qu'on ait eu du Tyrol, et a construit un globe d'une perfection admirable, que l'on voit encore au château d'Inspruck. Sa vie entière a été une continuité de travaux assidus, ingénieux et utiles. Il n'a jamais voulu abandonner son état de paysan; sa cabane était son plus cher asile. Il n'a point été récompensé en raison de son mérite. Épuisé par les fatigues que lui avait causées son travail pour la grande carte du Tyrol, il mourut à quarante-trois ans. Il n'avait reçu, pour tout traitement, qu'environ trente sous de France par jour; il fut obligé de vendre ses instrumens pour vivre. Après sa mort, son mérite a été tardivement reconnu. On lui fit, par ordre de l'impératrice Marie-Thérèse, de superbes

obsèques, et on donna à Blaise-Hubert, parent d'Aniels et géographe comme lui, 300 florins de pension.

Le génie des Tyroliens s'exerce principalement sur les ouvrages d'hydraulique. Dans les vallons les plus élevés, vous voyez chaque ruisseau, d'espace en espace, tomber sur des roues grossièrement travaillées, mais dont le mécanisme simple remplit les fonctions les plus importantes du ménage. La mouture des grains, la fabrication des huiles, l'aiguisement ou le rémoulage des outils, l'arrosement des prairies, tout cela est l'office des ruisseaux et des moulins qu'ils mettent en mouvement. Chaque paysan a son moulin, et disposant une fois de ce principe d'action, il le modifie suivant son industrie et ses besoins.

M. *Rohrer*, dans son voyage, raconte « qu'étant entré dans la cabane d'un paysan, il n'y avait trouvé personne, si ce » n'est un enfant au berceau; que, frappé » de voir ce berceau suivre un mouvement » égal et constant, sans que personne le

» remuât, il avait recherché la cause de ce
» phénomène; qu'en s'approchant il avait
» vu une corde attachée au berceau, et
» qu'en suivant cette corde, qui traversait
» le mur de la maison, il avait reconnu
» qu'elle se prolongeait jusqu'à une pièce
» de bois à laquelle une roue, mise en
» mouvement par un ruisseau voisin, im-
» primait un balancement uniforme.»

Le tyrolien applique les ressources que la mécanique lui offre, à la préparation d'une quantité d'ouvrages industrieux, qu'il va ensuite débiter dans l'étranger. Ce sont de jolies bagatelles en menuiserie, des boîtes, des étuis, de la tabletterie, qui s'exporte jusqu'en Espagne et en Portugal, et de là en Amérique; ce sont des gants, des ouvrages en peau de chamois, très-estimés et très-recherchés en Allemagne (surtout ceux fabriqués dans le Zillerhal); ce sont de petites sculptures, des images, des gravures; enfin, une foule d'ouvrages plus ou moins finis, plus ou moins ingénieux, que ceux qui les ont faits transportent eux-mêmes au loin.

On peut estimer à trente et quarante mille le nombre de Tyroliens qui émigrent et reviennent tous les ans dans leurs foyers. Ils s'élancent dans tous les genres d'industrie. Ils sont architectes, graveurs, sculpteurs, travailleurs en stuc, en plâtre, maçons, négocians. Il y en a qui entreprennent l'exploitation et l'abattis des forêts en grand, et tout cela pour des prix très-médiocres. Accoutumés à vivre de peu, un modique salaire leur suffit. Quelques-uns mettent à profit les plantes balsamiques et parfumées de leurs montagnes, en composant des sachets ou des poudres où ils combibinent les plantes auxquelles ils attribuent le plus de force et de vertu, et qu'ils intitulent *thé* pour la bile ou pour la poitrine. Cette dernière ressource ne laisse pas que d'être productive; c'est surtout dans le *Wippthal* que ce genre d'industrie est en usage. Il en est qui se livrent à de plus grandes spéculations, et qui, poussant leurs courses jusqu'en Amérique et jusqu'aux Indes, en sont revenus après plusieurs années, avec un pécule

considérable. De retour dans leur village, ils ont partagé leur profit avec leurs rustiques associés, et cela avec une probité irréprochable, et sans même vouloir s'attribuer, pour leurs peines, une plus grande portion du gain.

En général, presque tout le profit du négoce se partage entre des associés du même village ou de la même contrée; une heureuse communauté unit toujours ces braves gens. Rarement, l'absence dure plus d'une année; le plus souvent, elle finit avec la belle saison pour les négocians, comme avec la mauvaise pour les ouvriers. A leur tour, les associés se réunissent, et le Tyrolien voyageur jette sur la table son sac d'argent. Chacun prend la part qui ui revient, en proportion de ce qu'il y a mis, et alors tous les comptes sont faits. L'assemblée finit par un serrement de main amical et par un banquet fraternel où la gaieté règne, et où l'on discute les projets de commerce pour l'année suivante. Dans le Tyrol septentrional, il y a

peu d'exemples de dispute et de procès pour ces sortes d'affaires. Le Tyrol italien offre des mœurs différentes, un esprit moins franc, des manières plus civilisées à la vérité, mais un caractère moins estimable. Cette habitude de voyager cultive et élève généralement l'esprit du Tyrolien, ajoute à ses connaissances, et le familiarise avec les usages des pays qu'il a visités. Aussi quelquefois est-on tout étonné de trouver, au fond des vallées les plus écartées, des hommes raisonnant à merveille sur des choses tout-à-fait étrangères à leur état apparent, et parlant avec intelligence et agrément de ce qu'ils ont vu et de ce qui se fait ailleurs.

Ceux mêmes des Tyroliens qui ne quittent point leur sol natal, n'en mènent pas une vie plus sédentaire; les vallées sont leurs demeures pendant l'hiver; mais aux premiers rayons du printemps, ils partent en caravanes, avec leurs troupeaux, pour regagner, au bruit des chants joyeux et des sons de la flûte agreste, les pâturages des

Alpes, qui doivent fournir à leurs vaches et à leurs chèvres une nourriture aussi saine qu'abondante.

Dans un pays aussi industrieux, on chercherait vainement beaucoup de villes florissantes. Le Tyrolien n'aime pas à voir son domicile resserré par le voisinage d'un autre; dans les campagnes surtout, les maisons sont disséminées à de grandes distances. Il existe peu de villages proprement dits.

En parcourant le pays du nord au midi, et en longeant les principales vallées, on remarque *Inspruck*, ci-devant capitale du comté-princier de Tyrol, placé dans une situation pittoresque au pied des montagnes, ayant un port sur l'Inn.

Près de *Zirl*, joli bourg, se trouve un rocher très-escarpé, nommé la *Saint-Martinswand*, parce que l'image de Saint-Martin est placée dans une niche à moitié hauteur de la paroi perpendiculaire, formée par la montagne. On assure que Maximilien Ier, étant à la chasse aux chamois, s'égara sur ce rocher et y passa

même la nuit ; un ange apparut enfin et lui montra le moyen de descendre.

Kuffstein, forteresse importante et la seule régulière qu'il y ait dans le Tyrol ;

Scharnitz et *Ehrenberg*, les deux passages principaux pour entrer en Tyrol du côté septentrional, sont gardés par des batteries très-fortes.

En traversant le mont Brenner, pour aller à Sterzing, on passe près des plus beaux glaciers du Tyrol ; en montant dans le cimetière d'une église, à peu de distance du Brenner, on découvre, à trois cents pas de soi, le pied des glaciers. Ils portent le nom de *ferner* et sont dignes de toute l'attention du voyageur. Mais si l'on n'a pas été prévenu d'avance par des gens instruits, ou si l'on n'est pas pourvu d'un bon itinéraire, on passe tout près de ces glaciers sans les voir, car il ne vient jamais dans la tête aux gens du pays de vous indiquer une seule des merveilles qu'il renferme par centaines.

« L'œil, dit un voyageur moderne, se promène avec étonnement et effroi sur

» ces masses brillantes et stériles qui repo-
» sent là comme dans le sein des siècles;
» autour desquelles règne un vaste silence,
» et d'où s'échappent d'abord sans bruit,
» des ruisseaux blancs comme de l'argent,
» et qui glissent avec la rapidité d'une
» flèche sur les flancs glacés qui leur don-
» nent naissance. »

La descente, depuis le mont Brenner jusqu'à Botzen ou Bolzano, par Sterzing, Brixen et Clausen, est un des voyages les plus curieux qu'on puisse faire en Europe. La différence en hauteur, du hameau du Brenner à Balzano, est d'environ 3,800 pieds; et cela dans un espace de quinze lieues environ, ce qui fait plus de 150 pieds de pente par lieue, et c'est cette pente que *L'Eysach* parcourt. Aussi, dès son origine, cette rivière a une turbulence et une agitation qui dénotent le caractère qu'elle conserve dans tout son cours; bientôt son onde s'accroît de celle d'une foule de ruisseaux qui tombent et se précipitent du haut des monts, dans l'étroite vallée qu'elle parcourt. Mais c'est à Brixen, après s'être

réunie au Rientz, qu'elle devient vraiment redoutable, tout son cours n'est presque qu'une cascade perpétuelle; elle pousse avec fracas ses eaux furieuses contre les rochers et les monts, qui semblent s'avancer pour lui fermer le passage; toujours prête à se déborder au moindre orage, et couvrant alors la route et le peu de prairies qui l'avoisinent, de ses vagues limoneuses, elle vient enfin se perdre à peu de distance de Bolzano dans l'Adige.

Mais si cette route offre de beaux coups-d'œil, elle présente aussi des incommodités et même des dangers.

« Les pluies, dit le voyageur que nous » venons de citer (1), les pluies qui étaient » tombées en abondance les jours précé- » dens, avaient grossi, d'une manière ef- » froyable, le volume des eaux de l'Eysack » qui, en divers endroits, débordait jusques » sur le chemin. A tout moment, des tor- » rens, plus ou moins furieux, se précipi- » tant du haut des montagnes qui s'élèvent

(1) M. Debray.

» comme deux murailles au-dessus de cette » gorge étroite, roulaient sur la chaussée » leurs ondes furieuses, les dégâts qu'ils » font à la route sont considérables ; lors- » que ces torrens sont très-forts, comme il » n'y a pas moyen de faire des ponts que » leur turbulence renverserait, et que l'on » se borne à élever quelques digues pour » les empêcher de s'étendre dans les champs, » on est obligé de les traverser quelque- » fois, au risque de voir briser sa voiture » ou estropier les chevaux par les énormes » quartiers du roc que les eaux précipitent » avec elles. Il est surtout très-dangereux » de faire, dans la mauvaise saison, cette » route la nuit, et même les postillons ne » se hasardent point à vous y conduire. Le » moment du dégel est encore très-dange- » reux. Alors l'ébranlement, causé par le » roulement de la voiture, peut occasion- » ner des éboulemens sous lesquels vous » risquez d'être écrasés. »

La ville de Bolzano, d'une médiocre grandeur, n'est remarquable que par les foires qui s'y tiennent quatre fois par an,

Digitized by Google

et dont deux surtout sont considérables. C'est un des entrepôts du commerce de l'Italie avec l'Allemagne. La commission y est très-considérable; et du port de Livourne et de celui de Venise, du Bergamasque et du Milanez, il y arrive une grande quantité de denrées coloniales et de soieries.

Les riches habitans de cette ville passent tout l'été dans un village charmant nommé *Haut-Botzen*, auquel on monte par des sentiers escarpés, et d'où la vue plonge sur la ville. La rapidité des montées est cause que les bœufs ont les pieds ferrés.

En descendant la vallée de l'Adige, on sent à chaque pas l'air s'adoucir, et on voit paraître successivement les arbres, les fleurs et les fruits de l'heureuse Italie. Le vent *sirocco* répand même son haleine étouffante dans ces vallées, et en général les chaleurs y sont bien plus fortes qu'à Venise ou qu'à Bologne.

Rovérédo, ville commerçante et manufacturière, compte dix-huit mille habitans; c'est la plus considérable de tout le

Tyrol. La filature de soie tient le premier rang parmi les branches d'industrie qui ont élevé cette ville à un état aussi florissant. Elle est bâtie dans le goût italien, et possède, comme toutes les villes d'Italie, son académie.

Il nous reste à peindre les mœurs des habitans du Tyrol, dont nous avons déjà remarqué le génie industrieux.

Le luxe de l'habillement d'un paysan tyrolien consiste, surtout, en un chapeau orné de rubans et de bouquets. Ce chapeau est de paille recouverte d'une belle étoffe de soie verte, pour les garçons; les hommes mariés en portent de noirs. Les bretelles forment aussi une partie élégante du costume tyrolien; elles sont en soie verte, et fort larges. L'habit est vert ou violet; ils portent des culottes de peau noire, des bas de coton blanc ou de soie verte, et des souliers avec de très-grandes boucles. Les femmes sont généralement habillées avec peu d'élégance. Un grand nombre ont des bas ornés de raies transversales de pelleterie, un large jupon très

court; et la poitrine très-couverte. Hors de la maison, elles s'affublent la tête d'un énorme bonnet de coton pluché et formant un pain de sucre, sous le volume duquel on croirait qu'elles doivent étouffer. Ces bonnets sont blancs ou bleus. Dans la maison, elles ont la tête découverte; et leurs cheveux, fixés par derrière par une grande aiguille, ne sont point arrangés sans grâce.

La physionomie des Tyroliens a quelque chose de gai et d'ouvert; ils ont les traits forts, et les jeunes gens ont généralement de la fraîcheur. Mais en avançant en âge, leur teint devient jaune et basané. La fatigue, et les reflets du soleil, plus ardent au sein de leurs montagnes, ont bientôt altéré cette fleur de jeunesse. L'habitude de gravir des rocs escarpés ou de descendre des sentiers rapides, donne à leurs genoux une forte inflexion en avant, à leur démarche quelque chose de cadencé, et un certain balancement, qui leur est nécessaire pour maintenir l'équilibre en montant un sentier roide.

La vue et l'ouïe sont les sens qu'ils cultivent le plus; ils sont excellens tireurs : aucune fête ne se passe sans qu'on tire au blanc. Le Tyrolien est donc un très-bon soldat d'avant-garde; car il entend les pas de l'ennemi à une énorme distance, et il ne manque jamais un coup de fusil : mais il n'a pas le courage indomptable du Croate, auquel il ressemble quelquefois par son aversion pour l'ordre et la discipline.

Le Tyrolien parle en général un dialecte allemand, très-rude, et difficile à comprendre à cause des mots surannés qu'il a conservés. La voix de ces montagnards est forte, bruyante et un peu rauque; ils enflent les joues pour parler, et leur bouche semble prête à prononcer cent mots pour un. Ils chantent avec plaisir certains airs nationaux, dont quelques-uns ont fait fortune, même en France. Leur chant a quelque chose de tout-à-fait particulier; il passe fréquemment de la voix naturelle et grave au fausset le plus élevé, et il a quelques rapports avec les sons de la cornemuse des bergers montagnards. On recon-

Digitized by Google

naît, à l'expression de ce chant, qu'il appartient à des hommes errant souvent dans de vastes solitudes, et dont les accens, traversant de profondes vallées, vont provoquer sur la côte opposée la voix des pâtres voisins.

Les Tyroliens sont en général très-dévots, et même superstitieux. La dévotion y est entretenue par une foule de livres d'un contenu aussi extravagant que leurs titres; comme par exemple, *le Pistolet chrétien, le Fouet pour le diable, les Bretelles chrétiennes, propres à tenir bien ensemble l'âme et le corps.* Les presses d'Ausbourg et de Vienne gémissent sous des productions de cette espèce, et le Tyrol en est un des débouchés principaux. La superstition a des sources infiniment plus relevées; la vie contemplative des bergers, une imagination ébranlée par de grandes images, un caractère porté aux effets de la méditation, font ordinairement naître chez tous les peuples montagnards des idées sur un monde invisible. Dans le Tyrol, il n'est guères de

canton qui n'ait son histoire particulière, et dans lequel on ne vous indique quelque place célèbre ou par l'opération des esprits et du démon, ou par quelque fait merveilleux dont la tradition s'est conservée d'âge en âge. C'est ordinairement dans le creux de quelque rocher imposant et solitaire, au sommet d'un mont presque toujours environné de nuages, ou dans les parties les plus reculées d'une sombre forêt, que les mystérieuses apparitions sont censées se passer. Mais ces écarts d'une imagination vive et mobile, n'ont aucune influence funeste sur les mœurs des habitans.

Les chemins du Tyrol, les ponts, les maisons, sont surchargés, avec une profusion fatigante, d'images religieuses et de monumens de dévotion. Ce sont de petites chapelles, des vierges, des croix et surtout des Christ, tout aspergés de sang, et auxquels les grossiers artistes qui les travaillent, s'étudient à donner une figure lamentable et une expression effrayante. Il n'y a pas une maison un peu considérable qui

Digitized by Google

n'ait son Saint-Florian, son Saint-Georges, ou son Saint-Sébastien.

Souvent, le long des routes, vous rencontrez des familles entières agenouillées devant ces saintes images, faisant leurs prières et invoquant l'assistance de la divinité, ou la remerciant d'avoir heureusement passé la journée. Presque toujours au pied d'un saint ou d'un crucifix, jaillit une source rafraîchissante et pure, qui présente ainsi le bienfait à côté de l'image du bienfaiteur.

Nous avons déjà parlé de la fidélité scrupuleuse avec laquelle les Tyroliens remplissent leurs conventions commerciales; ils ont des principes non moins sévères sur tout ce qui tient aux mœurs; et leur extrême activité exclut l'oisiveté, source de la plupart des vices.

Il arrive souvent, un jour de fête, que des disputes, nées de la chaleur des vins tyroliens, se terminent par quelques batteries; mais si quelquefois l'agresseur ou l'offensé frappe son camarade, celui-ci ne garde point de rancune, ne cherche point

de vengeance. Le lendemain, ou le dimanche d'après, dans le parvis de l'église, l'agresseur tend à celui qu'il a offensé une main sincère, en lui disant : *camarade, pardonne-moi*, et cette excuse cordiale finit pour jamais la querelle.

Tout ce que nous venons de dire s'applique surtout aux montagnards des parties septentrionales du Tyrol. Les Tyroliens du midi, connus sous le nom de *Welsch-Tyroler*, avec les mêmes talens et la même industrie, n'ont ni la même pureté ni la même loyauté. Un climat plus doux, plus d'abondance, plus de richesses, les habitudes du luxe, le voisinage de l'Italie, ont altéré et leurs mœurs et leur caractère. Dans le seul cercle dit *des confins*, on a calculé qu'il y avait plus de procès et d'avocats que dans tous les autres cercles du Tyrol allemand.

Digitized by Google

CURIOSITÉS NATURELLES
DE LA CARNIOLE.

On trouve dans les provinces illyriennes, plusieurs curiosités naturelles et historiques, et la Carniole surtout, est un pays très-singulier.

Toute la chaîne des Alpes Juliennes, et leur continuation, les montagnes de Dalmatie, se composent de rochers calcaires remplis de cavités, les unes à sec, les autres pleines d'eau; lorsque les eaux souterraines y trouvent une issue favorable, elles sourdissent subitement avec une force proportionnée à leur volume, et à la pente par laquelle elles descendent; telle est l'origine des nombreuses cascades qui, sortant des plus arides rochers, étonnent les voyageurs, et font naître soudain des rivières considérables qui, à leur tour, s'engloutissent dans le sein de la terre, pour reparaître dans un autre endroit.

Une de ces cascades les plus remarquables, est celle de *Wochein*. Au fond d'une vallée romantique, s'étend un lac dont l'extrémité supérieure est fermée par une muraille d'arides rochers; d'un trou demi-circulaire, on voit jaillir une forte colonne d'eau qui se brise sur les rochers en plusieurs cascades; à deux lieues à la ronde, on entend le bruit des eaux qui roulent en écumant sur des blocs de roches, et sur des galets entassés; c'est la principale source du lac du *Wochein*; ce lac donne à son tour naissance à la rivière nommée la *Save de Wochein*, une des branches dont la réunion forme la Save. L'ouverture par laquelle jaillit l'eau, est à quarante toises au-dessus du niveau du lac, et s'appelle la *Savitza*. En voyant une source aussi considérable sortir des flancs d'une montagne aride, on est tenté de croire que derrière cette muraille de rochers, il existe un grand lac; on le cherche d'abord en vain; mais, en franchissant les rochers, et remontant les montagnes, on arrive à une vallée qu'environnent les ro-

Digitized by Google

chers les plus nus, les plus escarpés qu'on puisse voir; ce ne sont de toutes parts, que des murailles taillées à pic, des blocs élancés en l'air ou suspendus sur le bord des précipices, des débris de forêts écrasés sous des quartiers de roches écroulés; c'est partout l'image de la stérilité, de la désolation, de la destruction; rarement les animaux des forêts s'égarent dans cette solitude, où ils ne trouvent aucune nourriture; quelques oiseaux aquatiques planent seuls autour de huit petits lacs ou étangs, qui remplissent le fond de cette triste vallée.

Sans doute, le téméraire qui oserait grimper sur les rochers vacillans, et franchir les torrens écumeux de la cascade, pour pénétrer dans l'ouverture de la Savitza, y trouverait une seconde cascade souterraine, et verrait dans cette sombre caverne, couler un fleuve dont l'aspect lui retracerait l'image de l'Achéron.

Dans les hivers rigoureux, les eaux se gèlent en passant par le canal souterrain, et souvent elles restent prises, même après

le retour du printemps; lorsqu'enfin les glaces commencent à se dissoudre, on les entend se briser avec un bruit semblable à des coups de canon; les rochers, ébranlés par l'explosion, s'écroulent, et la cascade impétueuse roule pêle-mêle les glaçons et les débris de la montagne; une cause semblable fait souvent éclater avec fracas les rochers qui entourent les huit lacs.

On trouve aussi dans la Carniole quelques cavernes remarquables; celle d'Adelsberg est la plus connue, et la plus intéressante pour le naturaliste; il paraît qu'elle s'étend l'espace de deux lieues; la preuve de cette assertion, c'est que la rivière de *Pinka* ou *Poyk*, qui se jette dans cette caverne, semble être la même qui reparaît près de *Planina*, et là, se cachant de nouveau sous terre, redevient visible sous le nom de la *Laybach*. La place où cette rivière se précipite dans la grotte d'Adelsberg, offre une réunion de belles horreurs; un vaste portail de rochers s'ouvre en forme d'une voûte gothique; des nids d'hiron-

Google

delles occupent le haut de la voûte; des arbres toujours arrosés d'eaux écumantes, et des pierres couvertes de mousse bordent la rivière, qui s'enfonce dans un sombre abîme; les branches d'arbres allumées que portent les guides, jettent une lueur rougeâtre sur la noire voûte, d'où les oiseaux s'enfuient en foule: le bruit des flots cesse d'abord; mais, à mesure qu'on entre dans la grotte, on l'entend de nouveau, et toujours de plus fort en plus fort. On arrive bientôt à des précipices qu'on ne saurait franchir; mais, en allumant un grand feu de paille, on jouit d'une vue étonnante; on aperçoit qu'on se trouve placé sur un pont naturel, au-dessous duquel la rivière coule à une immense profondeur; l'œil se perd dans le prolongement de la grotte, et ne mesure qu'avec effroi, la voûte sous laquelle on a marché. Pour rendre cette scène plus surprenante, les guides jettent un tas de paille enflammée dans la rivière; on le voit flotter quelques instans sur la surface des eaux souterraines.

Au-dessus de cette grande caverne, il

existe une autre grotte, dont l'entrée, moins effrayante, conduit à plusieurs voûtes, qu'on a suivies pendant l'espace de deux cents toises.

La grotte de la *Madelaine* est à une heure de marche de celle d'Adelsberg; le chemin passe à travers des terrains rocailleux et entièrement nus, ou seulement, par-ci par-là; un cercle de pierres entoure une place couverte de gazon. On arrive dans une sombre forêt, séjour des ours et des loups; à travers des broussailles épaisses, on descend dans un bassin de rochers; le chemin est couvert de ronces, de chardons et d'orties. D'un côté, les montagnes présentent une muraille coupée à pic, et dont le bord se couronne d'une épaisse forêt; de l'autre, on voit des arbres plantés sur d'étroites terrasses, de manière que l'un paraît se trouver perpendiculairement au-dessus de l'autre. Au fond de ce bassin s'ouvre l'entrée de la grotte. Tout annonce, en ce lieu, le repos de la tombe; point de murmure de sources; point de vol d'oiseaux; rien que le bruit uniforme des

gouttes d'eau qui, tombant du haut de la grotte, y déposent les matières stalactiques dont elles sont chargées. De toutes parts s'élèvent des colonnes de stalactite supportant des voûtes majestueuses, formant des salles, des galeries, et enlacées de festons et de guirlandes. En plusieurs endroits, ce palais magique semble à moitié renversé par un tremblement de terre; les colonnades se sont écroulées, les murailles se sont fendues. Autre part, des jardins, placés entre ces palais, semblent avoir été subitement métamorphosés en pierres; on dirait que les ruisseaux ont été pétrifiés au milieu de leur course, et que la cascade s'est arrêtée au moment où elle se précipitait avec le plus de hardiesse et de magnificence.

La grotte de la Madelaine a deux cents toises de long et une pente de quarante-cinq degrés; à l'extrémité, il y coule un petit ruisseau.

Dans la Carniole moyenne, près Guttenfeld, on visite la grotte de *Podpetschio*, dont l'entrée spacieuse conduit à une

Digitized by Google

grande voûte sous laquelle plus de mille personnes trouveraient place. Deux étroites galeries conduisent dans l'intérieur de la montagne; toutes les deux dirigées en des sens différens, se partagent de nouveau en deux boyaux plus étroits; et de ceux-ci, un de chaque côté aboutit à des lacs souterrains très-profonds, et dont on ne connaît pas encore toute l'étendue. On n'y a pas observé d'êtres vivans; mais un de ces lacs, sujet à des crues, verse quelquefois ses eaux avec beaucoup de fracas dans un autre lac moins étendu.

Auprès de la caverne de *Lueg*, à sept milles de Laybach et à cinq de Trieste, on voit un objet fort curieux et auquel se rattache un souvenir historique; c'est l'ancien château de *Lueg*, bâti dans un enfoncement de la montagne, à mi-côte, de manière que la saillie supérieure des rochers le couvre en grande partie. La moitié d'une tour seule est à ciel découvert, et sa base fait en même temps une assez forte saillie pour paraître à moitié suspendue en l'air. La montagne même est cachée

dans un bassin de rochers, de sorte qu'on n'aperçoit bien le château que de certains points de vue. L'entrée de ce château est taillée dans le rocher, une muraille la ferme; on trouve devant la porte deux pyramides; ensuite un pont-levis conduit dans la tour dont nous venons de parler; il faut passer un second pont-levis pour arriver dans le corps même du château. Autrefois, ce bâtiment contenait des appartemens assez beaux, quoique dans un style gothique; et malgré un peu d'humidité, le séjour n'en était pas fâcheux pour la santé. Il y régnait en été une fraîcheur délicieuse; mais, abandonné depuis plus d'un siècle, il tombe en ruines. Parmi les anciens chevaliers de *Lueg*, ou *Lueger*, l'un d'eux, nommé Érasme de *Lueg*, rendit ce château fameux; il tua dans une rixe, à la cour même de l'empereur, le maréchal de Pappenheim. Après avoir commis ce crime, il s'enfuit si précipitamment dans son château, que personne ne put le suivre. On ignorait alors à la cour l'existence de ce château singulier, et le

propriétaire aurait pu rester long-temps fort tranquille, sans l'audace inquiète qui le portait à chercher de nouvelles aventures. Un jour il sort de sa retraite, et se rend à cheval devant le château de Kleinhausel, où demeurait le chevalier Rauber, capitaine-provincial de Trieste, et chargé, par le gouvernement, de découvrir et de saisir le criminel. Ayant rencontré un domestique de Rauber, il lui dit : « Allez » trouver votre maître, et dites-lui qu'É- » rasme de Lueg est là; dites-lui que je le » salue, et qu'ayant appris qu'il me cher- » che, je lui offre de lui montrer le chemin » de mon château, où je le recevrai plus » honnêtement et plus loyalement qu'il ne » me recevrait dans le sien. » En achevant ces mots, il tira deux ou trois coups de pistolets et partit au galop. Rauber étant monté à cheval avec ses gens, courut après lui, sans pouvoir ni atteindre ni découvrir sa retraite; cependant, en suivant les traces qu'avait laissées les pas de son cheval, on découvrit enfin le château de Lueg, qui parut imprenable et même inattaquable.

Digitized by Google

On en fit un rapport à l'empereur, qui ordonna de mettre le blocus devant le château, afin de mettre le chevalier Érasme dans l'alternative de mourir de faim ou de se rendre. Une petite troupe fut en conséquence chargée d'assiéger le château sous les ordres de Rauber. Le coupable brava les assiégeans avec beaucoup d'insolence; il se montra souvent du haut des tours, et leur fit jeter, au commencement du carême, un bœuf rôti. Les assiégeans n'y virent qu'une ruse et restèrent fermes à leur poste; mais lorsqu'à Pâques le chevalier Érasme leur jeta encore un agneau et quelques béliers vivans, ils furent convaincus que le château était abondamment pourvu de vivres. Leur étonnement égalait leur impatience, lorsque la témérité d'Érasme leur fournit enfin les moyens d'éclaircir ce mystère. Ce chevalier avait souvent invité, par dérision, le capitaine Rauber à venir chez lui; il s'avisa ensuite de lui offrir des fruits, des poissons et des rafraîchissemens, à condition que ses gens, chargés d'apporter ces objets au

Digitized by Google

camp, s'en retourneraient au château librement et sans être molestés. Rauber y consent; bientôt on voit arriver le valet-de-chambre d'Érasme de Lueg avec beaucoup de provisions. On propose à cet homme les récompenses les plus brillantes; on l'éblouit par tant de promesses, qu'à la fin il se décide à trahir le secret de son maître. Il indique à Rauber l'endroit du château où le chevalier se retirait pendant la nuit; on y dirige toute l'artillerie; une muraille s'écroule, et Érasme de Lueg a la tête écrasée : il expira sur-le-champ. Le traître livra ensuite le château au capitaine Rauber, et lui fit voir le conduit souterrain faisant partie de la taverne, et se terminant dans la Wippach. C'était par-là qu'ils avaient continuellement reçu des vivres.

Digitized by Google

TABLEAU

Des mœurs, des usages et de l'industrie des habitans du pays de Voralberg dans la Bavière, d'après M. Joseph Rohrer.

Aux lieux où le lac de Constance, si souvent agité par des tempêtes soudaines, reçoit dans son superbe bassin les eaux tumultueuses du Rhin naissant, plusieurs vallées romantiques s'élèvent doucement depuis les bords rians de ce lac jusques vers les arides sommets du mont Arleberg, ou mont des Aigles, chaîne qui, formant la première terrasse du Tyrol, sépare les sources de l'Inn, soit de celles du Lech et de l'Iller, rivières tributaires du Danube, soit de celle du Brégentz, qui se jette dans le lac. Ce petit canton, placé entre les anciennes limites du Tyrol, de la Suisse, de la Souabe et de la Bavière, offre encore le

Digitized by Google

spectacle de cette vie pastorale, que la civilisation a fait disparaître du reste de l'Allemagne.

La nature a rapproché dans ce petit territoire des horreurs et des charmes. En passant le mont Arleberg on éprouve quelquefois un ouragan glacial qui met la vie du voyageur dans le danger le plus imminent. Les voitures sont renversées et brisées, les yeux, pleins de sang, ne voient plus la lumière du jour qu'à travers un voile lugubre; le visage se couvre d'un givre qui bientôt forme une croûte de glace, les membres se roidissent, et la poitrine est opprimée par une odeur sulfureuse. Ce vent terrible s'appelle le *haderer*, c'est-à-dire le *querellear*, et sort constamment d'un même ravin, nommé *Kalte-Egge*, c'est-à-dire la *Fente-Froide*. On peut juger, par ce trait, du climat des vallées du Voralberg, qui d'ailleurs ont leurs ouvertures tournées du côté du nord. Dans celle de *Klosterthal*, la neige couvre la terre pendant neuf mois de l'année. Mais, en neuf ou dix semaines, la chaleur

Digitized by Google

du soleil et la bonté du sol y font germer l'herbe deux fois, et fournissent chaque fois une fenaison abondante. Les habitans de cette vallée répandent l'engrais par-dessus le champ encore couvert de neige, méthode qui accélère beaucoup le développement de la chaleur intérieure du terrain. Ceux de la vallée de *Montafou*, plus judicieux, renoncent à l'agriculture, et se livrent exclusivement à l'entretien des moutons. Ces animaux y bravent une froidure très-vive. Le pasteur ne tremble qu'en voyant son bélier s'approcher des glaciers, parce qu'il sait par expérience que si le bélier se précipite dans quelque abîme couvert d'une neige perfide, tout le troupeau l'y suivrait par un instinct irrésistible. Dans le canton de *Sonneberg*, les paysans nourrissent une grande quantité de limaçons, qu'ils vendaient autrefois dans les riches monastères de la Haute-Souabe, et qui étaient portés par les bateaux d'Ulm jusqu'à Vienne, où les gourmands les recherchaient.

Le comté de *Feldkirch* doit à un cli-

Digitized by Google

mat plus doux ses blés, ses vignes, ses cerisiers; néanmoins, il n'offre point le spectacle d'une fertilité générale. Les habitans du comté de *Hohenembs* voient leur horizon, resserré par des montagnes, s'obscurcir par la fumée de la tourbe, qui leur sert de combustible. Au défaut de chevaux, ils s'attèlent eux-mêmes à la charrue, au nombre de quatre à six. Même aux environs de Brégentz, des forêts de sapins et de mélèzes indiquent une température froide; cependant les vergers, les haies vives, la beauté des blés, et la gaieté du peuple y présentent souvent les images les plus riantes, surtout quand le soleil couchant réfléchit ses rayons dans le vaste miroir du lac de Constance, un des plus grands de l'Europe.

Les premiers missionnaires chrétiens, en pénétrant dans ces régions sauvages et romantiques, crurent entendre la voix des esprits et des démons dans le sifflement des vents, dans le cri des oiseaux, et dans le frémissement des feuilles. Encore aujourd'hui, l'âme de l'habitant du

Digitized by Google

Voralberg est remplie de terreurs religieuses. Les jeunes filles n'osent sortir après vêpres sonnées, crainte de tomber dans quelques piéges que les esprits infernaux leur auraient tendus. Beaucoup de personnes du sexe portent sur le bras des signes de croix, gravés dans la chair à coup d'aiguilles et de frictions faites avec de la poudre à canon. L'enthousiasme religieux des femmes, entretenu par la solitude et les sites romantiques au milieu desquelles elles passent leur jeunesse, décide souvent les plus belles et les plus intéressantes à s'ensevelir dans un cloître. Mais, ce qui étonnera bien plus, c'est que la vénération dont certains arbres étaient l'objet parmi les anciens païens, n'est pas encore éteinte dans les habitans du Voralberg; il y a des familles qui conservent comme une propriété sacrée et inaliénable, de vieux arbres autour desquels elles se rassemblent pour réciter à genoux les prières de l'église.

On montre, non loin de Brégentz, une pierre creusée dans toute sa longueur, et

sur laquelle *Saint-Gall* a dû se reposer une nuit lors de sa mission dans ces contrées. Selon une ancienne tradition, on n'a qu'à dormir une nuit sur cette pierre pour être guéri de la fièvre.

Les superstitions des habitans du Voralberg ne les empêchent pas de se livrer avec succès à tous les genres d'industrie. Ils fournissent du bétail aux cantons Suisses voisins, du beurre et du sain-doux; ils en reçoivent du coton, que leurs femmes filent pour les manufacturiers de Saint-Gall. Dans deux villages, à Saint-Jean-d'Hœchst et Dornbirn, il se trouve de nombreux métiers pour faire de la mousseline; quelques habitans de Dornbirn fréquentent même les foires de Vienne, de Grœtz et de Bude; il y en a qui possèdent une fortune de 50,000 florins. L'esprit vif et entreprenant de ces montagnards les aide à imiter tout ce qui frappe leurs regards. On trouve parmi eux des peintres, des mécaniciens, des luttiers, et d'autres artistes qui ont tout appris d'eux-mêmes. On a vu de jeunes paysans cons-

truire des forté-pianos pour l'usage de leurs sœurs, dessiner des cartes géographiques et se composer des appareils électriques.

C'est dans les montagnes que l'esprit humain se développe avec cette énergie surprenante; les habitans des villes de Brégentz, de Pludentz et autres, montrent moins de talent naturel.

C'est surtout dans le canton nommé *forêt de Brégentz* que le voyageur voit avec plaisir des femmes, à la taille svelte, aux traits réguliers, au teint délicat, assises à l'ombre des cerisiers pour broder de la mousseline. Loin de fuir à l'aspect d'un étranger, ces belles personnes se lèvent avec grâce, vont au-devant du voyageur fatigué et lui offrent, d'un air modeste et enjoué, leurs corbeilles pleines de cerises en automne, et de fraises au printemps. Aucune rétribution n'est acceptée; ces enfans de la nature exercent l'hospitalité par instinct plutôt que par raisonnement. Le même esprit règne, quoiqu'avec des restrictions, parmi les aubergistes : jamais ils

Digitized by Google

ne font des demandes injustes ; l'étranger jouit chez eux de la sûreté la plus parfaite. Dans la simplicité de leur cœur, les aubergistes croient honorer leur hôte en le faisant asseoir à leur propre table, où tout le monde mange dans le même plat, usage qui, même parmi une nation très-propre, ne laisse pas que d'être dégoûtant.

Le costume des filles dans le canton de la *forêt*, relève infiniment les charmes dont la nature les a douées. La robe, d'une toile noire et éclatante, accuse, à travers ses nombreux plis, toutes les formes du corps, elle est bordée de rubans de couleur; le fichu qui couvre la gorge, est de batiste fine, garni d'une élégante broderie. La ceinture qui ferme la robe est placée avec beaucoup de goût, directement au-dessous du sein ; c'est sur cette ceinture que la jeune fille timide brode en or et en soie les initiales du nom de celui que son cœur a choisi pour époux.

Ce peuple, si doux, si hospitalier envers l'étranger désarmé, devient redoutable quand on attaque ses foyers ou quand on

Digitized by Google

blesse ses antiques usages. L'emploi des fusils de chasse lui est familier; il ne redoute ni les frimas ni les privations. Dès leur plus tendre jeunesse, les habitans du Voralberg sont accoutumés à marcher pieds-nus dans la neige; et le premier jeu de leur enfance consiste à glisser du haut des montagnes dans de petits traîneaux, exercice extrêmement périlleux. Leur constitution physique répond au genre de vie qu'ils mènent; ceux des côtes du lac de Constance sont moins robustes; parmi les montagnards eux-mêmes, les habitans *de Dornbirn* se distinguent par une taille et des formes gigantesques; un jeune garçon de vingt ans, de ce village, possède plus de forces que l'homme de trente ans, le plus robuste, d'un autre canton.

Le Voralberg jouissait, sous le gouvernement autrichien, d'une liberté presque égale à celle des cantons suisses. Les paysans et les bourgeois envoyaient leurs représentans à une espèce de diète à laquelle le clergé et la noblesse du pays avaient en vain cherché à se faire admettre. Le prési-

Digitized by Google

dent des états était le seul individu noble qui paraissait à la diète, composée des députés de trois villes, de Brégentz, de Feldkirch et de Pludentz, et des *ammans* ou maires de vingt-trois bailliages. Il régnait dans cette assemblée le meilleur ordre et une dignité qu'on n'a pas toujours observée dans les sénats des grandes nations. La diétine du canton dit *de la forêt de Brégentz* se rassemblait tous les ans pour l'élection d'un *Landamman.* L'assemblée était composée de tous les habitans mâles qui avaient reçu le sacrement de la sainte cène; ils étaient généralement au nombre d'un mille. A un signal donné par le commissaire autrichien qui présidait l'assemblée, tous se mettaient à genoux et adressaient au ciel de ferventes prières pour les diriger dans le choix d'un magistrat. La prière finie, ils se levaient et couraient de toutes leurs forces vers *trois vieux arbres* qui étaient censés représenter les trois candidats proposés par le commissaire. On comptait ensuite le nombre d'individus rangés autour de chaque arbre, et on pro-

clamait *Landamman* celui qui avait vu le plus grand nombre s'assembler sous son arbre. Les chapeaux lancés en l'air et les cris de *vive l'empereur, vive le Landamman!* terminaient cette fête politique. »

Digitized by Google

EXTRAIT

D'UN VOYAGE

A LA COCHINCHINE,

Fait par M. Chapman, en 1801; traduit de l'anglais par M. S. L.

La Cochinchine, appelée *Anam* par les naturels du pays, est bornée au nord par le royaume de Tonquin, dont le fleuve *Sungen* la sépare; à l'ouest, par le royaume de *Laos* et par une chaîne de montagnes qui la sépare du *Camboge;* à l'est et au midi, par cette partie de l'océan oriental, appelée *mer de la Chine.*

Le royaume est divisé en douze provinces. La largeur de ce pays n'est point proportionnée à sa longueur. Il est coupé de rivières très-propres à favoriser le commerce intérieur, quoiqu'elles ne soient pas assez considérables pour recevoir de gros bâtimens.

Le climat est sain : les brises qui soufflent régulièrement de la mer, y tempèrent l'extrême chaleur des mois d'été. Ceux de septembre, octobre et novembre composent la saison des pluies. Les terres basses sont alors submergées tout-à-coup par les immenses torrens qui se précipitent des montagnes. Ces inondations arrivent d'ordinaire deux fois par mois et durent trois ou quatre jours. En décembre, janvier et février, des pluies fréquentes, amenées par un vent de nord très-froid, distinguent l'hiver de la Cochinchine de celui des autres contrées de l'orient. Les inondations y ont le même effet que les débordemens du Nil en Égypte, et rendent ce pays l'un des plus fertiles de l'univers. Dans plusieurs parties on récolte trois fois par an. Tous les fruits de l'Inde, et plusieurs de ceux de la Chine s'y trouvent, et sont excellens.

Aucune contrée de l'Asie ne produit une plus grande et plus riche variété d'objets propres à un commerce avantageux : la canelle, le poivre, la soie, le coton, le

sucre, le bois d'ébène, le bois du Japon, l'ivoire, etc., etc. L'or y est tiré presque pur de la mine, et avant les troubles intérieurs qui ont désolé ce pays, les habitans des montagnes en apportaient une grande quantité en poudre qu'ils échangeaient pour du riz, du fer et des draps. C'étaient eux aussi qui procuraient les bois d'aigle et de calembec, avec beaucoup de cire, de miel et d'ivoire.

Les animaux de la Cochinchine sont le taureau, la chèvre, le cochon, le buffle, l'éléphant, le cheval et le chameau. On trouve dans les bois, des sangliers, des tigres, des rhinocéros et une grande abondance de gibier. La volaille y est excellente, et le poisson pris sur les côtes délicieux. Les Cochinchinois font grand cas de la chair de l'éléphant. Celle du taureau n'est point estimée; et comme cet animal n'est pas employé pour la culture, qui se fait avec des buffles, on ne s'occupe point d'en multiplier l'espèce.

Les anciens habitans, appelés *moys*, retirés depuis l'invasion des possesseurs

actuels, dans les montagnes qui avoisinent le *Camboge*, sont de vrais sauvages, fort noirs, et qui ont tous les traits des Caffres.

Les Cochinchinois sont évidemment issus de la même race que les Chinois dont ils ont tous les traits, les manières et les coutumes. Leur religion est la même; leur langue, quoique différente, semble formée sur les mêmes principes, et ils ont les mêmes caractères d'écriture; ce peuple est doux, affable, hospitalier. Les femmes déploient une activité qui contraste avec l'indolence des hommes, elles ne sont point renfermées comme à la Chine. Elles font au contraire toutes les affaires, tandis que leurs nonchalans maris fument, boivent du thé ou mâchent du bétel. Les femmes servent de courtiers, de facteurs, d'agens de commerce; et l'on assure que leur probité est rarement en défaut.

Les deux sexes ont le même habillement: c'est une robe flottante qui se boutonne autour du cou, par-dessus une autre plus courte et plus étroite, et forme

Digitized by Google

des plis sur la poitrine comme une robe de *Banian*. Les manches en sont fort larges et couvrent le bout des doigts. Les personnes d'un rang élevé, et surtout les dames, portent plusieurs de ces robes l'une sur l'autre; celle de dessous traîne à terre, et les autres vont en diminuant de longueur, de sorte que l'étalage des différentes couleurs forme un effet choquant pour des yeux européens; mais dont la vanité cochinchinoise est singulièrement flattée.

L'auteur était encore au port de *Quinion*, lorsqu'il apprit que le roi se trouvait aux environs, et il profita de l'occasion pour demander à lui être présenté. Voici les détails qu'il donne sur sa réception :

« Le mandarin du fort, dit le voyageur, m'attendait sur la plage ; il me conduisit à une espèce de hangar fort vaste, et couvert en paille, qu'il me dit être sa maison; de chaque côté de l'entrée, étaient rangés douze de ses gardes, habillés de toile bleue, coiffés d'un casque de cuir ou de papier verni et orné de fleurs et d'emblê-

mes sur des plaques d'étain, ainsi que les poignées et les fourreaux de leurs sabres. Cette petite troupe avait, sinon l'air martial, au moins une certaine apparence de discipline et de régularité. Je trouvai le ministre assis, les jambes croisées sur une estrade: c'était un jeune homme d'une figure fort agréable. Il se leva dès qu'il m'aperçut, et me fit asseoir, ainsi que les personnes de ma suite, sur des siéges disposés autour de lui à cet effet. Il me fit alors les questions accoutumées: *D'où venez-vous? qui vous amène en Cochinchine? combien avez-vous mis de temps pour y venir?* Je l'informai que j'étais au service du gouvernement anglais du Bengale; que ma mission avait pour but d'établir des relations de commerce et d'amitié entre ce pays et la Cochinchine, lesquelles seraient indubitablement avantageuses aux deux contrées. Je présentai au ministre une paire de pistolets, quelques pièces d'étoffes, etc., etc. Dès-lors, il me fut impossible de le déterminer à me parler d'autre chose que de présens. Avant

de nous séparer, je le priai de permettre que je fisse usage d'une hutte en paille, voisine de la prise-d'eau ; il me dit qu'il n'y était pas autorisé ; mais il ajouta qu'il devait retourner le lendemain à la cour et qu'il m'invitait à l'y accompagner. Je m'en excusai sur ce que je désirais être mandé par le roi lui-même. Le ministre parut choqué de cette réponse et me répondit, qu'il demanderait au roi de m'envoyer sans délai une invitation.

» Trois jours après effectivement, je reçus une invitation et un sauf-conduit du roi ; plusieurs mandarins me l'apportèrent en grande cérémonie. Ils désirèrent que le vaisseau fût pavoisé à cette occasion, qu'un parasol fût tendu au-dessus de l'écrit royal tandis qu'on en ferait la lecture, et que je me levasse pour le recevoir. Toutes ces formalités étant remplies, la dépêche fut ouverte, lue et remise entre mes mains. Les mandarins ne manquèrent pas de me faire entendre, que les porteurs d'une marque si distinguée de la faveur royale, seraient excessivement flattés de

recevoir quelque récompense pour la peine qu'ils s'étaient donnée. Je leur fis servir du vin et des confitures, et les renvoyai satisfaits, après être convenu avec le mandarin du port, que j'irais à terre dans la soirée, que je coucherais chez lui, et que je m'acheminerais le lendemain matin vers la résidence royale. Il me promit de tenir un palanquin prêt pour mon usage, des chevaux pour mon secrétaire et deux autres personnes qui devaient m'accompagner, et des porteurs pour conduire nos effets et les présens destinés au monarque.

» Je me rendis à terre le soir, ainsi que j'en étais convenu avec le mandarin du port. Lui et plusieurs autres me reçurent au débarquement. Il me donna, au jour tombant, le spectacle d'une danse cochinchinoise, exécutée par des femmes, et que je trouvai peu différente de celles de l'Indoustan. La musique consistait en une flûte, un tambour, des castagnettes, et un instrument qui imitait assez mal le violon. Nous couchâmes sur des nattes, après avoir soupé de nos provisions. Le lende-

Digitized by Google

main, nous nous mîmes en marche à huit heures du matin, mes compagnons à cheval, et moi dans un hamac ou filet de soie, à chaque extrémité duquel était un bâton d'ivoire, d'environ vingt pouces de long, et percé de petits trous où passaient les fils du hamac avant de se réunir pour former une forte ganse qui le tenait suspendu à une longue perche horizontale. De belles nattes recouvertes de papier peint, et jetées sur la perche, ombrageaient le hamac. Deux hommes suffisaient pour le porter, et ils ne furent point relevés dans l'espace de quinze milles. La route suivait d'abord le cours d'une rivière assez considérable; mais nous nous en éloignâmes bientôt pour entrer dans une plaine bien cultivée et entourée de hautes montagnes; nous traversâmes trois ou quatre petits villages agréablement situés; dans ces villages, et même sur tous les points de la route, étaient des maisons publiques, où se vendaient aux voyageurs du thé, des fruits et d'autres rafraîchissemens. A midi nous fîmes halte et dînâmes

à l'une de ces auberges, avec du poisson, de la volaille coupée par petits morceaux, et accommodée avec du sel et des légumes. A quatre heures nous nous remîmes en route, et au soleil couchant nous atteignîmes un village qui n'était qu'à une heure de chemin de la résidence du roi ; nous y passâmes la nuit.

» Le lendemain, de grand matin, nous continuâmes notre route à travers des champs de riz, et à huit heures nous étions en vue du fort où résidait le roi. Il était fermé du côté de l'est, par où nous arrivions, d'une muraille longue d'un demi-mille, dégradée en deux endroits, sans canons, ni embrasures, ni tours, ni bastions, n'ayant enfin rien de ce qui annonce une place forte. Arrivés à l'entrée, nous attendîmes un gros quart-d'heure dans une baraque; la porte et la muraille étaient sans gardes. Après les avoir passées, nous fîmes encore un demi-mille dans des champs de riz, avant d'arriver à la maison du ministre, gendre du roi, qui nous offrit le bétel et nous retint environ une demi-

Digitized by Google

heure. Il désira voir les présens que nous apportions, et nous quitta en nous assurant que sa majesté nous donnerait audience le lendemain.

» En effet, nous fûmes avertis le lendemain, dès six heures du matin, que le roi était prêt à nous recevoir. Nous suivîmes aussitôt notre conducteur, et après avoir marché l'espace d'un mille, nous nous trouvâmes en vue du palais, sur une éminence où l'on nous fit congédier tous nos gens et quitter nos épées, personne ne pouvant paraître armé devant le monarque. Ces préalables remplis, nous avançames vers le palais; devant la façade était en bataille, sur deux rangs de cent hommes chaque, une troupe armée de lances, de piques, de hallebardes, ayant ses drapeaux déployés; deux canons de cuivre, fort longs, présentaient leur bouche hors de l'enceinte; sur une terrasse sablée, en face du palais, furent déposés les présens que j'apportais au roi. Lorsque nous eûmes monté cette terrasse, un mandarin vint nous avertir de saluer sa majesté

comme il le ferait lui-même, c'est-à-dire en nous prosternant trois fois, et touchant la terre de notre front: mais cette attitude nous parut trop humiliante, et nous nous contentâmes de nous incliner trois fois à la manière anglaise. Nous arrivâmes par une demi-douzaine de degrés, à l'endroit où étaient rassemblés le monarque et toute sa cour; c'était une salle ouverte par-devant et sur les côtés, et lambrissée dans le fond, où le trône du roi s'élevait de deux ou trois marches au-dessus du plancher; cette salle, couverte en tuiles et construite à la manière des Cochinchinois, était soutenue par de belles colonnes d'un bois précieux. Le roi était assis dans un fauteuil à bras, peint en rouge et orné de têtes de dragons; il avait devant lui une petite table couverte d'un coussin de soie rouge, brodé en or, sur lequel il s'appuyait; à droite du trône, et sur un tabouret, était assis le frère du roi: je remarquai à gauche un siége semblable, mais qui restait vide, et l'on me dit que c'était celui d'un autre frère du monarque, qui

Digitized by Google

se trouvait alors à *Donai*: derrière ces deux princes, les mandarins occupaient plusieurs rangées de bancs, selon le rang qu'ils avaient à la cour.

» Le roi était vêtu d'une robe de soie d'un jaune foncé, sur laquelle étaient brodées en or des figures de dragons; il avait un bonnet qui lui serrait la tête, relevé par-derrière, et orné par-devant de quelques pierreries; au sommet de ce bonnet était une grosse pierre rouge, à travers de laquelle passait un fil de laiton qui l'élevait de quelques pouces; cette pierre s'agitait à chaque mouvement du roi, et jetait alors un grand éclat. La plupart des mandarins avaient des robes de soie de différentes couleurs, semées de dragons, et leurs bonnets l'étaient de fleurs en or et en argent; ils portaient de larges ceintures d'un drap écarlate, avec des agraffes en or, et des cornalines montées sur le même métal; en somme, l'appareil de cette cour était noble et pompeux, quoiqu'il y manquât beaucoup des objets qui constituent la

grandeur et la magnificence parmi les princes orientaux, comme une profusion de diamans, de tapis, de domestiques, etc. La régularité et le décorum qui s'y observaient donnaient à un certain point l'idée d'un monarque puissant et respecté. En face du trône était un banc sur lequel nous prîmes place, mes compagnons et moi, auprès du ministre.

» Je dis à sa majesté, par l'organe d'un interprète, que j'étais un serviteur du gouvernement anglais du Bengale, qui m'avait député vers elle pour lui proposer de lier les deux états par des relations de commerce et d'amitié: le roi me répondit que le bruit des exploits des Anglais était parvenu jusqu'à lui; qu'il avait entendu dire que cette nation surpassait les autres par le nombre de ses vaisseaux et l'habileté de ses marins; mais aussi qu'elle abusait de cet avantage pour attaquer indistinctement, saisir et piller tous les vaisseaux qu'elle rencontrait; qu'il permettrait volontiers l'entrée et le commerce

des ports de son royaume aux Anglais, pourvu que ceux-ci respectassent son pavillon.

Je répondis à sa majesté, que les agens de notre commerce étaient renommés par la probité et la bonne foi qui dirigeaient leurs operations; le roi me dit alors que les Anglais pourraient trafiquer dans ses ports; et après quelques explications, les arrangemens se firent.

Sa Majesté se retira ensuite dans ses appartemens, où nous ne tardâmes pas d'être mandés; elle avait quitté ses habits royaux pour une soubreveste de soie unie, boutonnée avec de petits diamans; sa tête était enveloppée d'une pièce de soie rouge en forme de turban; toute cérémonie fut alors écartée, et la conversation devint générale. Le roi nous répéta qu'il était bien intentionné pour les Anglais, et désirait sincèrement se lier avec eux; il fit l'énumération des produits de son royaume, comme poivre, canelle, bois d'aigle, dents d'éléphant, étain, et quantité d'autres articles dont l'ignorance de son peuple, di-

sait-il, l'empêchait de tirer parti. Je promis au roi de rendre fidèlement ce qu'il venait de me dire au gouverneur général du Bengale; il me recommanda particulièrement de lui procurer un cheval bai à quelque prix que ce fût, et de le lui envoyer par le premier navire qui viendrait en Cochinchine. Nous prîmes congé après avoir été régalés de thé et de bétel; je reçus dans la soirée trois dépêches royales: l'une, scellée du grand sceau, exposait les conditions auxquelles nos vaisseaux seraient reçus à trafiquer dans les ports de la Cochinchine; les deux autres, scellées du petit sceau, contenaient; l'une la description détaillée du cheval que désirait sa majesté, et l'autre son autorisation pour visiter tous les ports du royaume.

La situation de la Cochinchine est admirable pour le commerce. Le voisinage de Tonquin, du Japon, de la Chine, de Camboge, de Siam, des côtes Malaises, de Bornéo, des Philippines et des Moluques, rend ses communications faciles avec toutes ces contrées.

L'auteur ne voyagea pas dans ce pays aussi long-temps qu'il l'aurait désiré, parce qu'il s'aperçut que la conduite des Cochinchinois devenait très-suspecte. Il craignit quelque trahison, et après avoir éprouvé beaucoup de difficultés à s'embarquer, il revint à Calcutta.

Digitized by Google

ÉTAT DU PÉROU

EN 1805.

Extrait de l'ouvrage de M. Skinner.

La ville de Lima.

La capitale du Pérou est d'une figure presque triangulaire; ses rues sont larges et droites; les maisons, construites en bois et n'ayant qu'un seul étage en raison des fréquens tremblemens de terre, présentent néanmoins un aspect assez agréable, auquel l'intérieur ne répond pas toujours.

Les églises, au contraire, sont magnifiques intérieurement et extérieurement. Les processions offrent un mélange de pompe et de pasquinades très indécentes. La fête de Saint-François est particulièrement remarquable. Dix hommes portent l'image de Saint-Dominique, revêtue de riches étoffes d'or et d'argent, et le mènent

faire une visite à Saint-François : celui-ci vient au-devant de son collègue sur la grande place, sous le modeste costume d'un moine; cependant, malgré sa pauvreté apparente, il est décoré d'une auréole de rayons d'argent, et il a une si grande quantité de vases d'or et d'argent étendus à ses pieds, que dix-huit hommes suffisent à peine pour les porter. Quatre géans nattés en saule, un Blanc, un nègre, un mulâtre et un indien, reçoivent le saint à l'entrée de l'église de Saint-François. Au milieu d'eux on voit un monstre idéal, nommé *Terrasque*, portant un panier d'or, d'où s'élance une poupée qui égaie le peuple par des danses et des gambades. Viennent ensuite des feux d'artifices, des sermons, des danses, des flagellations, des cantiques. La farce entière dure jusqu'au lendemain, et se termine par un feu d'artifice tiré en plein jour.

Des processions d'un autre genre ont lieu pour la réception d'un nouveau vice-roi, ou lors de l'avénement au trône d'un nouveau roi d'Espagne.

Digitized by Google

La remise du gouvernement au nouveau vice-roi est annoncée extérieurement, par la reddition d'un bâton de commandement que le vice-roi démissionnaire transmet solennellement entre les mains de son successeur.

Tous les grands dignitaires et officiers se rendent en cortége à la cathédrale; après avoir chanté un *Te Deum*, on célèbre une grand'-messe; ensuite toute la noblesse des deux sexes se réunit à un grand repas, après lequel il y a des combats de taureaux et d'autres divertissemens pour le peuple.

Il règne présentement moins de férocité dans les combats de taureaux; mais on aime à la fureur les combats de coqs. On a établi, pour ce spectacle, un édifice public, afin de prévenir les inconvéniens et les désordres qui en résultaient dans beaucoup de maisons particulières. C'est un joli amphithéâtre où l'on fait entrer les deux combattans par deux portes opposées. Ce divertissement est permis deux fois la semaine, outre les dimanches et

Digitized by Google

les jours de fête : le concours est si grand, que les juges des paris n'y peuvent maintenir leur autorité qu'avec des troupes.

La plus belle promenade est *l'Alameyda*, le long de la rivière Rimac. La noblesse y étale la magnificence de ses équipages dans cinq grandes allées d'orangers. On compte à Lima plus de 5000 équipages de nobles; et pour peu que les facultés des bourgeois le leur permettent, ils ont aussi voiture ou cabriolet.

La *Piedra lisa*, promenade solitaire, est très-fréquentée par les piétons, à cause de la belle vue qu'elle offre sur la superbe vallée de Luzigancho et sur la rivière. C'est dans cette promenade charmante que fut conçue, par les hommes de lettres de Lima, la première idée d'une société académique.

A la Saint-Jean, il se tient des assemblées joyeuses le long de la petite rivière qui découle de la montagne d'Amancaes; elles durent jusqu'au commencement du printemps, qui, dans ce pays, est en septembre. On fait des excursions très-agréa-

Digitized by Google

bles aux environs de l'Amancaes et sur le Christophe, petite montagne d'à peu près 900 pieds de haut.

Il règne un faste prodigieux dans les fêtes publiques, et le luxe n'est pas moins excessif dans les vêtemens. La pièce d'habillement la plus remarquable des femmes de qualité est le *faldellin;* c'est une robe courte qui descend par-dessus un assez large vertugadin jusqu'un peu au-dessous du mollet. Le faldellin est ordinairement d'une étoffe précieuse, ou de velours richement brodé; on ne peut le faire à moins de quinze aunes d'étoffe, et néanmoins il est si court, qu'il ne couvre pas décemment les jambes, surtout lorsqu'on monte un escalier. Un faldellin coûte ordinairement cinq cents écus; une dame de Lima en fait cependant un nouveau pour chaque fête, et le jupon qui passe au-dessous du faldellin a fréquemment une garniture de dentelle de mille écus.

Les femmes sont belles; elles ont le teint vif, les yeux pleins de feu, de longues chevelures noires; mais le désir de s'em-

Digitized by Google

bellir encore, fait qu'elles ont le tort de se farder avec de la chaux d'arsenic. Elles ont un luxe prodigieux en pierreries, et elles aiment par-dessus tout les perles, qui font ressortir le rouge vif de leur teint et le noir brillant de leurs cheveux.

Nulle part les femmes n'attachent autant de prix à de beaux bras et de jolis pieds; aussi dès leur plus tendre jeunesse on leur serre les pieds dans des souliers étroits. Les souliers brodés en or et en argent coûtent ordinairement dix piastres; les femmes les plus riches y ajoutent des boucles garnies de pierres précieuses, ou bien elles mettent un gros solitaire à chaque pied. Un Espagnol du Pérou fait beaucoup plus de cas d'une belle jambe que d'une belle figure. Mais le luxe effréné des femmes rend les mariages difficiles à ceux qui ne sont pas dans l'opulence.

Les femmes du Pérou aiment prodigieusement les odeurs; leurs appartemens sont remplis de fleurs odoriférantes; les bouquets sont une partie essentielle de la toilette. Le *puchero de flores*, bouquet porté

sur le côté, est composé avec un goût, une étude toute particulière. La rue *Calle del peligro* où se fait le commerce des fleurs, rassemble chaque jour les dames les plus élégantes. Des lys jaunes, des roses, des jacinthes, des anémones, de la fleur d'orange, des fleurs de pommiers et de pêchers, très-artificiellement assorties avec l'odoriférante chirimoya, forment des bouquets que l'on paie souvent trois piastres, et lorsqu'on y ajoute la superbe et rare ariruma, le prix d'un seul bouquet va jusqu'à dix piastres; néanmoins, la nature ne satisfait pas les dames péruviennes; elles frottent encore leurs bouquets avec de l'ambre, ou les arrosent avec les eaux de senteur les plus fortes.

Cette sensualité excessive des femmes étend son empire même sur les hommes : on voit à Lima une grande quantité de petits-maîtres qui décèlent leurs ridicules par leur démarche et leurs manières; leurs cheveux, délicatement bouclés, répandent autour d'eux une atmosphère d'ambre, et ils n'ont d'autre occupation

que la musique, la danse, l'intrigue et la parure.

Un tel genre de vie, et surtout le luxe des femmes, auraient des suites funestes pour les fortunes des familles, si la noblesse elle-même ne se soutenait par le commerce.

L'intérieur des maisons ne répond nullement au luxe de la parure; la table est frugale, et l'ameublement n'offre ni goût ni magnificence; la conversation est agréable et vive; les femmes, surtout, ont beaucoup d'esprit, et y joignent souvent des connaissances en musique et de très-belles voix.

Au total, Lima offre, comme Mexico, les agrémens et les avantages de la civilisation européenne.

Les mines du Pérou.

Depuis trois siècles, les métaux précieux du Pérou ont excité la cupidité et la curiosité des Européens; mais au Pérou comme ailleurs, la nature n'offre ses largesses aux mortels qu'au prix de longs travaux. Dans les huit intendances qui composent la vice-

royauté du Pérou, il se trouvait en 1791 soixante-neuf mines d'or, sept cent quatre-vingt-quatre mines d'argent, quatre mines de mercure, quatre mines de cuivre et douze mines de plomb en exploitation; mais, en 1805, vingt-neuf mines d'or et cinq cent quatre-vingt-huit mines d'argent avaient été abandonnées, à cause de différentes circonstances; le défaut d'ouvriers est la principale source du mal; les nègres ne conviennent pas à ce genre de travail; la première impression du climat rude de ces pays montagneux les rend incapables de faire même les travaux domestiques. Après un court séjour, leur teint s'altère et devient d'une pâleur cendrée; ensuite ils tombent, pour la plupart, dans des maladies graves, et meurent. Dans toutes les mines, et même dans les mines d'or de la province de *la Paz*, où la température est si douce et si bienfaisante, on a mille fois essayé d'employer les nègres au travail à la place des Indiens, mais on n'y a jamais réussi, et la mort de ces malheureux en a toujours été la suite. Soit que les molécu-

Digitized by Google

les d'antimoine nageant dans l'atmosphère des montagnes influent plus fortement et d'une manière plus pernicieuse sur le physique des Africains que sur celui des autres hommes; soit que les allées et venues dans les mines où ils portent de lourds fardeaux, détruisent leur santé, en contrariant leur vivacité naturelle, et en les plongeant dans la mélancolie, il est certain qu'on ne saurait aucunement compter sur cette classe d'hommes pour fournir aux travaux des mines.

Les Espagnols ne s'y accoutument pas davantage; beaucoup de jeunes gens forts et vigoureux, ayant déserté le service de la marine, ont été, par besoin ou par cupidité, travailler dans les mines, mais après un court espace de temps, ils ont été forcés d'y renoncer; ceux qui n'y succombèrent point éprouvèrent tant d'infirmités, qu'ils ne purent continuer ce genre d'occupation. Les métis, par orgueil ou par impossibilité physique peut-être, ne se livrent point à ces travaux pénibles. Il ne reste donc que les Indiens par qui les mines puissent être

exploitées. L'indien est accoutumé à la rudesse du climat et au mauvais air qui règne dans les mines; son bras est indispensable pour le travail; c'est sur lui seul qu'en repose le succès.

Combat du cayman et du tigre, ou yaguar.

Le Pérou proprement dit, est traversé, dans toute sa longueur, par un plateau formé de deux chaînes ou *cordillières* de montagnes; l'une est plus rapprochée de la mer, et c'est en même temps la moins interrompue, et la moins élevée des deux, on l'appelle *cordillière d'ouest*; l'autre, qui borde le plateau à l'est, offre de plus grandes élévations; cette chaîne s'appelle *la cordillière des Andes.*

Toutes les contrées à l'est de la cordillière des Andes, sont couvertes de forêts; sur les montagnes, on trouve beaucoup de bois incorruptibles; dans les plaines, on erre parmi des taillis de cacaoyers et de palmiers; les cosses du cirier des Andes brûlent comme des cierges; plusieurs ar-

bres fournissent des gommes et des baumes, et il y en a d'autres qui, par l'éclat et le parfum de leurs fleurs, réjouissent à la fois l'odorat et la vue : le maïs et le manioc fournissent aux sauvages une nourriture abondante.

Dès qu'on est sorti du pays montagneux, et qu'on a laissé en arrière les derniers *pongos*, ou passages rapides des rivières, on se voit assailli par des nuées de moustiques et de mouches; en même temps, les caymans, inconnus dans le haut pays, se montrent en si grand nombre, que l'on n'ose guères se baigner dans les rivières; ce crocodile d'Amérique attaque même les barques, et cherche quelquefois à enlever les hommes sur le rivage.

L'yaguar ou tigre d'Amérique, donne la chasse aux caymans, de la manière suivante : il se cache parmi les roseaux ou les buissons qui bordent les rivières; s'il voit un cayman approcher, il s'élance sur lui d'un seul saut, et lui enfonce ses griffes dans les yeux, car il sait par expérience, que leur tranchant n'a point de prise sur

la peau dure de son ennemi; le cayman, pour toute défense, cherche à entraîner le tigre dans l'eau; celui-ci se laisse plutôt noyer, que de lâcher sa proie, et il n'est pas rare de voir ces deux animaux féroces périr ensemble.

L'yaguar aime aussi la chair des tortues qui fourmillent dans l'Ucayal; on assure qu'il les retourne sur le dos, et s'en forme des magasins, à l'instar des hommes.

Les poissons paraissent en plusieurs endroits par essaims si nombreux, qu'à peine les rivières peuvent-elles les contenir.

Les bois retentissent du chant de plusieurs oiseaux, que l'on compare à nos rossignols.

Il existe un arbre dont le tronc et les branches sont entièrement creux, et servent de ruches à d'innombrables essaims d'abeilles.

Digitized by Google

Le sustillo, ou l'insecte qui fait du papier.

Non loin de la ville champêtre de Huanaco et des bords romantiques du Huallaga supérieur, on trouve dans la vallée de Pampantico, et probablement dans beaucoup d'autres vallées de la cordillière intérieure, un insecte que les Espagnols nomment *sustillo*, et qui ressemble beaucoup à notre ver à soie. Il vit exclusivement sur l'arbre *pacaé*. Les Indiens, qui regardent ces insectes comme un manger délicieux, en détruisent tous les ans une grande quantité, sans que cependant le nombre en diminue sensiblement. Les plus beaux arbres en sont entièrement couverts. Lorsque les *sustillos*, dans leur état de larve, se sont rassasiés de nourriture, ils se réunissent tous sur la partie inférieure du tronc de l'arbre, et y choisissent un endroit propre à suspendre le tissu merveilleux que l'instinct les engage à fabriquer. Le meilleur ordre préside à leurs travaux; ils observent exactement les lois de la sy-

métrie, et quoique l'étendue, la finesse, la souplesse de leurs tissus varient selon le nombre des insectes qui y prennent part, et selon la qualité des feuilles qui leur ont servi de nourriture, cependant l'éclat, la consistance et la solidité en font toujours une espèce de papier qui ressemble au papier chinois, mais qui est beaucup plus durable. Le dessous de cette tente aérienne sert d'asile aux *sustillos* pendant leur métamorphose; ils s'attachent au côté inférieur en lignes horizontales et verticales, de manière à former un cube parfait. Dans cette position, ils s'enveloppent chacun dans leur coque de soie grossière, et attendent l'époque de leur transformation en nymphe ou chrysalide, et ensuite en papillon. Sortis de leur prison, ils détachent eux-mêmes en grande partie les fils par lesquels était suspendu le tissu qui les couvrait; cependant ce tissu reste presque toujours accroché aux branches de l'arbre, et, blanchi par l'air, il flotte au gré des vents, semblable à un drapeau déchiré. Un naturaliste a envoyé à Madrid un mor-

ceau de ce papier natif, long d'une aune et demie. On possède également à Madrid un nid entier de *sustillo*.

Caractère, mœurs et usages de ces Indiens.

Les contrées à l'est des Andes ont deux saisons; l'une sèche, qui dure de juin en décembre, l'autre pluvieuse. Pendant la saison des pluies, toutes les plaines se transforment en un lac immense; les forêts, les arbustes, les lianes semblent flotter dans l'eau; les quadrupèdes se réfugient pêle-mêle vers les sommets, tandis que les crabes et les huîtres s'attachent aux branches inférieures. Le vent d'est, froid et sec, souffle-t-il? aussitôt les eaux commencent à diminuer; les côteaux qui bordent les rivières se montrent de nouveau; les îles et les bancs même reparaissent au milieu des fleuves.

Quant aux moyens de communication, ils sont aussi multipliés du côté de l'Océan Atlantique qu'ils sont en petit nombre pour aller au Pérou. D'un côté, ce sont des rivières sans nombre, d'une na-

Digitized by Google

vigation facile et même agréable; de l'autre côté, ce ne sont que torrens, cataractes, précipices. Voyage-t-on par eau? il faut souvent quitter le canot pour des *batsas* ou radeaux de roseaux. Se fait-on porter en hamac à travers les forêts? on risque d'être blessé par les arbustes épineux, ou de heurter contre les grosses branches. En naviguant sur les rivières, dans le pays bas, on est obligé d'étendre une espèce de voile pour écarter un peu les moustiques.

Les Indiens de l'Ucayal, de Huallaga et de la *Pampa del sacramento*, ont le teint plus blanc, la taille plus forte, et les traits plus expressifs que les Péruviens; quelques tribus ne le céderaient guères en blancheur aux Espagnols, si ce n'était les huiles dont ils s'enduisent tout le corps, et les piqûres de moustiques auxquelles ce moyen même ne saurait les soustraire. Parmi ce peuple, les difformités corporelles sont presque inconnues, parce qu'ils prennent des précautions cruelles contre les erreurs de la nature. Tout en-

Digitized by Google

fant qui paraît à ses parens d'une constitution faible ou d'une mauvaise configuration, est sur-le-champ voué à la mort, comme un être né sous de sinistres augures. Pendant l'adolescence, ils emploient un moyen plus innocent pour conserver la beauté de la race : il consiste à serrer, par des ficelles de chanvre, toutes les parties du corps, de manière à leur donner une forme convenue.

Les idiômes de ces Indiens semblent varier de village en village, tant chaque tribu met de soin à conserver certaines inflexions de voix, certains sifflemens et hurlemens qui probablement tiennent lieu de mots d'ordres en temps de guerre.

Toutes ces peuplades vivent sous des *caciques* ou princes; il ne paraît pas que les Incas aient jamais étendu leur domination sur les régions à l'est de la chaîne des Andes.

Les vêtemens de ces Indiens ne sont ni compliqués ni coûteux : une chemise courte pour les hommes, un jupon encore plus court pour les femmes, voilà

Digitized by Google

tout leur costume ordinaire. Les jeunes filles non mariées sont entièrement nues.

Les hommes portent les cheveux coupés par-devant au niveau des sourcils, et par-derrière à la hauteur du bout de l'oreille; réunis sur le sommet de la tête, les cheveux du milieu forment une houppe dans laquelle on fixe de belles plumes. Les femmes les laissent flotter par-derrière; elles les peignent avec soin; les hommes se percent la joue et le cartilage du nez, afin d'y suspendre des anneaux et d'autres ornemens en or et en argent. Les bracelets et les colliers des hommes sont composés de dents arrachées aux ennemis et aux divers animaux qu'ils ont tués. Les individus de l'un et l'autre sexe se peignent le corps de diverses couleurs; le noir est principalement appliqué aux dents et aux lèvres; le rouge est réservé pour le visage.

Les armes de ces Indiens consistent en des arcs, des flèches et des javelots. Il paraît qu'avec d'aussi faibles instrumens, leur courage et leur désespoir résistent

souvent avec succès aux Européens qui veulent envahir leur pays. On se rappelle plus d'un massacre qu'ont éprouvé de petites troupes d'Espagnols au milieu de ces épaisses forêts, où les sauvages connaissant tous les sentiers, peuvent tantôt se cacher dans un labyrinthe inaccessible, tantôt sortir brusquement d'un taillis pour lancer presque à bout portant une grêle de traits. Un jour trois missionnaires succombèrent dans une embûche semblable. Leurs cadavres furent tellement accrochés les uns aux autres, et tellement lardés de flèches, que de loin on les aurait pris pour un énorme porc-épic.

Outre l'Être suprême, ces Indiens croient à un mauvais principe, à une espèce de diable qui, selon eux, réside sous la terre, et cherche à faire du mal à tous les êtres vivans. Des individus nommés *mohanes* ou *agoréros*, passent pour avoir des communications avec le diable, et pour savoir détourner sa maligne influence. Ce sont là les seuls prêtres qu'aient ces peuples; on les consulte sur la guerre

et la paix, sur les moissons, etc., etc. Le métier de ces prêtres, ou plutôt de ces sorciers, est très-périlleux : si leurs artifices magiques ne sont pas suivis du succès qu'ils promettent, la vengeance de leurs dupes ne s'assouvit que dans leur sang.

Les *piripiris* sont des talismans composés de diverses plantes; il y en a qu'on porte sur les bras, les pieds, les armes; il y en a d'autres qu'on mâche et qu'on jette ensuite dans l'air; il y en a dont on boit l'infusion; on assure que réellement ces filtres occasionnent un désordre dans le système nerveux; les autres *piripiris* sont plus innocens: ils doivent faire réussir la chasse, assurer les moissons, faire tomber de la pluie, provoquer des inondations, et disperser des armées ennemies.

De tous les prodiges qu'opèrent les *mohanes* au moyen de leurs talismans, les plus brillans, mais aussi les plus périlleux, sont les guérisons des malades; comme toutes les maladies sont attribuées à leurs artifices ou à l'influence de leur

Digitized by Google

maître, le diable, le premier soin qu'une famille croit devoir à un malade, c'est de découvrir quel est le *mohane* qui l'a ensorcelé; à cette fin, le plus proche parent boit un extrait du *datura arborea* : enivré par cette espèce de poison végétal, il tombe à terre et reste souvent deux ou trois jours dans un état voisin de la mort; revenu à ses sens, il annonce avoir vu en songe tel ou tel sorcier dont il donne le signalement; on cherche le *mohane* auquel ce portrait convient, et on l'oblige de se charger de guérir le malade; si par malheur celui-ci était mort pendant cette opération préliminaire, la famille cherche à tuer le *mohane* désigné; souvent les visions n'ayant donné aucun résultat positif, on force le premier *mohane* qu'on rencontre à faire l'office de médecin.

Il est probable que, grâces à des traditions ou à une longue expérience, ces sorciers possèdent des secrets qui les aident à guérir quelques malades et à en tuer d'autres. Les poisons que, dans ces climats, le règne végétal offre en si grand

nombre et d'une force si terrible, peuvent, avec certaines modifications, fournir des remèdes, violens à la vérité, mais souvent précieux. Cependant la médecine ostensible de ces peuples ne consiste qu'en des cérémonies superstitieuses; voici la méthode ordinaire:

On place deux hamacs très-près l'un de l'autre; le malade en occupe un, le *mohane* se met dans l'autre, celui-ci commence à se balancer dans son hamac et à chanter, avec un sifflement très-désagréable, des formules magiques par lesquelles il invite les oiseaux, les quadrupèdes et les poissons à contribuer à la guérison du malade; de temps en temps il se dresse sur son séant; et, en faisant mille simagrées, il donne au malade une poudre, il lui applique un talisman de végétaux, il suce ses blessures ou même ses ulcères. Si l'état du malade empire, le *mohane* entonne un chant dans lequel il s'adresse à l'âme, et dont chaque strophe se termine par ce refrain: *ne nous abandonne point!* Ce chant est recommencé sans interrup-

tion par le *mohane* et par tous les assistans, et toujours d'un son de voix plus élevé et plus lamentable, de sorte qu'à la fin ce chant, devenu un hurlement affreux, retentit au loin, répété par tous les échos des forêts.

Quand tous les remèdes ont été employés en vain, et que la mort prochaine s'annonce par des signes certains, le *mohane* saute brusquement du lit et sauve sa vie par une fuite précipitée, sans pouvoir cependant éviter les coups de bâtons et de pierres qui pleuvent sur lui. Alors toute la famille, et quelquefois toute la tribu, s'assemble autour du mourant: divisée en troupes cette foule s'approche et s'éloigne tour-à-tour de son lit, en lui criant d'une seule voix: *Où vas-tu? pourquoi nous quittes-tu? avec qui devons-nous désormais marcher contre l'ennemi?* ils lui racontent toutes les expéditions auxquelles il a pris part, les faits d'armes par lesquels il s'est signalé, le nombre d'ennemis qu'il a tués; ils déplorent la perte qu'il va faire de ses biens et des jouissances de

cette vie: ces divers chants ont chacun une mélodie à part; c'est tantôt un murmure confus, et tantôt un effroyable hurlement; le pauvre moribond entend tous ces chants sans la moindre marque de douleur ni de regret. S'aperçoit-on des convulsions qui précèdent l'instant de la mort? aussitôt les femmes entourent en foule l'agonisant, se jettent sur lui, l'enveloppent dans sa couverture et lui ferment la bouche, les narines et les yeux, afin de retenir son âme, s'il est encore possible; ordinairement ces mesures hâtent la mort au lieu de la retarder, alors on éteint le feu, on chasse la fumée et on ouvre la cabane de tous les côtés, afin que l'*âme* ne trouve aucun obstacle pour s'envoler et ne reste pas accrochée au toit ou aux parois de l'habitation ; malheur que les survivans redoutent extrêmement. Quelque temps après la mort du patient, on pousse les précautions jusqu'à barbouiller d'ordures toutes les couvertures de la cabane, afin que l'odeur infecte empêche l'âme d'y rentrer.

Digitized by Google

Les complaintes et lamentations de ces peuples ne se distinguent que par l'extrême variété qu'ils affectent d'y mettre, quant au son de la voix. Les uns imitent le hurlement du tigre, les autres le cri nasal des singes; ceux-ci sifflent comme les oiseaux, ceux-là croassent comme les grenouilles. Sans doute ils veulent dire, par ce charivari, que toute la nature animée pleure la mort de l'homme qu'on vient de perdre.

La complainte finie, on détruit tout ce qui appartenait au défunt et on brûle sa cabane. Le corps est mis dans un grand vase de terre qui sert de bière; il est inhumé dans quelque endroit isolé; et tandis que les autres races humaines cherchent à éterniser leur dernière demeure, ces Indiens ont grand soin d'aplanir le terrain où ils ont creusé une fosse, afin qu'on n'en retrouve pas la place : tout le monde évite les endroits qui servent de cimetière; et chez la plupart de ces peuplades, il est défendu de faire la moindre mention du défunt et même d'en rappeler indirectement la mémoire.

Les occupations tumultueuses de la guerre, de la chasse et de la pêche ont des attraits irrésistibles pour ces peuples. Pleins de confiance en leurs lances et flèches empoisonnées, ils attaquent même *l'yaguar* ou tigre de l'Amérique; à peine l'arme teinte du suc des herbes vénéneuses, a-t-elle effleuré la peau de l'animal, que celui-ci tombe et expire. Les poissons peuvent échapper aux filets grossiers de ces Indiens et à leurs hameçons d'os; mais s'ils lèvent la tête au-dessus de l'eau, un trait rapide leur donne aussitôt la mort.

Les villages sont construits de manière à ressembler à de petites redoutes demi-circulaires, appuyées aux bois par le côté convexe, et ayant deux issues, l'une qui conduit dans la plaine, l'autre qui s'ouvre du côté des montagnes; c'est par cette dernière porte que les Indiens se sauvent lorsqu'ils ne peuvent plus défendre leurs habitations contre l'ennemi. Ils se rassemblent alors dans les montagnes, et reviennent fondre sur les vainqueurs, qui

souvent finissent par être à leur tour les victimes.

Deux traits d'humanité distinguent avantageusement ces Américains : ils ne font jamais usage des flèches empoisonnées contre les hommes ; ils ne massacrent point leurs prisonniers et les traitent au contraire en compatriotes et en frères.

Voici une anecdote qui prouve combien une hache de fer est précieuse aux yeux de ces Indiens. L'un d'eux proposa un jour à un missionnaire de lui donner son fils aîné en échange d'une hache. Le missionnaire lui fit des remontrances sur son défaut d'amour paternel. « J'aime mes enfans, répondit le sauvage, mais je peux en procréer autant que j'en veux, tandis qu'il m'est impossible de procréer une hache. D'ailleurs, mon fils ne m'appartiendra que pour un temps limité ; la hache fera le bonheur de toute ma vie. »

Digitized by Google

FAITS DÉTACHÉS.

Naufrage de la corvette le Nautile, *sur un rocher de l'Archipel, le* 5 *janvier* 1807.

Une mésintelligence, qui survint entre la Grande-Bretagne et la Porte-Ottomane, donna lieu à l'envoi d'une escadre Anglaise à Constantinople.

Sir Thomas Louis, commandant de l'escadre envoyée aux Dardanelles, ayant chargé le capitaine Palmer de dépêches de la plus haute importance pour l'Angleterre, ce dernier partit avec sa corvette *Le Nautile*, le 3 janvier 1807, à la pointe du jour. Un vent frais du nord-est fit bientôt débouquer ce bâtiment de l'Hellespont et il passa devant les châteaux des Dardanelles. Dans le courant de la journée il eut connaissance de plusieurs îles de l'archipel. Le soir, il s'approcha de Négrepont : sa

Digitized by Google

navigation devint alors plus difficile, à cause du nombre d'îlots qui est plus considérable et du peu de largeur du passage, entre l'extrémité méridionale de Négrepont et Andro.

Le vent continuait à souffler bon frais; la nuit approchait, et tout annonça qu'elle serait obscure et orageuse. Le pilote, qui était un Grec, demanda à mettre en travers; cette manœuvre fut exécutée. Le lendemain, on fit route, et on se dirigea sur Falcouera, que l'on vit le soir, ainsi qu'Anti-Milo. Le temps, qui était couvert et embrumé, empêcha de voir Milo, éloigné de quinze à seize milles de la dernière île.

Le pilote, ayant déclaré qu'il n'était jamais allé plus loin, et qu'il ne connaissait pas du tout les parages au-delà du point où l'on était, remit la conduite de la corvette au capitaine Palmer.

La nuit fut très-orageuse; des éclairs extrêmement brillans sillonnaient l'horizon, ils inspirèrent de la confiance au capitaine, parce que leur clarté aidant par

intervalles à voir à une assez grande distance, il pensa que dans le cas où le bâtiment approcherait de terre, on découvrirait le danger assez à temps pour l'éviter.

Le vent augmentait toujours, et quoique la corvette ne portât que très-peu de voiles, elle faisait cependant neuf milles à l'heure, aidée par une grosse mer qui la poussait par-derrière. Ces lames, l'obscurité de l'atmosphère, et la vivacité des éclairs donnaient à la nuit un caractère singulièrement imposant et redoutable. A deux heures et demie après minuit, on découvrit une terre haute; ceux qui la virent, supposèrent que c'était Cerigotto: on se crut en conséquence hors de tout danger, puisque tous les dangers étaient passés. On changea la route de manière à doubler l'île; à quatre heures et demie on relevait le quart, tout-à-coup le matelot qui était de vigie, s'écria: — Brisans à l'avant. — Et aussitôt le bâtiment toucha avec un fracas épouvantable; la violence du choc jeta plusieurs matelots hors de

leurs lits, et dès qu'ils se trouvèrent sur le pont, ils furent obligés de se cramponner aux manœuvres; ce ne fut plus qu'alarme et confusion. L'équipage se hâta de grimper sur le pont; mais il en eut à peine le temps, car les échelles cassèrent, et plusieurs matelots tombèrent dans l'eau qui entrait de toutes parts dans la corvette. Le capitaine accourut sur le pont au moment où *le Nautile* toucha; il chercha, ainsi que son second, à calmer les craintes de son monde, puis il entra dans sa cabane et brûla ses papiers, ainsi que ses signaux particuliers. Cependant, chaque vague soulevait la corvette et la faisait retomber sur les rochers avec une force inconcevable. Bientôt l'équipage fut obligé de se réfugier sur les haubans; il y resta une heure exposé aux coups de mer qui venaient les frapper sans discontinuer. Ces malheureux faisaient retentir l'air des exclamations les plus lamentables. Leurs parens, leurs enfans, leurs amis en étaient l'objet. Le temps était si noir et si brumeux, qu'on n'avait pu apercevoir les ro-

Digitized by Google

chers qu'à une très-petite distance, et deux minutes après le navire avait touché.

Les éclairs avaient entièrement cessé; la profonde obscurité ne permettait pas de distinguer l'extrémité de la corvette; l'unique espoir était que le mât tomberait, et qu'on pourrait s'en aider pour atteindre un petit rocher peu éloigné. En effet, une demi-heure avant le jour, le mât tomba du côté de ce rocher, et l'on s'en servit pour y arriver.

Il est aisé de concevoir la confusion et le tumulte qui régnèrent en cette circonstance; plusieurs hommes se noyèrent: l'un eut un bras cassé, d'autres furent horriblement meurtris. Le capitaine Palmer refusa de quitter son poste tant qu'il resta quelqu'un à bord. Ce retard pensa lui devenir funeste, et il eût infailliblement péri, si quelques matelots n'eussent pas affronté la furie des vagues pour aller à son secours: les canots furent brisés. On essaya de haler le grand canot sur le rocher; mais ce fut en vain.

La carcasse de la corvette préserva pen-

dant long-temps ces malheureux d'être atteints par les coups de mer: elle finit par céder à leur violence; alors la position de ces malheureux devint plus critique à chaque instant, et ils reconnurent qu'il fallait abandonner leur refuge pour gagner un autre rocher un peu plus grand. Le premier lieutenant y était heureusement arrivé en profitant de l'intervalle d'une lame à une autre; on résolut de suivre son exemple. On allait exécuter ce projet, quand on aperçut une immense quantité de pièces de bois éparses, qui furent poussées dans le petit détroit que l'on avait à traverser; mais la nécessité fit rejeter tout délai. Plusieurs matelots furent grièvement blessés par ces pièces de bois, et en général on souffrit plus dans ce second trajet que dans le premier, lorsqu'on avait quitté le vaisseau pour gagner le rocher. Ce fut surtout alors que chacun sentit vivement la perte de ses souliers, car les rochers aigus déchirèrent les pieds de ces infortunés, et quelques-uns eurent les jambes tout en sang.

Le jour commençant à paraître, fit connaître aux naufragés l'horreur de leur position. La mer était couverte des débris de leur corvette; ils aperçurent plusieurs de leurs camarades appuyés sur des pièces de bois et balottés par la mer. Les morts et les mourans étaient confondus ensemble; il n'était pas possible aux hommes encore bien portans, de secourir ceux auxquels ils pouvaient être utiles. Deux heures avaient suffi pour que le navire fût entièrement brisé, et son équipage réduit à un état désespéré. L'égarement et l'effroi peint dans les regards de tous ces malheureux, annonçaient les sentimens qu'ils éprouvaient, en voyant clairement qu'il ne leur restait d'autre parti à prendre, qu'une entière résignation à la volonté du ciel.

Ils reconnurent qu'ils étaient sur un banc de corail à fleur d'eau, long de onze à douze cents pieds, large de six cents. Ils se trouvaient au moins à douze milles de distance des îles les plus prochaines, celles de Cerigotto et de Pera; et à trente milles

de l'extrémité septentrionale de Candie. Le bruit se répandit qu'un petit canot monté de plusieurs hommes, s'était sauvé; quoique cela fût vrai, l'incertitude sur leur sort ne permettait aux habitans du rocher d'autre espoir de salut, qu'un bâtiment qui viendrait à passer et apercevrait le signal de détresse qu'ils avaient placé au bout d'une longue perche.

Le temps était très-froid, ils avaient eu de la glace sur le pont; la veille du naufrage, un matelot avait sauvé dans sa poche une pierre à fusil et un couteau; on retira de la poudre mouillée d'un petit baril jeté sur le rivage, et l'on alluma du feu pour résister à l'inclémence de l'air. On fit ensuite une espèce de tente avec des morceaux de vieille toile à voile, des bordages, et tout ce que l'on put retirer des débris du bâtiment; par ce moyen, les naufragés purent faire sécher le peu de vêtemens qu'ils avaient emportés; mais quelle triste et longue nuit ils passèrent! Ils se flattèrent que dans l'obscurité leur feu serait aperçu comme un signal de dé-

Digitized by Google

tresse; et cette espérance ne fut pas tout-à-fait trompée.

Au moment où le sloop toucha, il y avait un petit canot suspendu au-dessus du gaillard d'arrière; un officier, le contre-maître et neuf matelots s'y placèrent; ils le mirent à l'eau et eurent le bonheur de se sauver. Après avoir ramé pendant trois à quatre lieues, en surmontant les efforts d'une mer extrêmement houleuse, et la furie du vent, ils arrivèrent à la petite île Pera. Elle n'a guères qu'un mille de circonférence, et ne contenait qu'un petit nombre de moutons et de chèvres qui appartenaient aux habitans de Cerigotto; ceux-ci y viennent dans les mois d'été enlever les agneaux et les cabris. Les Anglais ne trouvèrent qu'un reste d'eau de pluie dans le creux d'un rocher; elle fut à peine suffisante pour étancher leur soif. Ayant aperçu la nuit le feu des naufragés, ils présumèrent que quelques-uns de leurs compagnons s'étaient sauvés; jusqu'alors, ils les avaient crus voués à une mort inévitable. Le contre-maître, proposa à ses camarades

d'aller au secours des autres ; malgré les objections que l'on fit à sa proposition, il y persista, et persuada à quatre hommes de l'accompagner.

Le mardi, surlendemain du naufrage, vers neuf heures du matin, les hommes placés sur le rocher aperçurent le canot. Tous poussèrent un cri de joie ; et la surprise du contre-maître et de ses matelots fut extrême, en voyant un si grand nombre de leurs compagnons encore en vie. Le ressac était si violent qu'il fit courir des dangers au canot, et plusieurs hommes eurent l'imprudence d'essayer d'y entrer. Le contre-maître voulut persuader au capitaine Palmer de venir avec lui ; celui-ci refusa constamment, en disant : —Smith, sauve tes malheureux camarades, ne t'inquiète pas de moi. — Après un instant de réflexion, il engagea Smith à prendre dans son canot le pilote grec, et à se dépêcher à gagner Cerigotto, où ce dernier disait que demeuraient plusieurs familles de pêcheurs, qui sans doute les aideraient dans leur détresse.

Digitized by Google

Mais il semblait que le ciel eut ordonné la destruction de ce malheureux équipage, car à peine le canot s'était-il éloigné, que le vent augmenta ; des nuages sombres enveloppèrent l'horizon. Tous ceux qui étaient sur le rocher, craignirent qu'il ne s'élevât une tempête affreuse. Effectivement deux heures après elle se déchaîna avec une fureur prodigieuse. La mer monta si fort qu'elle éteignit le feu ; elle couvrit presque tout le rocher, et les pauvres naufragés se réfugièrent sur la partie la plus élevée. Nuit horrible ! les quatre-vingt-dix hommes placés sur le rocher n'eurent d'autre moyen, pour se préserver d'être enlevés par les vagues, qui sans cesse brisaient sur leurs têtes, que de se tenir tous avec beaucoup de difficultés à un petit cordage attaché au sommet du roc.

Les fatigues qu'ils avaient essuyées auparavant, jointes à celles qu'ils endurèrent, furent trop grandes pour plusieurs d'entre eux. Quelques-uns tombèrent dans le délire. Ils se trouvaient hors d'état de

résister plus long-temps. Leur peine s'aggravait encore par la crainte que le vent tournant plus au nord, ne fît monter la mer jusqu'au point où ils se trouvaient, et qu'alors une seule vague ne les effaçât tous du nombre des vivans.

Plusieurs avaient éprouvé des accidens affreux. Un entre autres, en traversant le détroit dans un moment peu favorable, s'était lancé contre les rochers, dont les pointes l'avaient tellement déchiré, qu'il offrait à ses compagnons l'objet le plus hideux. Il languit toute la nuit et expira le lendemain matin. Ceux qui lui survécurent n'étaient pas trop en état de supporter les horreurs de la famine. Leurs forces s'affaiblissaient, l'espérance les abandonnait, et le sort du canot redoublait leurs alarmes. De son salut dépendait le leur et la tempête était survenue avant qu'il eût pu gagner l'île vers laquelle il se dirigeait. Le jour vint éclairer une scène encore plus déplorable; ils aperçurent autour d'eux les cadavres de leurs compagnons, et les corps de ceux qui luttaient contre la mort;

Digitized by Google

le charpentier mourut de la rigueur du froid.

Ces infortunés se livrèrent quelques instans à une espérance qu'ils devaient croire très-bien fondée ; mais ils éprouvèrent un trait d'inhumanité si odieux, qu'il couvre d'un opprobre éternel ceux qui en ont été coupables. A la naissance du jour, ils découvrirent un navire marchant vent arrière à pleines voiles, et se dirigeant vers leur rocher. Ils firent tous les signaux que leur état de détresse leur permit d'exécuter. Le navire arrêta sa course et mit son canot à la mer. L'on peut aisément concevoir la joie que cette manœuvre causa aux naufragés. Ils s'attendaient à une délivrance immédiate, ils s'empressèrent même de préparer un radeau pour les porter au-delà des brisans, bien persuadés que le canot était pourvu de tout ce qui pouvait subvenir à leurs besoins. Ce canot s'approcha en effet jusqu'à la portée du pistolet ; il contenait des hommes vêtus à l'européenne ; quelques instans ils regardèrent les Anglais, mais tout-à-coup le

commandant leur fit un signe avec son chapeau et retourna à son navire. Quelle peine extrême cette action barbare fit ressentir aux naufragés, et quelle fut leur indignation en voyant ce bâtiment occupé toute la journée à recueillir les débris de leur corvette!

Ce cruel mécompte leur fit prononcer anathême contre la barbarie de l'étranger. Leurs pensées se dirigèrent uniquement vers le retour de leur canot : ne le voyant pas revenir ils se confirmèrent dans l'idée qu'il était perdu. Le désespoir s'empara d'eux. Leur soif devint insupportable. Quelques-uns eurent recours à l'eau de mer, et moururent après un affreux délire. Enfin le vent se calma ; les malheureux naufragés pour se garantir du froid, se pressèrent les uns contre les autres, et se couvrirent des lambeaux de vêtemens qui leur restaient.

Au milieu de cet état de souffrance et d'anxiété, ils entendirent soudain la voix de l'équipage de leur canot ; pour toute réponse ils demandèrent de l'eau ; mal-

heureusement on n'avait pu en mettre que dans des vases de terre qu'il était impossible de transporter au milieu des brisans. Le contre-maître leur annonça qu'un bateau-pêcheur viendrait les prendre dans la matinée, ils furent obligés de se contenter de cette assurance.

Ils attendirent le jour avec une vive impatience; pour la première fois depuis qu'ils étaient sur le rocher, le soleil vint les éclairer. Cependant ils ne voyaient pas arriver le bâtiment pêcheur et n'apercevaient plus leur canot. Que faire pour conserver leur existence? La cruelle nécessité les contraignit à apaiser leur faim dévorante avec le corps d'un jeune homme mort la nuit précédente.

Dans la soirée, la mort fit de grands ravages parmi ces infortunés. Le capitaine et le lieutenant succombèrent; c'étaient des officiers d'un vrai mérite. Le capitaine en second, jeune homme de vingt-six ans uniquement occupé de consoler ses compagnons d'infortune, supportait ses maux personnels avec une patience et une rési-

Digitized by Google

gnation exemplaires. Aucun murmure ne lui échappait.

Pendant la nuit, les naufragés conçurent l'idée de construire un radeau, et de gagner Cerigotto à l'aide du vent devenu favorable. Aussitôt que le jour parut, ils attachèrent ensemble plusieurs gros morceaux de bois, et se flattèrent du succès. Le radeau fut enfin mis à la mer; mais hélas! quelques minutes suffirent pour détruire un ouvrage qui avait occupé plusieurs heures les plus vigoureux de la troupe. Quelques-uns, saisis d'un nouveau désespoir, se précipitèrent sur de petites pièces de bois faiblement attachées ensemble, et qui offraient à peine assez d'espace pour s'y placer. Ils dirent adieu à leurs camarades, et essayèrent d'affronter ainsi les dangers de la mer; mais des courans inconnus les emportèrent rapidement, et les firent disparaître pour toujours.

Dans la soirée, ceux qui restaient encore furent agréablement surpris par le retour de leur canot. Le contre-maître

leur dit qu'il avait éprouvé de grandes difficultés à engager les pêcheurs grecs de Cerigotto à s'embarquer dans leurs bateaux, parce que le mauvais temps leur inspirait de grandes craintes; ils n'avaient pas voulu non plus leur permettre d'emmener sans eux ces bateaux. Il exprima ses regrets de ce que ses camarades avaient souffert, et son chagrin de ne pouvoir encore les secourir, mais il leur fit espérer que si le vent continuait à être bon, les bateaux pourraient arriver le lendemain. Pendant que le contre-maître parlait, une douzaine de ses camarades, réfugiés sur le rocher, eurent l'imprudence de se jeter à la mer pour gagner le canot. Deux y entrèrent, un se noya, les autres eurent le bonheur de regagner leur ancien poste. Le sort des deux embarqués fut envié par les habitans du rocher, mais ils blâmèrent fortement l'indiscrétion des autres, qui, en atteignant le canot, l'eussent indubitablement fait couler à fond, et causé la perte inévitable de tous.

Vers la fin du jour leurs faiblesses aug-

menta, ils portaient leurs regards vers le soleil couchant, bien convaincus qu'ils ne le verraient plus se lever. Cependant un certain nombre vivait encore le lendemain matin, et tout-à-coup ils virent approcher les bateaux qu'on leur avait annoncés. La joie la plus extravagante succéda au morne désespoir. On se hâta de débarquer de l'eau; ils en burent avidement, et ils éprouvèrent un soulagement momentané.

On fit aussitôt les préparatifs nécessaires pour enlever le reste des malheureux naufragés d'un lieu si funeste à tant de leurs compagnons. Sur cent vingt-deux hommes à bord du *Nautile*, quand il périt, il en était mort cinquante-huit. Ceux qui survivaient s'embarquèrent dans quatre bateaux-pêcheurs, et arrivèrent le même soir à Cérigotto. Leur premier soin fut d'envoyer chercher l'aide du maître, qui s'était sauvé à Pera, et y avait été laissé avec quelques hommes, quand le canot quitta cet îlot. Ils avaient épuisé toute l'eau fraîche qui s'y trouvait. Ils mangeaient les moutons et les chèvres qu'ils

prenaient au milieu des rochers, et buvaient leur sang.

Les Grecs exercèrent l'hospitalité la plus touchante envers les Anglais; mais ils ne purent efficacement soigner les plaies des blessés, et comme l'état de ceux-ci exigeait les secours de l'art, ils désiraient vivement arriver à Cérigo.

Cérigotto, où abordérent les Anglais, est une île dépendante de Cérigo; elle a quinze milles de long et cinq de large. Le sol en est aride, stérile, et peu cultivé. Une douzaine de familles de pêcheurs grecs y vivaient dans une extrême pauvreté, ainsi que l'avait dit le pilote. Leurs maisons, ou plutôt leurs huttes, ne consistent qu'en une ou deux chambres au rez-de-chaussée, construites en général contre le flanc d'un rocher; les murs sont en argile, mêlée de paille. Le toit est supporté par un tronc d'arbre placé dans le centre de la hutte. Les habitans se nourrissent d'un pain grossier, fait avec de la farine de froment, de pois bouillis, et de chèvreaux. Ils n'eurent pas autre chose à offrir

aux étrangers, mais ils préparaient une eau-de-vie de grain, très-agréable et très-forte au goût, dont les matelots anglais s'accommodaient à merveille.

Cérigo était environ à vingt-cinq milles de distance. Il se passa onze jours avant que les Anglais pussent quitter Cérigotto, parce qu'il leur fut extrêmement difficile de persuader aux Grecs de s'aventurer en mer par un temps orageux dans leurs frêles barques. Enfin le vent se calma, le temps devint beau; les naufragés dirent affectueusement adieu à leurs libérateurs, et ils arrivèrent en huit heures à Cérigo, où ils furent fort bien reçus par le consul anglais. Après trois semaines de séjour à Cérigo, ils apprirent qu'un vaisseau russe était mouillé vis-à-vis la côte de Morée, à peu près à douze milles de distance; ils écrivirent au capitaine et lui demandèrent passage; leur demande fut accordée, et ils arrivèrent à Corfou deux mois après leur catastrophe.

Notice sur la ville de Papenbourg, par MM. Seetzen et Heinemeyer; traduit de l'allemand, par M.J. D. E.....

On a déjà souvent observé que les géographes décrivent avec une exactitude scrupuleuse des contrées très-éloignées, tandis que plusieurs particularités relatives à l'état de l'Europe échappent à leur attention. Papenbourg, situé à l'extrémité septentrionale de la partie de l'évêché de Munster, sur les frontières de l'Ost-Frise, envoie tous les ans un grand nombre de navires dans la mer du Nord, dans la Baltique, dans l'Océan, et néanmoins ce lieu est généralement peu connu. Par conséquent nous nous flattons d'être agréable au public en lui donnant quelques renseignemens extraits d'un voyage dont le but était de visiter les colonies établies dans les tourbières du pays de Grœningue.

Il n'y a pas cent quarante ans que tout le canton au milieu duquel se trouve Papenbourg n'était qu'un marécage désert, inculte, inhabitable, dont l'œil ne pou-

vait apercevoir les bornes. A l'exception d'un vieux château tombant en ruines, et de deux ou trois misérables chaumières, on n'y découvrait aucune trace du travail des hommes. Ce fut à peu près en 1675 que M. *de Landsberg-Veelen*, seigneur de ce territoire, résolut, à l'exemple des Hollandais, de tirer parti de ce marécage immense, d'en faire une *colonie-tourbière*, et de commencer par-là à rendre cette solitude affreuse propre à la culture. Pour y parvenir, on tira de l'Ems, qui en est peu éloigné, un canal navigable que l'on a continué peu à peu dans toute l'étendue du marais. Plusieurs colons vinrent s'établir sur les bords du canal. L'exploitation de la tourbe, son exportation sur des bateaux, la construction de ces petits navires, la culture du terrain d'où l'on avait tiré la tourbe, tous ces travaux assuraient pour long-temps aux habitans une occupation utile et profitable. On abattit l'ancien château, qui fut remplacé par une église. On augmenta le nombre des canaux navigables, on les prolongea,

et la colonie acquit graduellement son étendue et sa figure actuelles.

Le canal principal part de l'Ems, et communique avec ce fleuve par l'écluse appelée *Drostensiht*, qui est placée dans la digue, et construite de brique. Elle a coûté de 20 à 22,000 florins de Hollande. L'eau surabondante de tous les canaux, et tous les navires qui vont et viennent, doivent passer par cette écluse. A partir de ce point, le canal suit la direction du sud-est dans une étendue d'environ trois mille deux cents pas, et traverse un espace bas et marécageux, qui va jusqu'aux confins de la colonie dans le nord; il reçoit dans sa route un ruisseau venant du sud-ouest, appelé le *Dewer*, qui se prolonge avec lui vers la digue qui sépare l'Ost-Frise du territoire de Papenbourg. A l'entrée de la colonie, un bras de cinq cents pieds de long, court de même dans la direction du sud-est jusqu'aux chantiers de construction; on le passe sur un pont. Le grand canal se dirige ensuite au sud dans une largeur de quinze cents pas,

Digitized by Google

jusqu'au-dessus de l'église. On a aussi placé un pont dans cette partie. Le canal court, après cela, de nouveau au sud-est; c'est là que se trouve la première écluse à sas, puis il fait onze cents pas à l'est, deux mille trois cents au sud-est. Dans cet espace se trouvent deux écluses à sas et un pont. Enfin le canal, après avoir parcouru six mille pas vers le sud, aboutit à un lac appelé le *Grand-Lac*, qui l'alimente en grande partie. On trouve dans cet intervalle deux ponts et l'église neuve. La longueur entière du grand canal est d'un mille et demi.

Outre ce canal principal, on en a aussi creusé quelques autres assez considérables pour extraire la tourbe. Si l'on additionnait la longueur de tous les canaux de Papenbourg, elle s'élèverait à deux milles et demi. Le nombre des canaux accessoires ou intérieurs est pourtant moins grand dans ce lieu que dans le pays de Grœningue, ce qui rend plus pénible en différens endroits le transport de la tourbe et des engrais; car alors il faut se servir de char-

riots depuis le point ou l'on exploite la tourbe jusqu'aux navires. Mais la nature du terrain rendrait l'établissement des canaux trop dispendieux. Le sable s'élevant trop haut, on serait obligé de creuser beaucoup, sans être dédommagé de ses frais et peines par la tourbe que l'on trouverait.

Des deux côtés des canaux sont placées les maisons. Elles n'ont qu'un étage; elles sont bâties de briques, à la hollandaise, avec des pignons sur la façade, et couvertes de tuiles. Presque toutes ont de ces portes d'une dimension énorme, telles qu'on en voit aux granges de la Westphalie. Elles ont, en général, un air de propreté soigneuse que l'on ne rencontre guères dans les villages du haut pays de Munster. On peut inférer de là que les papenbourgeois sont dans un état de prospérité qui est habituel à toutes les colonies-tourbières. Le nombre des maisons est de quatre cents; tous les jours il s'accroît.

Quelques habitans ont une fortune considérable. La population va au-delà de

deux mille cinq cents âmes. Les femmes y sont plus nombreuses que les hommes, ce qui vient probablement de ce que beaucoup de jeunes gens périssent après s'être faits marins. La fièvre bilieuse et la fièvre scarlatine sont assez communes dans ce canton, mais la fièvre d'accès y est rare; cela prouve que les canaux ont beaucoup desséché ce terrain marécageux, et diminué considérablement ses exhalaisons pernicieuses. Il n'y a pas de médecins, et l'on n'y trouve qu'un chirurgien à une lieue de distance. Dans le bourg d'Aschendorf demeure un médecin, qui tient en même temps une pharmacie.

Les maisons placées des deux côtés du canal sont séparées les unes des autres par un intervalle plus ou moins considérable, selon que chaque colon prit dans le principe une portion de marais plus ou moins grande pour la creuser et la cultiver. Quelques maisons sont à vingt, d'autres à quarante, d'autres enfin à quatre-vingts pieds du canal, et même davantage. La façade des unes lui est parallèle, les

autres lui présentent leurs angles. En un mot, chacun bâtit dans l'endroit et de la manière qui lui plaît. Cette irrégularité choque l'œil. Papenbourg le cède aux colonies-tourbières du pays de Grœningue, sous le rapport de la propreté, de l'alignement et de la régularité des bords des canaux, et du bon état des jardins, des bourgs, des chemins, des ponts et des écluses. Personne cependant ne peut, à Papenbourg, construire sur les bords du canal. Il est tenu de laisser l'espace nécessaire pour un chemin. Ces chemins, faits avec la terre tirée du canal, n'étant guères fréquentés par les voitures, parce que la plupart des transports se font par eau, sont en très-bon état, quoique l'on ne prenne aucun soin de leur entretien. Le passage continuel des navires rend la promenade le long des canaux extrêmement agréable; le bruit des maillets et des haches en mouvement dans les chantiers rappelle l'idée de l'industrie active, et l'on bénit la mémoire de l'homme bienfaisant qui l'a créée dans un pays aupara-

Digitized by Google

vant inculte et désert. La grande quantité d'arbres plantés de côté et d'autre, et dont plusieurs ont déjà acquis une grosseur et une hauteur considérables, ajoute quelque chose de pittoresque au spectacle dont on jouit.

L'entretien des canaux de navigation étant d'un intérêt général, chaque colon est astreint à tenir toujours très-propre et dans un état de profondeur convenable, la moitié de la largeur du canal sur lequel est sa propriété, dans toute la longueur qu'elle occupe, personne ne se rend coupable de négligence à cet égard, les ponts nécessaires à la commune, sont entretenus par le seigneur. Ceux que les habitans ont établis pour leur commodité, sont à leurs frais.

La principale industrie de Papenbourg consiste dans l'exploitation et dans le commerce de la tourbe, ainsi que dans la culture du terrain d'où on l'a extraite. Quelqu'un est-il dans l'intention de prendre un ou plusieurs lots de terre à tourbe non encore exploitée? Il s'adresse à l'intendant

du seigneur. Un lot est composé d'un espace de cent verges de long (mesure de Græningue), sur vingt verges de large, le long du canal. Pendant les quatre premières années, le colon ne paie aucune redevance pour la cession du terrain, sa seule obligation est de creuser la moitié de la largeur du canal qui borde sa possession; le colon qui est surla rive opposée, creuse l'autre moitié. Les quatre ans expirés, il est soumis pour l'extraction de la tourbe, pour le terrain mis en culture et pour sa possession en général, à une redevance extrêmement modique.

Tant que la tourbe s'extrait dans des lieux proches du canal, on la transporte au rivage sur des brouettes; mais ensuite il faut se servir de charettes.

Papenbourg a plus de cent soixante grands navires qui vont en mer; les plus grands sont de deux cent soixante tonneaux. On y compte en outre plus de cent navires à tourbe ou bélandres, dont on se sert pour exporter la tourbe en Ost-Frise, à Brême, à Hambourg, le long des côtes

septentrionales de la Hollande, etc. Ces bélandres portent chacun seize à vingt tonneaux de tourbe; ils rapportent en retour de la bourbe, de la vase des ports et du fumier. On emploie toutes ces substances comme engrais. Un terrain fumé de cette manière, soit qu'il ait été entièrement dépouillé de la couche tourbeuse ou non, peut porter toutes sortes de grains, de légumes, de fruits et d'arbres, et tout y vient à merveille. On cultive surtout le seigle, l'avoine, le sarrazin et les pommes de terre. On voit des récoltes superbes, même dans les tourbières non encore exploitées. Ces parties desséchées par le moyen des fossés creusés dans celles qui ont été exploitées; acquièrent un si grand degré de solidité, qu'on les cultive de la même manière. On a aussi établi sur ce sol des prairies excellentes. Le bétail y prospère; on n'emploie le lait qu'a faire du beurre, et l'on aime mieux faire venir le fromage de l'Ost-Frise, où il a une célébrité méritée.

Le transport de la tourbe a donné naissance à un genre d'industrie qui est devenu

de la plus haute importance, la construction des navires. Papenbourg a dix-neuf chantiers de construction ; un seul a des docks ou bassins pour le radoub des navires. Les chantiers sont dans une direction parallèle au canal. On lance les navires à l'eau par le moyen d'appareils particuliers. On construit tous les ans environ soixante navires, la plupart pour le compte de la Hollande, le reste pour l'Ost-Frise, le pays de Jever, etc. Le bois de chêne dont on se sert, se tire de la partie méridionale du pays de Munster. On le fait flotter sur l'Ems; mais comme le chêne est très-pesant, et que le fleuve n'est pas trop profond, on se sert pour le soulever, au défaut de bois résineux, de barrique vides. On fait venir les pins et les sapins de la Norwége et des ports de la Baltique.

On compte à Papenbourg plusieurs corderies. On fait venir de Hollande la toile à voile, et on la travaille.

On y trouve aussi un moulin à scier les planches et deux moulins pour les grains, ainsi que deux brûleries d'eau-de-vie et

plusieurs brasseries. On y boit beaucoup d'eau-de-vie, quelquefois même avec excès.

La liberté de l'industrie y est entière; on n'y connaît ni corporation, ni tribus, ni maîtrises, chacun exerce la profession qu'il a choisie, sans payer aucune rétribution.

Les Papenbourgeois sont catholiques, et en général peu instruits; leur physionomie trahit trop souvent leur ignorance, les femmes surtout ont les traits du visage grossiers et inanimés; elles sont massives et lourdes; leur maintien et leurs manières ne sont point agréables; elles portent une coëffe de toile de coton terminée en pointe, un corset et une jupe de bure, de gros bas de laine noirs, des souliers épais et de petites boucles, un grand nombre vont nu-pieds. Leur poitrine est ornée d'une grosse croix en métal et d'un collier d'ambre à grains énormes. Leur tête est encore défigurée par des demi-cercles de métal qui partent de l'occiput, et viennent aboutir au-dessus des tempes. Il faut ajouter à ces agrémens l'effet produit par la fumée

qui remplit sans cesse leurs maisons, de même que la plupart de celles de la Westphalie, et qui, joint à leur défaut de propreté, leur donne le teint des Bohémiens.

Les hommes sont beaucoup mieux, ils ont les traits plus agréables et plus animés; ils doivent probablement cet avantage à leurs courses fréquentes dans les pays étrangers: ils sont grands et robustes.

Les Papenbourgeois ont beaucoup d'attachement pour leur pays. Tout en effet doit le leur faire aimer; l'accroissement constant de la prospérité de la colonie est si rapide, qu'il fixe sans cesse l'attention de ses habitans. Pour peu que leur absence se prolonge, ils trouvent, à leur retour, des changemens avantageux. Tout y est pour eux du plus grand intérêt; car rien n'a autant d'attrait pour l'homme que l'ouvrage de ses mains. En général, les habitans des colonies établies dans les tourbières, ne parlent de leur pays qu'avec enthousiasme.

On ne trouve dans ce territoire qu'une seule espèce de serpent, et beaucoup de

lézards communs. Dans les cantons voisins plus élevés, plus secs et plus boisés, on rencontre fréquemment la couleuvre et l'orvet. Parmi les oiseaux on observe quelquefois l'engoulevent. Le règne végétal offre la plupart des plantes ordinaires dans les tourbières de ce climat, ainsi que la bruyère commune, et l'espèce appelée *erica tetralia.*

Le fond du sol au dessous de la tourbe est du sable, de même que dans le haut pays. On n'y voit point d'argile ou de glaise, car les plantes qui donnent naissance à la tourbe ne croissent que dans un terrain sablonneux.

Les arbres, les troncs et les racines que l'on rencontre dans le lit de tourbe et au-dessous, sont d'espèces très-différentes, et ont été enterrés à des époques diverses. Beaucoup de racines conservent encore leur position naturelle dans le sol sablonneux du dessous, ce qui prouve qu'avant la naissance de la tourbière, il existait en ce lieu des arbres dont quelques-uns étaient considérables. On voit aussi très-claire-

ment, par la disposition d'un grand nombre de racines, que les troncs ont été rompus au-dessus du sol : des ouragans impétueux les auront renversés, ainsi que cela arrive encore dans les grandes forêts ; et comme on les trouve aujourd'hui dans le lieu même où ils tombèrent, on peut induire de là qu'à l'époque de ce désastre, le pays était très-peuplé, ou qu'il y avait abondance extrême de bois. La plupart de ces arbres sont des chênes, des pins et des sapins. Les aunes et les bouleaux que l'on découvre dans la tourbière, sont d'une origine plus récente; ils ont végété sur la surface du marais, et s'y sont ensuite enfoncés.

Extrait d'un Mémoire fait en 1808 sur les pays de Souakem (Szauhen), et de Massnah (Massana), par M. U.-J. Seetzen.

Le territoire de Souakem et de Massnah, est actuellement sous la domination du shérif de la Mecque, qui entretient un gou-

verneur ou aga dans chacun de ces deux endroits. Le pays est très-montueux, à l'exception de quelques plaines sablonneuses ou couvertes de bruyères le long du golfe. La chaleur est extrême sur la côte; mais le sommet des plus hautes montagnes se couvre de temps en temps de neige, et par-ci par-là on ressent des tremblemens de terre. On n'y trouve point de rivières; seulement dans la saison des pluies, des torrens se précipitent des montagnes, pour se perdre dans la mer. En général, on divise l'année en deux saisons, celle des pluies et celle de la sécheresse. Pendant cette dernière, l'eau des fontaines remplace l'eau de la pluie, dont on trouve pourtant toujours des mares assez considérables dans les montagnes.

On remarque parmi les productions du pays, une pierre à feu blanche, dont on fabrique des pipes. Le sel marin se trouve en abondance sur la côte; le sel gemme vent de Mocha. La chaux se prépare avec une pierre blanche tirée de la mer, et qui paraît être une espèce de corail : l'argile

est employée à fabriquer des vases à boire et à conserver l'eau. Il n'y a point de métaux, mais on reçoit de l'intérieur de l'Afrique de la poudre d'or, et des anneaux épais de ce métal, qu'on essaie au feu pour en constater la pureté.

La culture principale de ce pays, est celle du maïs, qui remplace partout le froment et l'orge. A Tokar, le maïs et le millet donnent deux récoltes par an : les melons d'eau y viennent naturellement en abondance et d'une grosseur prodigieuse. La canne à sucre est très-cultivée. On obtient la gomme, en très-grande quantité, de deux arbres, nommés *othill et hascha :* ce dernier se trouve en abondance dans les montagnes, et fournit le bois d'ébène qui fait un objet de commerce.

Les animaux de ce pays sont le bœuf à longues cornes, la girafe, la gazelle, grande et petite; le chameau, l'éléphant et la civette : cette dernière se trouve sur le territoire de Massnah, et le musc qu'on en retire fait un article de commerce de cette ville ; on y trouve encore une espèce particulière d'âne,

Digitized by Google

et une race de chiens qui se rapproche de l'hyène ou du loup.

Les sauterelles qui paraissent dans ce pays en essaims innombrables, sont divisées en plusieurs espèces distinguées par leurs couleurs ; toutes ces espèces servent de nourriture aux habitans : on les prend en allumant un grand feu, dans lequel elles se précipitent en quantité. La manière de les préparer consiste simplement à les faire griller à un feu clair.

A quelques lieues de Souakem, on prend deux espèces d'huîtres à perles : les plongeurs y descendent à plus de quarante brasses au fond de la mer pour rassembler ces coquilles, dont les perles sont ensuite transportées en Égypte.

La ville de Souakem est située sur une petite île stérile très-près du rivage, et en partie, sur le rivage même; la partie située dans l'île est la plus considérable, et sert de résidence à l'aga. Les maisons sont bâties en pierres avec des toits en terrasses ; mais les maisons situées sur la côte ne sont construites que de joncs.

Digitized by Google

Tous les habitans sont musulmans; on y trouve cependant de temps en temps des marchands chrétiens.

La ville de Souakem est le point de réunion de tous les pélerins de la Mecque qui viennent de l'intérieur de l'Afrique. Quelques marchands arabes, de même qu'une des principales maisons du Caire, y ont établi des comptoirs.

Les marchandises qu'on exporte de Souakem consistent en perles, nacre de perles, cornes de bouquetin et du bœuf à longues cornes, ivoire, peaux de bœufs et de moutons, beurre, fruits secs du palmier; anneaux d'or épais qu'on reçoit des nègres; plumes et œufs d'autruches; bois d'ébène; musc; miel; coraux noirs; une espèce de musc blanc qu'on tire des Indes, et dont un drachme est vendu une piastre; enfin des esclaves nègres.

Les objets d'importation sont des étoffes de coton, étoffes blanches de l'Inde; des piastres, du fer, de l'acier; des sabres d'Europe, très-estimés dans le pays; du tabac de Perse; de la verroterie, etc., etc.

Digitized by Google

La ville de Massnah est également située partie sur une île, partie sur le continent. On y trouve une mosquée et quelques écoles ; cette ville est le point de réunion des Abyssiniens qui quittent leur pays pour aller s'embarquer sur mer, ou qui y retournent. C'est encore là qu'on rassemble les esclaves de l'Abyssinie destinés à être vendus dans les pays circonvoisins. Il y a quelques pièces de canon, et une partie des habitans est armée de fusils; car, à Massnah comme à Souakem, on ne se sert que de fusils, de pistolets, de sabres, de lances et de boucliers, au lieu de l'arc et des flèches.

Les vaisseaux employés sur cette côte se distinguaient par leur grandeur, leur forme et leur construction ; les plus grands, appelés *okràp* et *mirhap*, sont destinés au voyage des Indes. Une plus petite espèce est employée aux voyages à Szùr, Moskat, etc.; les planches de ces vaisseaux sont jointes avec des clous, et enduites intérieurement avec une résine blanche qu'on tire

Digitized by Google

de l'Yémen. A l'extérieur on les peint en noir. Les planches des canots sont, pour la plupart, cousues ensemble avec des cordes faites de l'écorce d'une espèce de figuier et d'un autre arbre nommé *delleb*. Ces bateaux sont solides et excellens voiliers. Leurs voiles sont faites d'une étoffe de coton ou de nattes d'écorce de palmier.

Les habitans de ces contrées laissent croître leurs cheveux et les divisent en deux moitiés, dont l'une, qui retombe sur le front, l'autre qui couvre la partie postérieure.

Leurs instrumens de musique consistent en une espèce de flûte, d'un pied et demi de longueur, et faite de racines d'arbres creusées au moyen du feu. L'instrument principal est le massanko, espèce de lyre de forme conique, montée de cinq cordes, avec une table de résonnance à l'une de ses extrémités. On joue de cet instrument en frappant les cordes avec une courroie ou un morceau de fer, les cordes

sont faites de tendons de bœuf, et la table d'une boîte surmontée d'un morceau de cuir fortement tendu.

On n'y connaît ni montre, ni horloges, ni souliers; ces derniers sont remplacés par des sandales.

Il n'y a aucun métier à fabriquer des étoffes de coton à Souakem; à Massuah on fabrique des étoffes grossières de coton; l'art de teindre le coton y est inconnu.

Les hommes et les femmes vont presque nus, à l'exception d'un morceau d'étoffe dont ils s'enveloppent les reins. Les femmes portent un second morceau d'étoffe sur les hanches; leurs bras sont chargés de plusieurs anneaux d'ivoire ou de corne noire qui vient de Mocha. Les femmes ont, en outre, des anneaux d'argent à la cheville du pied, et les deux sexes portent des boucles d'oreilles.

Quelques détails sur les habitans de l'île de Madagascar.

L'île de Madagascar située vis-à-vis de la côte orientale de l'Afrique, a environ deux cents cinquante lieues de long sur cent vingt de large, et l'on croit qu'elle a huit cents lieues de tour. Elle produit en abondance des oranges, des citrons, des ananas, des melons, des légumes, du riz, du coton et du poivre blanc. On y trouve une grande quantité d'arbres précieux tels que l'ébène, le brésil, le sandal, et des palmiers de plusieurs sortes; tous les animaux que nous avons en Europe et plusieurs qui nous sont inconnus.

Madagascar est gouvernée par plusieurs souverains qui se font presque toujours la guerre.

La province *d'Ancove* située sous un ciel pur et sain, est vers le milieu de l'île. Les Hovas, habitans de cette partie de Madagascar, diffèrent totalement de toutes les autres castes semées sur la surface de cette île. Ils sont grands et bien faits;

ils ressemblent beaucoup aux Indiens. Comme ces derniers, ils ont les cheveux lisses et longs, le nez aquilin et les lèvres petites.

De toutes les castes dispersées sur la surface de la grande île de Madagascar, celle des Hovas seule se rapproche de nous par ses connaissances dans les arts; ces insulaires travaillent le fer et le forgent aussi bien que les Européens. Ils imitent parfaitement la plupart des objets que leur portent de temps en temps les blancs qui vont commercer chez eux.

Les Hovas ont des jours dans la semaine consacrés aux marchés. On trouve dans ces lieux toutes les productions de Madagascar.

Les *Autamahouris*, descendans des Arabes qui sont venus habiter Madagascar, forment une caste particulière qui ne se confond point avec les autres. L'Antamahouri est d'un caractère prévenant; il est assez bien fait, ses traits sont réguliers; sa tête est couverte d'une laine fort courte et moutonnée. Comme le juif et le mahométan,

le cochon est pour lui un mets odieux; son idiôme diffère aussi de ceux des autres castes.

Le Madecasse qui voyage d'une province à l'autre est toujours assuré d'être bien reçu de ses compatriotes. Lorsqu'il est fatigué, il s'arrête au premier village qu'il rencontre sur son chemin, et il entre dans la case de la meilleure apparence, il s'asseoit sur la natte sans dire un mot, parce que l'usage du pays veut que le maître de la case adresse le premier la parole à l'étranger. L'hôte s'empresse de demander au voyageur comment il se porte, et il lui apprend les nouvelles du village; après quoi le voyageur lui fait part de l'état de sa santé; il lui dit d'où il vient, où il va, et lui donne les nouvelles des lieux où il a passé. Ce petit préambule achevé, le voyageur s'entretient avec son hôte de choses indifférentes, en attendant qu'on lui apporte à manger.

Cette hospitalité n'a lieu que pour les naturels; car un blanc qui voyage à Madagascar, paie les choses de première néces-

Digitized by Google

sité le double de ce qu'elles valent pour un homme du pays.

Le Madecasse s'occupe de la chasse, de la pêche, et de temps en temps il soigne ses troupeaux et son habitation, mais naturellement paresseux, il passe les trois quarts de sa vie dans sa case, étendu sur une natte en jouant du *maron-vané* ou du *tritri*. Le maron-vané fait avec des bambous et sept cordes, rend des sons assez harmonieux. Le Madecasse, étranger à l'amitié, indifférent sur l'avenir, ne redoute point les caprices de la fortune; un sadic, pièce de toile avec laquelle il entoure son corps, un fusil, de la poudre et du plomb, sont pour lui des objets qu'il regarde comme de grandes richesses. Toujours joyeux dans ses travaux, il joue du tritri en allant au bois; lorsqu'il recueille le riz, il improvise une chanson analogue, et ses femmes et ses esclaves la répètent; ses enfans s'éloignent-ils de la maison paternelle? il les voit partir avec la même indifférence qu'il les reçoit à leur retour; faible et superstitieux, si quelque grand malheur

trouble son repos, il en accuse l'esprit malin. Dans sa jeunesse, on le voit sur la plage brûlante s'exercer à percer d'une petite sagaye les crabes sortant de leurs trous pour se rafraîchir; d'autres fois, il s'embarque dans un petit canot, et s'amusant à manier la rame, il apprend à diriger cette frêle embarcation; dans son adolescence comme dans sa vieillesse, les liqueurs fortes et la boisson du pays lui sont chères, et il ne saurait s'en passer sans se faire violence.

Une plante nommée *ravenalo*, dont les feuilles ont quelque rapport avec celles du bananier fournit tout à la fois aux Madecasses, des nappes, des serviettes, des assiettes et des cuillères. Cette plante, si précieuse pour eux, croît dans les lieux marécageux. On fait cuire le riz dans une panelle de terre, ou dans une marmite de fer; quand il est cuit, on le met dans une ou plusieurs feuilles de ravenalo, étendues sur une petite natte de forme oblongue ou carrée; on la plie avec les feuilles, pour ainsi dire, en forme de portefeuille, de manière que le riz puisse conserver long-

temps sa chaleur; ensuite on porte ce mets sur une autre natte posée au milieu de la case, et sur laquelle les convives sont assis. Un d'eux déploie le paquet avec un morceau de feuille de la même plante; il l'étend, en ménageant au milieu un trou dans lequel il met le rôti. Dans une marmite placée à l'un des coins de la natte, est une espèce de sauce avec laquelle on arrose le riz. Les Madecasses appuient ordinairement le coude sur un coussin, et mangent, dans cette attitude, avec une nonchalance qui leur est particulière; ils parlent peu en mangeant, et ils ne boivent qu'à la fin de leur repas.

Un Madecasse accusé d'être sorcier est un homme perdu; ses compatriotes le dénoncent aux chefs, qui le font sur-le-champ renfermer dans une case et garder à vue avec défense expresse de lui donner à manger, n'ayant pas même la permission de voir ses plus proches parens; il sort de cette espèce de prison après deux ou trois jours de captivité, pour être conduit à l'endroit fatal où on lui prépare un breuvage

dont l'effet doit prouver son innocence ou son crime. L'accusé voit souvent expirer à ses côtés le chien sur lequel on a fait l'épreuve du poison. D'autres fois, l'animal survit à ce poison violent, et l'homme succombe. Lorsqu'on a fait prendre ce breuvage au chien, on le présente au prétendu sorcier, et il l'avale avec la plus grande résignation; on croirait, en le voyant, qu'il boit la meilleure liqueur. Lorsque le poison commence à agir, le pauvre patient fait mille contorsions; s'il a le bonheur de le rendre, il est sauvé et reconnu innocent; dans le cas contraire, il meurt dans des douleurs affreuses, et le peuple reste convaincu qu'il était vraiment sorcier.

On prétend que les chefs abusent fréquemment de l'usage odieux de faire dénoncer tel et tel individu comme sorcier, soit pour s'emparer de ses biens, soit pour satisfaire quelque vengeance particulière. On raconte qu'un négociant, après avoir acquis une belle fortune à Madagascar, laissa, en partant, des objets très-précieux à une femme qu'il aimait. Le chef du vil-

Digitized by Google

lage où elle demeurait voulant s'approprier des richesses qu'il enviait, la fit déclarer sorcière. Cette malheureuse créature fut condamnée, non à boire le tanguin, mais à passer la rivière de Mananzary à la nage. Cette rivière est fort large et remplie de caïmans monstrueux. Ceux qu'on avait, pour la même raison, soumis à cette épreuve barbare avaient tous été dévorés; cependant cette femme traversa la rivière sans accident; et le peuple l'ayant reconnue innocente, le chef n'osa la faire périr.

Le poison qu'on nomme tanguin est la semence râpée d'un grand arbrisseau laiteux dont le fruit a la forme d'une mangue; on la mêle avec le jus des feuilles du grand cardamone.

Les femmes Madecasses aiment prodigieusement les miroirs. La première chose qu'elles font en se levant est de se regarder un quart-d'heure dans un miroir; elles réitèrent ce plaisir, très-vif pour elles, au moins cinquante fois dans la journée. Leur habillement, très-simple, n'est point dépourvu de grâce; il se compose d'un jupon

assez court, d'une pièce d'étoffe dont elles forment une espèce de manteau; elles en roulent une partie autour de leur corps, réservant une portion du côté droit pour se couvrir les épaules et la tête lorsqu'il pleut ou que le soleil est ardent. Une sorte de corset complète leur habillement; mais ce corset n'est ouvert ni devant ni derrière, de sorte qu'il faut d'abord passer les bras, ensuite la tête, et le tirer par en-bas. Elles portent au cou et aux poignets des amulettes qu'elles nomment *sanaves;* ce sont tout simplement quelques morceaux d'un certain bois ou de racine odorante, enveloppés dans un petit morceau de toile, et qui les préserve, pensent-elles, de l'atteinte des sorciers; leurs bracelets sont de grains de rasade, quelquefois accompagnés d'une demi-piastre, et souvent ce sont de petites chaînes d'or et d'argent.

Pêche du succin dans la mer Baltique.

Le succin, ou ambre jaune, se trouve le long de la mer Baltique, depuis la Cour-

landé jusqu'à Copenhague; c'est particulièrement sur la côte de Poméranie qu'on le rencontre fréquemment dans le sable.

La pêche du succin, le long du rivage de la mer, dépend, pour les localités, du côté d'où souffle le vent. Pour qu'elle soit heureuse, il faut qu'à la fin d'une tempête violente un vent tout-à-fait contraire vienne à souffler. S'il ne se fait pas sentir, les pêcheurs s'avancent dans la mer, revêtus d'un corset de cuir, qui leur monte jusqu'au cou, et ils ramassent le succin avec des poches en filet, emmanchées à l'extrémité de perches longues de quarante pieds. Ils reviennent ensuite sur la plage vider leurs filets, et ils retournent dans la mer. Les femmes et les enfans trient le succin parmi les morceaux de bois que contient le filet.

Les coups de vent violens arrivent ordinairement aux mois de novembre et de décembre, de sorte que les pêcheurs de succin ont besoin d'être fort aguerris contre le froid excessif de l'eau à cette époque; ils en sortent quelquefois tout transis, et

sont obligés de faire dégeler leur corset devant le feu. Plusieurs pêcheurs vont ensemble pour s'aider mutuellement dans leurs dangereux travaux. Ces malheureux paraissent souvent engloutis sous les vagues; pour ne pas succomber à ce péril imminent, ils s'appuient sur leur longue perche, en imprimant à leur corps un mouvement pour s'élever; effectivement l'eau les soulève, la vague en se retirant les laisse retomber, et ils se trouvent sur leurs pieds.

Il est une autre manière moins dangereuse de pêcher le succin. Après une tempête, lorsque la mer a repris sa tranquillité et sa limpidité, les pêcheurs-jurés s'embarquent dans leurs bateaux; ils ont la vue si bonne et si exercée, qu'ils aperçoivent le succin à une profondeur de quinze pieds. Alors l'un des pêcheurs plonge dans la mer sa longue perche; les autres rament pour faire avancer le bateau, et le mouvement que produit cette manœuvre aide à retirer le filet du fond de l'eau. On le vide dans le bateau, et lors-

que l'eau a repris sa transparence, les pêcheurs jettent de nouveau leur filet. Ils donnent le nom de fondrière aux endroits du fond de la mer où se trouve le succin. L'emplacement de ces fondrières se reconnaît à des morceaux de bois noirâtres rejetés, après des tempêtes, du fond de la mer à la surface.

On recueille aussi du succin sur le rivage, et en creusant le sable on trouve quelquefois plusieurs livres de succin en morceaux rapprochés les uns des autres. Lorsque les vagues, en se brisant, jettent du succin sur le rivage, les morceaux se posent ordinairement dans les endroits où il y en a déjà, parce qu'au moindre choc ils s'attirent réciproquement.

On trouve aussi le succin en faisant des fouilles dans les dunes qui bordent la côte, et quand on en veut une grande quantité à la fois, on envoie les pêcheurs à une espèce de promontoire sablonneux situé près d'un lieu appelé *Prostenort*, dans la Prusse orientale; ils vont en bateau au-dessous de cette colline, et en détachent

des fragmens qui tombent dans leurs embarcations. Cette manière de se procurer du succin est très-productive; malheureusement ceux qui vont le chercher courent fréquemment le risque de perdre la vie.

Plus la croûte qui recouvre le succin est mince, plus l'intérieur est de belle qualité. On en trouve souvent des morceaux arrondis en forme de grosses perles, ce qui provient probablement de ce qu'ils ont été long-temps roulés dans tous les sens par les vagues.

Les marchands de succin en ont des morceaux estimés mille ducats. On voit entre autres, au cabinet de curiosités de Dantzick, un échantillon de succin qui renferme une petite limande de la dimension d'une pièce de deux francs.

Dantzick envoie beaucoup de succin à Constantinople, en Perse, au Levant, et depuis 1807, en France. On le taille en facettes à Paris; on en fait des parures pour les femmes, et on le renvoie en Allemagne, où il se vend un prix exorbi-

tant. Celui qu'à Dantzick l'on destine pour l'Égypte, est en grains tout unis, mais tournés et polis avec soin. Les nègres de la côte occidentale d'Afrique font grand cas du succin; ceux qui habitent entre la Gambie et le Sénégal, ainsi que les tribus maures errantes dans le désert, au nord de ce dernier fleuve, préfèrent le succin opaque à celui qui est transparent. Plus sa couleur est laiteuse, plus ils y attachent de prix.

La corporation des tourneurs d'ambre, à Dantzick, est composée d'environ cinquante maîtres; ils paient un grand nombre de pêcheurs-jurés qui doivent remettre à leur bureau le succin qu'ils trouvent; les maîtres se partagent, par égales portions, la masse de succin qu'on leur apporte. Mais, malgré les réglemens, il se commet beaucoup de fraude par les pêcheurs-jurés.

Le sauvage de la Jamaïque.

En 1806, un colon nommé *Weston*, apprit par ses nègres qu'il y avait dans les

bois voisins de son habitation, un sauvage blanc qui, de temps en temps, commettait des déprédations dans les champs alloués aux esclaves pour la culture de leurs subsistances. Un détachement fut envoyé à la poursuite de cet homme, et parvint à se saisir de lui. Il était nu, à l'exception d'un reste de caleçon; sa barbe était longue, ses pieds et ses mains ressemblaient à du cuir; la saleté de sa peau ne permettait plus d'en distinguer la couleur; il avait l'air d'un grand singe. Après avoir joué le sourd-muet, il finit par avouer qu'il s'appelait *Charles Martin*, et qu'il était natif de Florence. Il croyait avoir passé deux ou trois ans dans les forêts, et pendant ce temps, il n'avait communiqué avec qui que ce fût, et n'avait jamais été malade. Lorsqu'on lui demanda pourquoi il fuyait la société, il haussa les épaules et leva les mains au ciel, comme s'il faisait un acte d'adoration. On lui offrit des liqueurs spiritueuses, en l'avertissant qu'il n'en fallait pas trop boire. — La mort me ferait plaisir, répondit-il. — M. Weston le fit habil-

Digitized by Google

ler et bien nourrir, et le fit recevoir dans un hôpital; mais cet infortuné profita du premier moment favorable pour se sauver de nouveau. Poursuivi par de gros dogues, et atteint, malgré l'inconcevable vitesse de sa course, il s'arrêta et revint sur ses pas. On lui demanda pourquoi il montrait tant de défiance envers ceux qui lui voulaient du bien; il secoua la tête, et répondit en soupirant profondément: — L'homme est mon ennemi, il me fait peur. — Il paraissait cependant jouir de toute sa raison. Il s'était construit dans les bois une cabane semblable aux *wigwam* des Indiens; il y avait pratiqué, avec beaucoup d'art, une cuisine souterraine, et placé aux environs, des piéges pour prendre des oiseaux, dont il se nourrissait; il avait très-habilement fabriqué diverses sortes de baquets, sans le secours d'aucun instrument de métal.

Renvoyé à l'hôpital, il y fut traité avec la plus grande bonté; on lui donna une portion de nourriture plus forte et une chambre à part; mais rien ne put changer ses habitudes sauvages, une vie aisée lui

paraissait insipide et insupportable. Après être resté à l'hôpital une douzaine de jours, il s'échappa une nuit, sans qu'on eût aucune trace de lui. Au bout de quinze jours, on le trouva au milieu d'un champ de cannes à sucre, à deux milles seulement de l'hôpital; il s'était dépouillé de ses vêtemens, et restait exposé à toute l'influence de la saison. Il dit qu'il était demeuré presque toujours couché à l'endroit où on venait de le trouver, que le suc de deux cannes à sucre suffisaient à sa nourriture journalière, qu'il dormait parfaitement bien, et qu'il était fort heureux. On lui proposa de retourner à l'hôpital, en lui promettant qu'il aurait la liberté de sortir quand bon lui semblerait, s'il voulait seulement promettre de rentrer le soir; il refusa. On lui demanda pourquoi il repoussait ainsi les commodités de la vie sociale, pour s'exposer à la misère? — La vue des hommes m'est odieuse, répondit-il. — Il convint alors qu'il n'avait pas dit la vérité précédemment sur son origine, qu'il était né à Nice et non à Florence, qu'il s'appe-

lait réellement Charles Martin, mais qu'il avait été élevé à Caen, en Normandie, où son père vendait du vin; que lui-même avait eu une boutique au Port-au-Prince. Il s'exprimait très-facilement en français, avec l'accent normand, et il écrivait assez lisiblement.

Ce malheureux paraissait frappé de l'idée qu'il devait mourir d'une mort ignominieuse, et cette crainte lui faisait chercher un asile dans les déserts. Il disparut, et on n'entendit plus parler de lui.

Extrait de la description de l'île de Caprée, par M. Depping.

Dans le beau golfe de Naples s'élève une île en forme d'amphithéâtre, et dans une direction parallèle à celle de la côte; elle est célèbre dans l'histoire, et les ruines que l'on aperçoit de loin annoncent qu'elle a été florissante. Elle n'est qu'à dix-sept milles du port, et des barques sont toujours prêtes à y conduire les voyageurs.

En partant de Naples à minuit, on jouit,

à Caprée, du magnifique aspect du lever du soleil. Si pendant le trajet il y a un beau clair de lune, et qu'en outre le Vésuve lance ses gerbes de feu, et illumine au loin la surface de la mer, on peut se vanter d'avoir vu un des plus beaux spectacles de la nature.

Lorsqu'on approche de l'île, d'autres objets attirent l'attention : des rochers disséminés dans la mer offrent des formes singulières ; ensuite, on en aperçoit d'autres qui semblent former une palissade le long de la côte, et derrière ceux-ci se développent les montagnes, les plaines et les hameaux de l'île; les flots se brisent contre les rochers, et ce choc produit des mugissemens qui, entendus de loin, font l'effet de coups de canon.

L'île de Caprée a cinq milles de long sur deux de large; on en peut faire le tour en trois ou quatre heures. La conformité du terrain du cap de Massa, et de l'extrémité de l'île, fait présumer qu'elle faisait autrefois partie du continent; une irruption de la mer, ou un de ces tremblemens

si fréquens dans les environs du Vésuve, peut l'en avoir séparée. La nature a partagé Caprée en deux parties bien distinctes, la partie de l'est et celle de l'ouest : ce sont deux groupes de collines séparées par une vallée charmante ; la population de l'île entière, est de trois mille cinq cents âmes.

Dans la partie orientale, à un quart de lieue de la mer, est situé le bourg de Caprée, chef-lieu de l'île : il est bâti sur un terrain inégal, et n'a aucun édifice remarquable.

Auprès de Caprée est la belle villa de Torold ; dont le premier propriétaire était un riche anglais de ce nom.

Un chemin taillé en marches conduit de Caprée au port, où sont les chaumières des bateliers. Ce chemin est extrêmement agréable à cause du mélange de vignes, d'oliviers, de vergers, de maisons de campagne et de ruines que l'on remarque des deux côtés, et dont l'aspect varie à mesure que l'on descend. Un autre chemin, également taillé en escalier, conduit de Caprée

au rivage septentrional de l'île, et aboutit au hameau de *la Marina*.

A quelque distance du port, on trouve les restes des murs de la ville ancienne, que l'on prétend avoir été détruite par Barberousse; peut-être en a-t-il renversé ce que le temps avait épargné, car elle paraît être tombée en ruines long-temps avant ce corsaire.

Les habitans de la partie orientale de l'île mènent une vie misérable, quoique leur territoire fournisse des productions estimées. On rencontre à chaque pas des mendians, et sur la physionomie des paysans se peignent la méfiance et l'habitude de la misère.

Après avoir passé à travers les jardins de la vallée, le voyageur arrive à la partie occidentale; des montagnes se présentent devant lui, et bientôt il arrive à la fameuse *Scalinata*; c'est une espèce d'escalier taillé dans le roc, jusqu'à une hauteur de mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer; il a cinq cents cinquante-deux marches, et du côté de la mer, un mur

d'environ trois pieds de haut lui sert de rampe; il tourne fréquemment, et de temps en temps, on rencontre une espèce de terrasse où l'on peut se reposer. Parvenu au milieu de l'escalier, on voit une chapelle rustique. Après une grande fatigue, on arrive enfin à la plate-forme du sommet de la montagne; elle est garnie d'un parapet; grâce à cette précaution on peut jouir, sans craindre les précipices qui sont au bas des rochers, de la plus belle vue qu'on puisse s'imaginer. En montant on croit qu'on verra en haut beaucoup de rochers stériles; mais l'on est étonné de voir un terrain assez étendu, si fertile et si bien cultivé, qu'on le prendrait pour un grand jardin. La pureté de l'air influe sur le physique des habitans d'Anacapri (c'est ainsi qu'on nomme la partie occidentale); ils ont un teint frais, un air gai et content; on trouve parmi eux des nonagénaires et même plusieurs centenaires, sans aucune trace de caducité. Il y en a qui n'ont jamais vu Naples, et l'on assure que quelques-uns ne sont même jamais descendus de la *Sca-*

tinata pour voir le reste de l'île. Ils ont une haine prononcée contre les habitans de Caprée, et n'ont que peu de relations avec eux. Leurs chaumières sont disséminées au milieu des jardins, des vignes et des plantations d'oliviers. Ce qui manque à Anacapri, c'est l'eau; on est obligé de la recueillir dans des citernes, et souvent il faut descendre à Caprée pour s'en procurer. Les femmes font ce pénible voyage pour trois *grana* napolitains. C'est une entreprise vraiment terrible de remonter, avec deux seaux d'eau, un escalier rapide de mille huit cents pieds de haut; il y a un autre chemin pour descendre d'Anacapri; mais il est tellement rapide, que les insulaires mêmes ont peur de s'y exposer.

Le mont *Solare* est le point le plus élevé de l'île. Le chemin qui y conduit est rapide et rocailleux, et il faut un peu de courage et de patience pour le suivre jusqu'au bout; mais on en est amplement dédommagé par la vue belle et étendue dont on jouit sur la cîme du mont. L'œil aper-

çoit d'abord les riches campagnes d'Anacapri, puis l'autre partie de l'île, dans le lointain; les rochers qui entourent Caprée se rapprochent, et lui forment une enceinte naturelle, et une sorte de barrière contre la fureur de la mer; au-delà de ces rochers, la Méditerranée s'étend à perte de vue; seulement du côté de Naples, l'horizon est borné par la côte depuis la pointe de Gaëte jusqu'à Salerne: la ville de Naples se présente comme une grande masse blanche. Quelquefois des incidens de lumière varient singulièrement les effets de ce beau tableau.

Le sol de l'île de Caprée est formé d'une terre calcaire; c'est avec beaucoup de difficulté que les habitans sont parvenus à rendre ce sol propre à la culture; les rochers mêmes sont couverts, jusqu'aux deux tiers de leur hauteur, d'arbrisseaux, de plantes et de légumes. Sur les pentes, les insulaires ont soutenu le terrain par des terrasses de dix à vingt pieds de longueur. Il est vrai que la nature a payé libéralement leur peine. La végétation est

belle dans cette île, et lui donne un charme qu'il est difficile de peindre. Le lentisque du Levant qui fournit le mastic, le cassier toujours vert, le timalacea tormentosa, le daphné gnidium dont la semence est un poison, le cinéraire maritime aux fleurs rouges, l'arbousier, le chêne vert, le faux poivrier, l'olivier, ornent les campagnes et ombragent les habitations. L'air est embaumé d'un thym particulier, dont le parfum surpasse celui du thym ordinaire

Le vin de Caprée a une grande renommée, les connaisseurs l'estiment autant que les meilleurs vins d'Italie. L'exportation annuelle des vins de Caprée se monte à deux mille tonneaux de six cents bouteilles.

L'huile de Caprée est très-fine et très-recherchée à Naples; on en récolte annuellement environ six mille tonnes. Malheureusement le blé est rare dans cette île, et le paysan est obligé de vendre son vin délicieux et son huile fine pour avoir du pain.

Digitized by Google

La pêche et la chasse sont de grandes ressources pour les habitans : souvent plus de cinquante barques vont ensemble à la pêche, et rapportent une quantité de poissons délicats, tels que les thons, les aloses et les *gammeris*, poissons très-estimés par les gourmands de Naples. Les insulaires de Caprée se livrent aussi à la pêche du corail; cette occupation est souvent très-lucrative; une seule barque peut en pêcher pour la valeur de quatre ducats. Ils sont très-habiles dans cette pêche, et se rendent quelquefois à Torre del Greco, en Sardaigne, pour réunir leurs barques à celles des pêcheurs de cette côte. Ils laissent alors à leurs femmes une petite somme d'argent, et ne reviennent qu'à la fin de l'été, rapportant un gain assez considérable, qui console les femmes des inquiétudes qu'elles ont eues dans l'intervalle, sur le sort de leurs maris; car ceux-ci ne songent point à donner de leurs nouvelles à leurs familles.

La chasse, dans l'île de Caprée, est encore plus lucrative et plus facile que la

pêche : une foule d'oiseaux de passage traversent tous les ans cette île; une grande partie d'entre eux tombent dans les pièges que leur tendent les insulaires : les cailles surtout y sont prises par centaines. Rien de plus simple et de plus amusant que la manière de les prendre : ces oiseaux, dépourvus de prévoyance, volent en troupes auprès de la terre et sans aucune crainte; deux hommes portant un filet attaché à deux perches, vont à la recherche des cailles : l'un regarde toujours en l'air; quand il en aperçoit de loin une troupe, il crie : *guaglia, guaglia!* l'autre étend le filet, chacun élève sa perche, et court au-devant de la troupe; lorsqu'il est entré quelques cailles dans le filet, ils le retournent très-habilement, ensuite l'un prend le sac et l'autre les y jette vivantes, parce qu'ils les vendent à un prix presque double de celui des cailles mortes. Ils vont avec ces filets sur les rochers les plus élevés; quelquefois la passion de la chasse, ou l'avidité, les entraîne, et ils tombent dans des précipices où ils trouvent la mort. On

voit les enfans de cinq à six ans tendre des piéges aux cailles, et se cacher même dans les buissons pour les prendre à la main ; ils les rapportent en triomphe à la maison, en les tenant sous leurs bonnets sur la tête. Le nombre de cailles que l'on prend à Caprée en un seul jour, se monte quelquefois à douze mille; et il y a eu un printemps où l'on en a pris en total cent cinquante mille. La chasse aux cailles est si connue, qu'il en est fait mention dans presque tous les voyages qui parlent de Caprée. On y prend aussi une quantité de grives, de *torderelles* ou litornes, et d'autres oiseaux. Enfin, il passe par cette île, pendant tout le printemps, des oiseaux très-rares et d'un plumage extrêmement varié.

Le bétail n'est pas très-nombreux dans cette île, cependant les pâturages y sont excellens; aussi les vaches et les chèvres donnent-elles un lait délicieux qui vaut celui des Alpes; on y fait aussi d'excellens fromages.

Les insulaires ne goûtent presque d'au-

cune de ces belles productions ; c'est la ville de Naples qui absorbe tout, et les habitans de Caprée se nourrissent de fruits et de lait. Aussi on ne voit au marché de Caprée que des légumes, et quelquefois du macaroni. L'usage de la viande est si peu répandu, qu'on ne tue jamais une bête; et si une vache périt d'une chute ou d'un autre accident, le propriétaire fait proclamer, au bruit d'un instrument, qu'il va vendre aux amateurs la chair de l'animal. Cette proclamation tente quelques ménages, qui font alors un surcroît de dépense pour se régaler de viande.

Il part ordinairement deux barques par semaines pour Naples, chargées d'huile, de vins, de fromage, de poissons, de bois, d'oiseaux et d'autres productions. Quelquefois dix à douze barques font le voyage ensemble. Tous les ménages un peu aisés ont leur barque, et font le trajet à leurs frais.

C'est à ce trafic que se borne l'industrie des insulaires; quelques-uns font des filets ou filent de la soie; mais cette occupa-

tion n'est une ressource que pour les plus pauvres.

Les habitations de l'île ont quelque chose de particulier. Chaque maison a une cour, séparée de la rue par un mur assez élevé; de chaque côté, il y a une espèce de colonnade et de portique orné de festons de pampre. Le rez-de-chaussée est blanchi en-dehors et en-dedans; le toit est en ceintre, et rappelle l'architecture mauresque. Presque toutes les maisons ont des balcons, et souvent on y peut monter par un escalier pratiqué en-dehors. Les femmes y font leur ouvrage, lorsque le soleil n'est pas trop brûlant.

Les insulaires fêtent la dédicace de toutes les chapelles de l'île. Plusieurs de ces chapelles ne sont même ouvertes que le jour de la fête du patron. Les ménages, pour célébrer ces fêtes, ont la coutume de mettre une pièce de vin en perce. On voit ces jours-là, aussi, toutes les beautés et toutes les toilettes de l'île. Les hommes s'habillent comme les mariniers de Naples, et se couvrent la tête d'un bonnet de couleur

rouge; les femmes portent des robes avec un large galon d'or; les filles ont un corset galonné, pour se distinguer des femmes mariées; leurs cheveux sont enveloppés d'un réseau, ou simplement tressés, et soutenus par une aiguille d'argent. Les femmes de Caprée sont en général grandes et bien faites; mais elles ont un teint brun et jaunâtre. Les mœurs des insulaires n'ont rien de remarquable.

Digitized by Google

TABLEAU GÉNÉRAL

DES PAYS ET DES PEUPLES CAUCASIENS;

Extrait de la Description historico-géographique du Caucase, par Reineggs, en allemand.

Description du Caucase.

Les régions qui baignent la mer Caspienne à l'est, les fleuves Terek et Kuban au nord, la mer Noire à l'ouest, et les rivières de Rhion ou Phasis et de Kur, au midi, forment une sorte d'isthme qui lie l'Europe à l'Asie occidentale.

A travers cet isthme, le mont Caucase s'étend comme une muraille immense entre la mer Noire et la mer Caspienne; sa longueur est de plus de cent cinquante lieues; sa largeur varie de vingt-cinq à cinquante lieues. Le milieu de la chaîne est hérissé de glaciers, ou blanchi de

neiges éternelles. On prétend cependant que l'Elbours, le plus haut sommet du Caucase, n'a que cinq mille quatre cents pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer Noire. Au midi, le Caucase joint les nombreuses chaînes du mont Taurus, qui parcourent toute l'Asie occidentale; au nord, il borde presqu'immédiatement les vastes plaines où erraient jadis les Sarmates, et où errent aujourd'hui les Cosaques et les Calmouks; à l'est, il s'abaisse par degrés vers la mer Caspienne; à l'ouest, la chaîne principale s'abaisse brusquement vers le Pont-Euxin. Deux passages seuls ouvrent aux armées de l'Europe et de l'Asie cette barrière qui aurait dû les séparer à jamais : l'une est vers les sources du Terek, c'est la porte Caucasienne des anciens; c'est une gorge extrêmement étroite, et comme formée par une rupture des rochers; l'autre est le défilé de Derbente, entre le pied des montagnes et la mer Caspienne; c'est la porte Albanienne. Les autres défilés ou passages ne sont accessibles qu'aux indigènes qui en sont maîtres.

Les Mèdes, les Perses, les Romains regardèrent le Caucase comme le rempart du monde civilisé contre les irruptions des hordes barbares; mais ni la grille de fer dont parle Pline, ni la muraille bâtie par le sage Nou-Schirvan, ne purent, à la longue, retenir les Huns et les Tartares. L'histhme caucasien est trop large pour pouvoir être gardé autrement que par une nombreuse armée.

Le Caucase est une des régions les plus intéressantes du globe pour l'histoire naturelle et civile. Tous les climats de l'Europe et toutes les sortes de terrains s'y retrouvent; au centre, des glaces éternelles et des rochers stériles où habitent les ours, les loups, les schakals, les hermines, les putois, les lièvres terriers, le bouquetin de Caucase, l'argali, une infinité d'oiseaux de proie et de passage; au nord, des collines fertiles en blé, et de riches pâturages où errent les superbes chevaux circassiens; plus loin, des plaines sablonneuses couvertes de plantes grossières, mais mêlées

de bas-fonds d'une nature plus grasse; au midi, de magnifiques vallées et plaines, où, sous le climat le plus salubre, se développe toute la richesse de la végétation asiatique.

Il paraît que toute la partie dont la pente se dirige vers l'ouest, l'est ou le midi, ressemble beaucoup, par les plantes qui y croissent, à la Tauride. Les cèdres, le cyprès, les saviniers, le genèvrier rouge, les hêtres et les chênes revêtent les flancs des montages. L'amandier, le pêcher, le figuier croissent en abondance dans les chaudes retraites protégées par les rochers. Le coignassier, l'abricotier, le poirier à feuilles de saule, la vigne se rencontrent fréquemment dans les halliers, les buissons et les bords des forêts. Le dattier, le jujube, l'épine du Christ sont aussi indigènes dans cette contrée, et attestent la douceur de son climat. Les marais sont ornés de très-belles plantes, telles que le *rhododendron ponticum* et *l'azalea pontica*. L'olivier cultivé et l'olivier sauvage, le majestueux

platane oriental, le laurier, mâle et femelle, croissent en abondance sur les rivages de la mer Caspienne. Les vallées romantiques du Caucase sont embellies et parfumées par le seringa, le jasmin, le lilas et la rose caucasienne.

La variété des climats fait naître des contrastes singuliers dans la constitution des hommes. Les peuples caucasiens, en général, ont le plus beau sang du monde; les hommes sont grands, forts, vigoureux, d'une taille bien prise, et ils ont un beau visage; les charmes des Circassiennes et des Géorgiennes ont passé en proverbe, quoique les *Lesghiennes*, au dire des voyageurs modernes, les surpassent de beaucoup. Au milieu de ces peuples, d'une constitution vigoureuse et animée, se présentent les *Mingréliens*, qui habitent en grande partie un pays marécageux, rempli d'eaux stagnantes, et exposé aux vents humides du sud-est, qui viennent pardessus le Pont-Euxin. Tel est l'effet de l'humidité constante de l'air de cette contrée, que les plantes aromatiques y exhalent moins d'o-

deur, les fruits y sont d'un goût aqueux et fade, les bêtes venimeuses y ont un venin plus faible; enfin les hommes, plongés dans une hydropisie continuelle, accoutumés aux fièvres tierces et quartes, poussent rarement le cours de leur vie au-delà de soixante ans.

L'isthme caucasien renferme un nombre extraordinaire de petites nations; quelques-unes sont des restes des hordes asiatiques qui, dans la grande émigration des peuples, passèrent et repassèrent par ces montagnes; mais le plus grand nombre se compose de tribus indigènes et primitives. Ces tribus conservent chacune leur langage particulier, et ces idiômes remontent probablement à l'origine du genre humain. La physionomie caucasienne renferme les traits caractéristiques des principales races de l'Europe et de l'Asie occidentale. Les animaux domestiques et les plantes cultivées de ces deux parties du monde se retrouvent dans le Caucase ou dans ses environs. Les antiques et mémorables écrits attribués à Moïse, l'allégorie de Prométhée

chez les Grecs, la fameuse expédition des Argonautes, plusieurs traditions des Scandinaves, tout nous reporte vers le Caucase, tout concourt à nous faire chercher dans cette contrée un des points d'où le genre humain s'est répandu sur une grande partie de la surface du globe.

Nous classerons les nations Caucasiennes sous sept grandes divisions, d'après les sept langues principales qu'elles parlent, savoir :

1. Les *Géorgiens*, subdivisés en *Géorgiens* proprement dits, *Imérétiens*, *Guriens*, *Mingrétiens*, *Suanes*.

2. Les *Abasses*, subdivisés en diverses tribus.

3. Les *Tcherkesses* ou *Circassiens*.

4. Les *Ossetes*, divisés en plusieurs tribus.

5. Les *Kistes* ou *Tchetcheuzes*, avec les *Ingousches* et autres tribus.

6. Les *Lesghes*, divisés d'après leurs huit dialectes.

7. Les restes des Tatars, des Mongols,

des Huns et autres, disséminés sur le Caucase.

La Géorgie et les Géorgiens.

Les Géorgiens remplacent les anciens Ibériens, quoiqu'ils ne possèdent plus rien des richesses de ce peuple, dont Strabon et plusieurs auteurs de l'antiquité font mention. Leur pays est divisé en cinq provinces : le *Carduel supérieur*, le *Carduel moyen*, le *Carduel inférieur*, le *Cacheti* et le *Somchet*. Ces provinces jadis composaient la *Géorgie persane*. Un prince vaillant, nommé *Héraclius*, en forma, il y a une vingtaine d'années, un état indépendant, qui maintenant, sous le nom de *Grusinie*, est incorporé à l'empire Russe.

Il est impossible de tracer un tableau général du caractère d'une nation; des individus s'élèvent toujours au-dessus des qualités qu'on lui suppose; les autres y restent inférieurs. Il en est de même des Géorgiens; la différence du rang, tel que celui des paysans et des serfs d'un côté, et

Digitized by Google

Giorgiens.

Digitized by Google

celui des nobles et des princes de l'autre, est parmi eux aussi tranchée et aussi choquante que chez tous les barbares qui n'ont atteint qu'un faible degré de civilisation. Les Géorgiens, en général, sont beaux, bien faits et agiles; ils ne manquent pas d'esprit naturel, mais ils sont intéressés et ils aiment à boire. Le vêtement des Géorgiens est composé de bonnets à la polonaise, d'une chaussure à la persane, et de gilets qui laissent la poitrine à découvert; ils ont adopté des coutumes persanes, parce que les nobles étaient en liaison avec les Persans, et même souvent élevés à la cour de Perse, et que les gens du peuple servaient de garde aux souverains de ce pays.

Les Géorgiens sont rarement sans armes, même aux champs, ils ont à côté d'eux des fusils et des poignards, pour se mettre en garde contre les brigands qui habitent les montagnes, et qui ont souvent dévasté le pays. Mais ces brigands ne sont pas les seuls ennemis des Géorgiens. Les princes et les nobles, quoique souvent en opposi-

tion, ont de concert, les premiers par des changemens de gouvernement, des partages et des alliances imprudentes avec les puissances étrangères, les autres par leur ignorance et leur avidité, ruiné un peuple que devait rendre heureux son sol fertile et riche. Ils ont même avili les facultés morales et intellectuelles de la nation, de sorte qu'étant intérieurement sans vigueur, et au-dehors abandonnée aux brigands, elle ne connaît ni l'agriculture, ni l'industrie, ni les sciences et les arts, ni aucune profession utile, et qu'elle ne peut même espérer, par ses propres moyens, une régénération qui pourrait répondre à la beauté du pays.

Les Géorgiens font un commerce peu considérable ; les Arméniens sont leurs commissionnaires ; eux-mêmes ils aiment les voyages et le négoce, et leurs rapports avec les étrangers leur ont donné une certaine tolérance qui a influé sur leurs mœurs et leurs costumes. Mais ces rapports ont été en même temps la source de beaucoup de maux; car leurs femmes, dont la beauté

n'est pas moins célèbre que celle des *Circassiennes*, quoique leur teint ne soit pas aussi blanc, ni leur taille aussi svelte, ont pris dans le commerce fréquent avec les étrangers, l'esprit de la licence et de la corruption; de sorte qu'elles causent la ruine de leurs maris, en se livrant au luxe ou à l'ivresse. Les richesses des Géorgiens sont peu considérables; et les villes dont Strabon fait mention, ont été remplacées par de chétifs villages; les incursions des Byzantins, des Perses et des Turcs, et la dévastation occasionnée par les peuples montagnards, ont engagé beaucoup de Géorgiens à établir leurs cabanes non au-dessus, mais au-dedans de la terre.

Les maisons dans le Cacheti, province où la civilisation a fait plus de progrès, ont une autre forme, qui cependant est encore bien loin de la perfection. Une mince charpente, des murs en claies d'osier, recouverts d'un mélange d'argile et de fiente de vache, surmontés d'un toit de jonc; une chambre de cinq brasses de long, sur quatre de large, où la lumière

entre par la porte; un plancher qui sert à sécher la garance et le coton; une petite fosse au milieu de l'appartement où l'on entretient le feu, et au-dessus un chaudron de cuivre, attaché à une chaîne et enveloppé d'une fumée épaisse, qui s'échappe par le plafond et la porte : voilà de quoi se compose une cabane de Cacheti. On trouve rarement dans les villages des maisons en pierre, ou pourvues de cheminées; mais on y voit presque toujours des tours qui, à l'approche des Lesghiens, servent d'asiles aux femmes éplorées, et dans lesquelles les hommes se défendent contre ces brigands, qui, passant le fleuve Kur, se sont frayé un chemin du haut de leurs montagnes jusqu'aux extrémités de la Géorgie, où, sous la protection du pacha d'Akalzike, ils vendent les fruits de leurs vols. Telle est la faiblesse d'un peuple qui pourrait fournir quarante mille guerriers.

Les Géorgiens nobles sont militaires en temps de guerre, et chasseurs en temps de paix. De nombreuses forêts de

chênes, de hêtres, d'aunes, d'aubépines, de pruniers sauvages, de noisetiers et d'ormes, renferment une grande quantité de gibier. On trouve en Géorgie des cerfs, des chevreuils, des renards, des lièvres, des sangliers, et des chakals; pendant la nuit, ces derniers remplissent l'air de leurs cris lugubres.

Dans la saison sèche où le ciel est serein, qui commence ordinairement au mois de mai, et finit au mois de novembre, les Géorgiens s'occupent à arroser un pays qui leur rend, sans beaucoup de travail, les fruits les plus précieux. Le froment est le blé le plus commun; on cultive aussi le *holcus* et le millet. On y voit des pêches, des abricots, des pommes, des poires, des prunes, des noisettes, des amandes, des nèfles, des coings, des cerises, des figues et des grenades; les vignes abondantes et de bonne espèce, leur donnent un vin qu'ils envoient jusqu'en Perse. On vante aussi la culture des abeilles des Géorgiens; leurs chevaux, et leurs bêtes à cornes, rivali-

sent avec les meilleures races européennes en grandeur et en beauté; et leurs moutons à grande queue leur donnent une excellente laine.

La religion catholique grecque est celle que les Géorgiens exercent, et ils ont non-seulement à Tefflis leur capitale, mais aussi ailleurs, d'assez vastes temples consacrés à Saint-Georges, le patron du royaume.

Imérétiens.

Les Imérétiens sont les voisins des Géorgiens, du côté du nord-ouest, et parlent un dialecte géorgien. De petits bonnets qui leur sont particuliers, la chevelure longue, le menton rasé, avec une moustache retroussée, des habits qui ne descendent pas jusqu'aux genoux, et qui forment beaucoup de plis sur les hanches, des rubans roulés autour des mollets, des ceintures larges, voilà à peu près en quoi consiste la parure d'un Imérétien. Vingt à vingt-cinq mille familles vivent sous la domination d'un czar héréditaire, nommé

le *mèpe*, et qui s'est plusieurs fois reconnu vassal de la Russie. Les Imérétiens demeurent le long des rivières et des bois, et le nombre de leurs bourgs et villages est si petit, que le pays ressemble à un désert. L'Imérétie, en raison de sa situation élevée, reste long-temps couverte de neige; les vallées sont marécageuses. Malgré ces désavantages, les pâturages y sont bons. L'entretien du bétail, des abeilles, des vers à soie, y est poussé à un plus haut degré de perfection que dans toutes les autres contrées du Caucase. Il manque aux Imérétiens du sel, quoiqu'ils aient une saline dont les exhalaisons ont à peu près l'odeur des violettes, et dont le sel, lorsqu'on en fait usage avec précaution, guérit les douleurs arthritiques; mais, employé avec excès, il cause le délire et des crispations de nerfs.

Guriens.

Les Guriens sont un petit peuple géorgien habitant la contrée située au bord de la mer Noire; ils sont presque dans la dé-

pendance des Turcs; et les pachas voisins les ont tellement ruinés, que malgré leur situation avantageuse, ils abandonnent la navigation et la pêche, et que, dans leur ignorance extrême, ils ne profitent d'aucune des nombreuses richesses que leur offre la nature. Ils jouissent d'une température saine, d'un sol propre à l'agriculture et à l'entretien du bétail, et d'un climat dont la douce influence fait prospérer les citrons, les oranges et les olives, qu'on ne trouve point dans les autres parties du Caucase.

Mingréliens.

Les Mingréliens demeurent au-dessus des Guriens, et à côté des Imérétiens.

De vieilles cités en ruines, des forteresses turques ou russes sur les bords de la mer, des vaisseaux chargés d'esclaves qui font voile pour la Turquie, des princes et des nobles qui parcourent le pays et qui pillent le paysan, des combats entre tous les villages, des irruptions fréquentes d'armées étrangères, tel est aujourd'hui le tableau

de la Mingrélie. Un grand bonnet de feutre sur la tête, les pieds nus ou enveloppés de peaux, qui ne sont que de faibles préservatifs contre la boue de ce pays humide, des chemises et des habits sales, voilà le costume du Mingrélien; il mange avec les doigts, et les femmes élèvent leurs enfans au mensonge, au pillage et au brigandage. Cependant, s'il voulait profiter des dispositions qu'il a reçues de la nature, de la fertilité du sol, des richesses cachées dans ses montagnes, et de la situation avantageuse de son pays, sur une mer toujours animée par le commerce, le Mingrélien serait en état de rivaliser, en civilisation, avec les Européens, comme il les surpasse à l'égard de la beauté et de la force physique.

Les Mingréliens sont habiles à manier l'arc et la flèche, la lance et l'épée, et mettent au besoin trente mille guerriers sur pied. Leurs guerres sont des incursions qui finissent par le pillage et la dévastation. A l'approche de l'ennemi, ils tâchent de lui disputer le passage du ruisseau ou

de la rivière; et si ce dessein ne réussit pas, ils se retirent dans les bois, et abandonnent le terrain à l'ennemi, qui ne tarde pas à le quitter, après l'avoir toutefois dévasté. Il est curieux de savoir comment le Mingrélien se procure des esclaves : pendant une attaque subite, ou une fuite précipitée, il guette quelque ennemi qu'il puisse renverser de cheval, et dont il puisse faire ainsi son prisonnier. Une corde attachée à sa ceinture lui sert à lier le prisonnier aussitôt qu'il est descendu : les Mingréliens nobles le remettent entre les mains de leurs domestiques, mais son sort n'en est pas meilleur; sa vie et sa mort dépendent des caprices de son maître, qui le vend souvent aux Turcs, s'il en vaut la peine, et si l'on peut s'accorder sur le prix. Le commerce des esclaves se fait aussi en temps de paix; car en Mingrélie, le maître vend son domestique, le père son fils, le frère sa sœur; et l'on dit qu'autrefois les Turcs ont tiré de cette province plusieurs milliers d'esclaves, surtout des femmes et des filles, dont la beauté faisait oublier la

Digitized by Google

malpropreté, et qui cachaient la ruse et l'orgueil sous un dehors cérémonieux.

Outre cela les Turcs y vont chercher de la soie, de la toile, des fourrures, et particulièrement des peaux de castor, du miel rouge et blanc. Ils y portent en échange des sabres, des arcs et des flèches, des ornemens pour les chevaux, des draps, des couvertures, du cuivre et du fer; attendu que les anciens possesseurs de la toison d'or ne possèdent à présent aucun métal.

Les maisons, très-éloignées les unes des autres, sont construites avec négligence, quoique le pays fournisse des matériaux de toute espèce. Le paysan qui, pour passer le temps, fredonne assez souvent quelques chansons dans un dialecte géorgien, mêlé de mots étrangers, n'a presque d'autre occupation que de faire écouler les eaux, qui, dans un pays humide et inondé par des pluies continuelles, causeraient, sans cette précaution, la pourriture des blés. En été, la chaleur se joint à l'humidité de l'air, et il en résulte des maladies

pestilentielles qui enlèvent les hommes et les animaux : malgré cela, les fruits y viennent sans qu'on prenne soin de les greffer. Les Mingréliens poussent la paresse jusqu'à négliger entièrement la pêche sur leurs côtes et dans leurs rivières. Le seul objet auquel ils donnent quelques soins, c'est l'entretien des abeilles.

Les Mingréliens nobles aiment la chasse ; ce pays est singulièrement propre à ce plaisir ; car on y trouve des forêts épaisses et immenses, qui contiennent d'excellent gibier, et on y sait apprivoiser des oiseaux de proie qui servent à lui faire la guerre. Un proverbe mingrélien cite un bon cheval, un bon chien et un bon faucon, comme trois choses indispensables à la félicité humaine. Les Mingréliens apprivoisent, non-seulement des faucons, mais aussi des vautours et des milans.

Suanes.

Les *Suanes* n'ont de liaisons avec les Géorgiens que sous le rapport du dialecte.

Digitized by Google

Rien n'égale leur malpropreté, leur rapacité, et leur aptitude en fait d'armes.

Deux ou trois habits sales et étroits, les uns sur les autres, sans chemise; la poitrine, les bras et les genoux à découvert, un tablier au lieu de culotte, des lisières de drap mises autour des jambes et allant jusqu'aux cuisses, au lieu de bas; un morceau de peau crue autour des pieds, la tête nue ou couverte d'un bonnet imérétien, des cheveux crêpus et hérissés, voilà la mise d'un *Suane*. Les femmes portent un juste-au-corps de lin, ordinairement rouge et boutonné par-devant; elles mettent encore un voile de drap par-dessus; les filles vont la tête nue, mais les femmes l'enveloppent dans un mouchoir de lin de couleur rouge, de manière qu'on ne leur voit qu'un œil.

Des montagnes d'ardoise presque inaccessibles, qui séparent la Mingrélie du pays des Abasses et Basians, et qui s'étendent jusqu'aux confins de cette dernière province, mettent les Suanes à l'abri des dangers; ils y demeurent au nombre de cinq

mille familles, sans chefs et sans princes. Connus déjà des historiens byzantins pour des brigands redoutables, ils se font encore une renommée par leur valeur sauvage : une taille haute et avantageuse contribue à les faire craindre; ils savent manier le fusil, composer la poudre, et faire toutes sortes d'armes. Leurs mines excellentes fournissent à cet effet les matériaux nécessaires. On a trouvé chez eux du plomb, du cuivre, des vases et des chaînes d'or et d'argent.

Abasses.

Les Abasses demeurent au-dessus des Suanes et des Mingréliens, dans une contrée située aux pieds du Caucase, du côté du nord-ouest, en partie sur la côte de la mer Noire.

Les Abasses sont des barbares bien faits, endurcis et agiles; un visage ovale, une tête comprimée sur les côtés, un menton court, un gros nez, des cheveux d'un châtain foncé, leur donnent une physionomie nationale très-remarquable; ils se nour-

rissent de millet, de froment ou d'orge, et du produit de la chasse et du pillage. Les femmes restent chez elles pour filer, pour faire des ouvrages en coton, ou pour s'occuper des soins du ménage. Leurs demeures sont des cabanes bâties en charpente légère, ou en claies d'arbrisseaux que leur fournissent les forêts circonvoisines.

Les objets de commerce des Abasses consistent en manteaux de drap et de feutre, qu'ils vendent aux frontières de la Russie; en pelisses de renards et de fouines, en miel, en cire recherchée par les habitans de la *Crimée*, et en bois de buis, dont les Turcs font des achats avantageux; les objets d'échange sont portés aux Abasses par des commissionnaires arméniens; c'est de la quincaillerie, du safran, du cuir, de la toile, des étoffes.

Circassiens.

Les Circassiens sont les vrais indigènes des contrées voisines du fleuve Cuban; ils demeurent dans sept ou huit districts le long de ce fleuve; ils vivent de la

pêche, du pillage, de la chasse et du produit de leur commerce. Ces tribus sont composées de serfs, de vassaux et de princes, tous également étrangers à la civilisation.

La plus remarquable des tribus circassiennes est celle des *Temirgoï*; ils sont riches et propres; ils habitent plus de quarante villages fortifiés, et sont en état de mettre 2,000 hommes sur pied. Des perches épaisses, posées en croix, et l'intervalle supérieur couvert d'arbrisseaux, leur servent d'asile et d'abri; l'on vante leur aptitude à construire ces bâtimens.

Les Circassiens de la Cabardie méritent le nom d'une nation à demi civilisée, ils habitent un pays fertile, situé vers le milieu du Caucase, sur les flancs septentrionaux de cette chaîne; les Cabardiniens se disent quelquefois originaires de l'Arabie; ils ont adopté les coutumes arabes, telles que la vengeance du sang, l'hospitalité envers les voyageurs, et les soins à l'égard de la généalogie de leurs princes et de leurs chevaux.

Les Circassiens de la Cabardie se dis-

tinguent de tous les peuples du Caucase par leur beauté et leurs grâces. Les hommes sont d'une taille d'Hercule; ils ont le pied petit et le poignet fort; ils manient merveilleusement un sabre. Les femmes ont les formes délicates et gracieuses; la peau blanche, des cheveux châtains ou noirs, une figure régulière, une taille svelte, un beau cou, de belles épaules, et cette extrême propreté qui donne un si grand relief à la beauté, voilà ce qui ferait admirer les Circassiennes, même au milieu de l'Europe; un corset qui descend de la poitrine jusqu'aux hanches, est la parure des jeunes filles; elles ne prennent que des alimens légers et faciles à digérer, afin de conserver une taille svelte, qu'elles regardent comme la première beauté. En se promenant elles portent des gants et des sabots; mais elles sortent rarement pour ne pas altérer la blancheur de leur peau.

Le prince ou gentilhomme circassien, c'est-à-dire quiconque n'est pas serf et possède un cheval, a toujours sur lui un

poignard et des pistolets, il sort rarement sans porter aussi son sabre et son carquois; son sabre est attaché par un ceinturon; un casque et une cuirasse lui couvrent la tête et la poitrine, et il offre l'image fidèle d'un chevalier du dixième ou onzième siècle.

Les Circassiens choisissent pour construire leurs maisons, les endroits un peu éloignés des rivières qui descendent en grand nombre du Caucase. Les maisons sont composées d'une mince charpente et de claies de buissons, peints en blanc; ils savent y amener avec beaucoup d'adresse, au moyen d'un canal, les eaux de l'un des ruisseaux les plus voisins. La maison du noble ou prince, s'élève sur une hauteur isolée; les logemens des serfs l'entourent en forme de cercle. Il y a aussi des auberges dans les villages circassiens, et elles sont recommandables par leur propreté. Les Circassiens changent souvent de demeure; avant de quitter une contrée pour se rendre dans une autre; ils brûlent leurs meubles inutiles.

Les paysans ou serfs, et les prisonniers de guerre, dont on fait des esclaves, sont chargés des soins de l'agriculture et de la garde du bétail. De grandes charrues, auxquelles six à huit bœufs sont attelés, sillonnent un sol fertile; le chanvre y vient sans être semé. On prépare une boisson avec du millet, et l'on en fait également des gâteaux. En route, ou dans les courses, on fait une provision de blé de Turquie, pour en manger à défaut d'autres alimens. Les melons, les citrouilles et des herbes potagères y prospèrent. Un grand nombre de chèvres, de brebis, de bœufs et de chevaux augmentent les richesses des Circassiens.

Les bêtes à cornes attelées à des voitures à deux roues, sont employées aux courses qu'on fait dans les montagnes; leur marche rapide et assurée fait oublier leur défaut de grâce. On soigne particulièrement l'éducation des chevaux, remarquables dans ce pays par la beauté, la force et l'agilité. Chaque prince ou gentilhomme marque ses poulains de bonne race

avec un fer chaud ; celui qui profane cette marque, ou qui la met à un cheval commun, est puni de mort.

Les princes ou nobles, semblables aux anciens Germains, n'ont d'autre occupation que la chasse, le pillage et la guerre. Le bien d'autrui acquis le sabre à la main, leur paraît un noble trophée ; et les peuples voisins, moins puissans qu'eux, sont obligés de leur fournir des brebis, de la vaisselle de cuivre, et d'autres objets, en forme de tribut.

Le prince tient table ouverte, et chacun de ceux qui possèdent des brebis, contribue pour sa part aux frais de la consommation ; il tâche de se procurer des partisans par sa libéralité ; il entretient le beau, et commande aux nobles. Les serfs qui savent lui plaire sont créés gentilshommes, et les nobles qui lui désobéissent perdent leurs biens.

Les Circassiens tirent une vengeance éclatante de ceux qu'ils croient coupables de la mort de leurs parens. La famille entière du criminel partage son forfait ; et si

la vengeance du sang n'est pas éteinte par une indemnité pécuniaire, elle se transmet par le mariage.

Basians.

Les Basians demeurent au-dessous des Circassiens, et à côté des Suanes, ce sont les anciens habitans de la Cabardie: poursuivis par les chevaliers Circassiens, ils furent obligés de chercher un asile dans les montagnes hautes, arides et couvertes de neige, où ils séjournent à présent, et où ils sont encore tributaires de leurs anciens persécuteurs.

On trouve chez les Basians, comme chez les autres peuples du Caucase, des indices du christianisme; ils ont de vieilles églises, ils célèbrent les fêtes et les dimanches, et ils mangent du porc. On remarque des sources saintes, dans la proximité desquelles personne n'ose abattre du bois. On cite aussi une église bien conservée, quoique fort ancienne; un chemin frayé à travers les rochers, et garni de bras de fer des deux côtés, y conduit en serpentant,

et l'intérieur du bâtiment renferme un évangile et des rituels en langue grecque, objets infiniment rares parmi les montagnards du Caucase.

On trouve dans la Basianie beaucoup d'objets intéressans pour l'histoire naturelle : plusieurs vallées sont remplies d'exhalaisons sulfureuses, et la foudre y tombe plus fréquemment qu'ailleurs. Près de la rivière de *Jetchick*, il y a des sources chaudes, d'une âcreté si mordante, qu'elle cause des enflures à la bouche à ceux qui en boivent. Une autre source passe pour guérir le scorbut et les fièvres intermittentes; mais si l'on en boit deux verres de suite, elle fait tomber dans une ivresse léthargique.

Ossetes.

Les Ossetes ont établi leur séjour dans les hautes montagnes couvertes de neige, à côté des Basians ; en voyant leurs vêtemens, leurs cheveux d'un châtain clair et leur barbe rousse, on dirait que ce sont des paysans de la Russie septentrionale.

Le pays des Ossetes est d'une grande importance pour la Russie, attendu qu'il domine les communications avec la Géorgie. Il s'étend depuis les sources du Terek jusqu'aux branches septentrionales du Kur, et sa situation est tellement élevée et escarpée, que toutes les rivières y coulent avec une rapidité étonnante. Le caractère du peuple en général contribue aussi à rendre les passages difficiles.

Les Ossetes jouissent d'une grande réputation de valeur et de force; mais leur peu de civilisation, leur ignorance, leur rapacité, leur ruse et leur perfidie, ne sont pas moins connus, c'est du moins ainsi que les voyageurs Russes les dépeignent.

Les Ossetes sont petits, bien faits et propres; ils bravent facilement les dangers et supportent la misère; leurs mœurs sont d'une simplicité caractéristique; leur manière de s'embrasser consiste dans un attouchement de la poitrine, c'est un signe de bienveillance et de réconciliation. A défaut de l'écriture, ils se servent de bâ-

tons sur lesquels ils font des entailles qui remplacent les lettres et les nombres; ils confient, ainsi que les Circassiens, l'éducation de leurs fils à des pères nourriciers, qui les exercent dans le métier des armes.

On prétend avoir rencontré dans ces contrées solitaires, un grand oiseau d'un plumage bigarré très-beau, qui est de l'espèce des *faisans* ou des perdrix : cet oiseau vit dans une sorte d'alliance avec les bouquetins qui partagent sa solitude; à l'approche d'un chasseur, il fait partir un sifflet aigu qui devient un avertissement pour le quadrupède poursuivi.

Les Kistes et les Tchetchentzes.

Les Kistes habitent la contrée montagneuse qui s'étend à l'est de l'Ossetie, au sud de la petite Cabardie, au nord de la Géorgie, et à l'ouest du territoire d'Oumachan; c'est, comme la Cabardie, un pays de forêts et de pâturages, avec des cantons très-propres à l'agriculture. Ils parlent une langue particulière, et qui ne change point depuis les temps les plus reculés;

ils ne connaissent ni l'écriture, ni l'histoire.

Les Kistes sont grands, forts, bien faits, braves, toujours armés, entreprenans et rusés; ils portent un bouclier, suivant un usage antique, ce qui les distingue de tous les autres habitans du Caucase. De hautes montagnes les mettent à l'abri d'une attaque; ils pillent leurs voisins, ils enlèvent les troupeaux, ils vivent sans aucune trace de civilisation et dans la plus profonde ignorance, sous des princes ou des anciens; une liberté sauvage leur paraît préférable à tous les trésors du monde.

Les Tchetchentzes demeurent à côté, dans sept grands villages ; ces peuples rapaces exercent impunément le brigandage au-delà des frontières russes, parce que des montagnes escarpées, inaccessibles et couvertes de bois, les mettent à l'abri des poursuites des Cosaques.

Les Lesghiens et autres peuplades du Lesghistan.

Nous arrivons à la partie orientale du Caucase, ou l'ancienne Albanie, divisée en cantons innombrables.

Tous les Lesghiens ou Lesghis sont des barbares redoutables, que leurs montagnes incultes et inaccessibles rendent invincibles ; ils enlèvent les hommes, les troupeaux, et tout ce qui se trouve dans les régions circonvoisines ; ils emportent leur butin sur des coursiers agiles, et rompent derrière eux les ponts de glace et de neige élevés au-dessus des précipices du Caucase. Schah-Nadir même, qui dans le dix-huitième siècle fit la guerre aux peuples du Caucase, ne put parvenir à les subjuguer ; et un proverbe persan dit qu'il n'y a qu'un prince fou qui fasse la guerre aux Lesghiens.

Les Lesghis sont, comme les Tartares, très-légèrement vêtus ; ils portent des habits de drap commun, des bonnets bordés de peaux d'agneaux, ils ont la moustache

retroussée et la tête tondue. Accoutumés à supporter la faim et la soif, ils n'emportent dans leurs courses qu'une petite provision de vivres, renfermée dans des outres ou des peaux de chèvres; mais, réduits à toute extrémité, ils tirent au sort entre eux; celui que le hasard désigne est immolé et mangé par ses camarades; leur genre de vie et l'air pur qu'ils respirent sur leurs montagnes, prolongent leurs jours d'une manière extraordinaire. Peu d'instans avant sa mort, le vieux Lesghien, si toutefois il ne succombe pas au champ de bataille, fait venir ses parens et ses héritiers, leur indique l'endroit qui renferme son or, son argent, ses pierreries, et meurt ensuite en riant.

Leurs femmes, renommées par leur beauté, se distinguent encore par leur valeur et leur intrépidité. Elles donnent à leurs enfans une éducation mâle, et ce sont elles qui encouragent l'homme qui se bat en duel ou qui va à la rencontre de l'ennemi. Les Lesghis ne connaissent point les vices bas et odieux; le châtiment d'un

voleur est l'exil du district. Leur langue est originelle et n'a de rapports qu'avec celle que parlent les habitans de la Finlande; mais on prétend que dans leurs lettres ils se servent de l'ancienne langue arabe, et que c'est encore du temps de la domination des Arabes sur le Caucase que date le respect qu'ils montrent pour un exemplaire du Coran que l'on conserve chez eux.

La tribu des Kouvesches, dont les demeures s'étendent le long de la frontière du Daghestan, méritent de fixer l'attention. Jouissant d'une certaine aisance, ils sont appliqués, sobres, honnêtes et loyaux; on dit qu'ils se nomment eux-mêmes *frenks*, et qu'ils se croient originaires de l'Europe. On pourrait supposer qu'ils sont les descendans des Vénitiens ou des Génois qui, dans le quinzième siècle, visitèrent la côte de la mer Noire. La propreté règne dans les maisons bien bâties des Kubasches; ils sont eux-mêmes bien vêtus, et pourvus de tous les objets nécessaires dans un ménage; ils ne s'occupent pas du

Digitized by Google

labourage, ni de l'entretien du bétail; ils ne vont ni à la chasse, ni à la guerre, mais ils emploient tout leur temps à fabriquer des ouvrages de fer, d'or et d'argent, à forger des cuirasses et à faire des mouchoirs fins, des manteaux de feutre et des tapis. Leurs femmes, habiles, spirituelles, et même instruites, se joignent aux hommes pour achever ces travaux; elles s'occupent aussi à broder; les Kubasches bannissent de leur présence les paresseux, les fainéans et les mendians; leur intégrité et leur probité sont si généralement reconnues, que les princes des Lesghiens déposent chez eux les trésors qu'ils ont amassés, et que les peuplades voisines les choisissent pour arbitres.

Tartares, Kumuths, Truchmènes et Nogais.

On trouve sur le Caucase outre les Tartares dispersés par-ci par-là, confondus avec les autres peuplades, trois tribus tartares, parlant trois dialectes qui se ressemblent sous plusieurs rapports; ces tribus

l'année ; encore de nos jours, le sol est parfois si gras, qu'on attèle à la charrue six à huit bœufs. On exporte beaucoup de froment, d'orge, de safran, du coton et divers fruits. Le territoire de Kouba a été surnommé, par les Persans, *le Paradis des roses*. Il y a des endroits où, de chaque fente dans les rochers, on voit sortir un cep de vigne. Mais ces belles régions éprouvent une trop grande humidité; elles sont en plusieurs endroits, infectées d'animaux nuisibles, tels que les tarentules et les scorpions.

Les Truchmènes aiment, comme tous les Tartares, une vie nomade; jadis, à l'époque des grandes chaleurs, ils se retiraient au milieu des montagnes, où les cavernes leur offraient une fraîcheur bienfaisante. On trouve de ces souterrains près de Kouba; un courant d'air considérable qu'on y a remarqué, a donné lieu de penser qu'ils communiquent ensemble, et qu'ils ont été les demeures des anciens ermites.

Les Nogais du Kuban sont connus sous

la dénomination de *Tartares kubaniens*; ils mènent une vie semblable à celle des Kumulks, et sont les victimes malheureuses des puissances étrangères; obligés de se traîner de lande en lande, ils n'ont jusqu'à présent aucune demeure fixe et paisible. Ceux qui n'ont pas succombé à la cruelle inimitié des peuples montagnards, vivent en hordes sous la protection des Russes; ils se nourrissent du produit de leur bétail, de millet, ou bien de quelques actes de brigandage qu'ils trouvent de temps à autre occasion de commettre. Des châtimens barbares, tels que la perte d'un bras ou d'un pied qu'on leur coupe, ont fini par répandre une salutaire terreur parmi ces malheureux vagabonds. Des témoins oculaires font un récit assez touchant de la manière dont les parens accueillent ces individus mutilés; ils s'empressent d'arrêter leur sang, en se servant de lait chaud, et les conduisent ensuite dans leurs cabanes, où ils leur prodiguent des soins.

Digitized by Google

EXTRAIT

D'UN VOYAGE

DE MILAN AUX TROIS LACS,

Fait en 1806, par M. Carlo Amoretti; traduit de l'Italien par M. Depping.

Une des plus agréables excursions qu'un voyageur puisse entreprendre aux environs de Milan, est, sans contredit, le voyage aux lacs *Majeur*, de *Lugano* et de *Côme*, qu'on comprend sous la dénomination générale des *trois lacs*.

En sortant de Milan par la porte de *Tanaglia*, on traverse une suite assez uniforme de terres labourées et de pâturages, et au bout de trois milles on arrive à l'ancien couvent de *Gareguano*.

Une vraie curiosité dans cette contrée, ce sont ces prés artificiels, dont l'arrosement se fait par le moyen des filets d'eau

qui sortent de diverses cavités appelées *Fontanili*. Grâce à une loi très-sage, qui ordonne aux propriétaires d'accorder le passage de l'eau à travers leurs champs, en faveur de leurs voisins, la végétation de ces prés est une des plus belles qu'on puisse voir; ce qui contribue beaucoup au bien-être des habitans. La méthode de cet arrosage est inconnue dans d'autres pays; tout l'art en consiste dans le soin qu'il faut employer, d'abord à bien niveler le terrain, afin que l'eau en recouvre la totalité jusqu'à une certaine hauteur absolument égale, et puis à distribuer cette eau avec une telle économie, qu'après avoir servi à arroser une partie d'un champ, elle puisse, par le même moyen de rigoles artistement distribuées, également arroser les autres parties.

Ces belles prairies forment un contraste avec le terrain inculte que le voyageur rencontre en poursuivant sa route; mais la contrée change à mesure qu'il avance. Non loin du village de *Galarate*, qui ne renferme rien d'intéressant, et à quelque dis-

tance de la route, est le village de *Lagrano*, dont les habitans sont sujets, plus qu'ailleurs, à une maladie épidémique, désignée dans le pays sous le nom de la *pellagra*, maladie qui n'y est connue que depuis le commencement du dernier siècle; on y a fondé, à cet effet, un hôpital pour les pauvres affectés de ce mal.

Avant d'arriver à *Galarate*, le voyageur découvre au loin de vastes bruyères et des terrains entièrement déserts. Examinant de plus près le sol qui porte cette bruyère, on est frappé de la quantité de sable et de petits cailloux ronds, qui non-seulement en recouvrent la surface, mais qui en forment aussi les couches inférieures. On ne peut en attribuer l'existence à un fleuve, parce qu'il aurait fallu que son lit s'étendît depuis les Apennins jusqu'aux Alpes. C'est donc la mer qui a étendu sur ces plaines ces couches de sable et de pierres, arrondies à force de frottemens. Presque toutes les routes de cette contrée sont bordées de châtaigniers et de marronniers : le vin et la soie du pays sont d'une excellente qualité.

Lorsqu'on veut prendre le chemin le plus court pour aller de Milan aux îles Borromées, situées dans le lac Majeur, on passe par *Varese*, et on ne fait que traverser le lac; si, au contraire, on veut jouir du plaisir du trajet, on se dirige, en quittant *Galarate*, vers *Sesto-Calende;* mais avant d'arriver au bourg de ce nom, on traverse quelques hauteurs et des bruyères, au bout desquelles est situé *Somma*, grand village, environné de quelques beaux châteaux et de jardins charmans. On ne manque pas de montrer aux curieux un cyprès de la plus haute antiquité, et dont la circonférence est au moins de seize pieds. On remarque encore à Somma, comme une singularité, que la partie haute du village a des sources d'eau très-abondantes et presque à fleur de terre, tandis que les habitans de la partie rase ont de la peine à en trouver dans les puits les plus profonds.

A peine a-t-on traversé le Tésin qu'on se trouve sur la nouvelle route du Simplon, auprès de laquelle on prend la barque pour se rendre aux îles. Après avoir traversé le

lac, on entre dans le port d'*Arona*. Cette petite ville est très-commerçante, étant située sur la route par laquelle les marchandises vont de la Méditerranée en Allemagne. Les environs sont remarquables pour le naturaliste, par des carrières de marbre rouge; et pour l'amateur de l'histoire, par la fameuse statue de Charles Borromée, né à Arona en 1658. Cette statue, placée sur une éminence, a 66 pieds d'élévation, et le piédestal de granit sur lequel elle repose en a 46. Malgré sa hauteur gigantesque, elle est néanmoins bien proportionnée dans toutes ses parties; la tête, les pieds et les mains sont de bronze fondu; le reste est de cuivre en lames fort épaisses. En-dedans est une masse de grosses pierres destinée à donner de la solidité à la statue; on y a pratiqué un escalier, par le moyen duquel on peut monter jusqu'à la tête du colosse; A moins d'être d'un embonpoint extraordinaire, on peut s'asseoir commodément dans le nez du saint.

Comme le lac Majeur n'est point entouré de hautes montagnes, si ce n'est dans

sa partie inférieure, il n'est point sujet, comme beaucoup d'autres, à des tempêtes subites. Les eaux en sont toujours limpides, et il est rempli d'excellens poissons. Il a environ 59 milles de long sur 5 à 6 de large.

A mesure que la barque avance, le groupe des îles Borromées se déploie devant le voyageur. A droite, il y voit l'île de *Saint-Juan*, ou autrement l'*Isolino*, qui paraît toucher Palanza; puis se lève au milieu l'*Isola-Madre*; enfin, se présente celle qui, avec raison, porte le nom d'*Isola-Bella*, et derrière elle l'*Isola-Superiore*.

A l'entrée du bassin qui renferme ce groupe, l'on jouit d'une vue imposante et délicieuse, formée par les chaînes de montagnes qui, d'abord petites, s'élèvent peu à peu en s'éloignant du spectateur, et sont terminées par la magnifique cime glacée du Simplon. La partie gauche du tableau est occupée par le village de *Stressa*, situé sur le bord du lac. Mais bientôt l'attention se détourne des environs et se fixe seulement sur la scène pittoresque qu'offre *l'Isola-*

Digitized by Google

Bella, et qui transporte le spectateur, en idée, dans l'île d'Alcine ou de Calypso. Dix beaux jardins, élevés les uns sur les autres en forme d'amphithéâtre, remplissent le milieu du passage ; d'un côté s'étend, comme un vaste rideau, une forêt de vieux orangers, reposant entièrement sur des arcades dont la base est fondée dans le lac même. Derrière cette forêt est un sombre bosquet de lauriers toujours verts et très-élevé, au milieu duquel s'élance, avec un doux murmure, une cascade artificielle; à travers le feuillage des limoniers qui recouvrent les murs, et dont l'agréable verdure est relevée par le brillant éclat des fleurs de toutes sortes de couleurs, se montrent, de distance en distance, des tours, des arcades et des statues. Du côté septentrional, où les orangers ne peuvent plus prospérer, les murs sont revêtus de lauriers et de myrtes en fleurs. Les regards, enchantés d'un aspect aussi varié, découvrent un autre bosquet d'une teinte différente de celle des autres; c'est un assemblage des

plus beaux arbres et arbustes exotiques qu'il soit possible de cultiver sous ce climat.

Après avoir passé au-devant des belles terrasses, le voyageur remarque plusieurs cabanes de pêcheurs, dont la vue lui donne le regret de ne point habiter ce séjour de paix et de bonheur. Au milieu de ces humbles demeures se montre une jolie et élégante maison; c'est l'auberge du Dauphin, où les voyageurs sont sûrs de trouver des logemens commodes. Encore quelques coups de rame, et le voyageur voit en face de lui le palais des possesseurs de ces lieux enchanteurs. La magnificence et le luxe s'y manifestent de toutes parts; chaque possesseur a contribué, dans des âges successifs, à l'embellissement de cette demeure vraiment royale. L'amateur des beaux-arts trouve dans l'intérieur du château de quoi s'occuper des journées entières; de magnifiques tableaux des meilleurs maîtres, de riches appartemens ornés de marbres et de dorures; des souterrains garnis en mosaïques; enfin un salon, chef-d'œuvre d'architecture et de goût : tout

attire ses regards et lui arrache des sentimens d'admiration et d'étonnement. On ne revient pas de sa surprise lorsqu'on apprend que cette île, qu'on comparerait volontiers à un paradis, n'était, il y a deux siècles, qu'un aride rocher de schiste argileux, de la même nature que les îles *Superiore*, *Isola-Madre* et *Isolino*. Ce fut en 1670 que Vitaliano Borromée conçut l'idée de rendre ce lieu digne d'être habité par sa célèbre famille. Il fit aussitôt détruire une partie du rocher, construire des arcades et des murs soutenus par des piliers, et apporter tant de terre du continent, qu'en peu de temps cette île, autrefois stérile et affreuse, parvint à ce degré de beauté et de fertilité qui, aujourd'hui, fait le ravissement des étrangers.

L'Ile-Supérieure ou *des Pêcheurs* (de Pescatori) forme un contraste frappant avec *l'Isola-Bella*. Au lieu de beaux ouvrages d'architecture, le voyageur ne voit que de petites chaumières, séparées par des rues très-étroites, entourées de filets suspendus de toutes parts, et habitées par

des pêcheurs dont le teint est bruni par le hâle du soleil; mais qu'il se garde de porter sur le sort de ces insulaires un jugement précipité, chacun de ces pêcheurs est possesseur d'une chaumière, d'un bateau, d'un filet, et souvent d'un peu de terrain sur le continent; trop riche s'il a l'âme assez grande pour ne pas porter ses désirs au-delà de son petit bien, et de jouir paisiblement de ce bienfait des Borromée.

La population de cette île est une chose surprenante, mais une preuve de l'heureux état de ses habitans, qui, au nombre de plus de deux cents, n'occupent qu'un demi-mille de circuit. *Isola-Bella* en renferme cent, et est à peu près de la même grandeur que *l'Isola de Pescatori.*

L'Isola-Madre est située au milieu du groupe. Quoique irrégulière et peu ornée par l'art, cette île n'en a pas moins des beautés naturelles. A l'est et à l'ouest, l'œil découvre cinq grands jardins plantés d'espaliers, de bosquets et de berceaux d'orangers. Le nord et l'est de l'île sont om-

bragés par un bois charmant, composé de lauriers très-vieux et très-élevés, de sapins, de cyprès, et d'autres arbres toujours verts, et entourés de vignes par-ci par-là. On y voit une espèce de limonier d'une grosseur extraordinaire, qui embaume l'air d'une odeur délicieuse. Ce bois est habité par des faisans et des poules de Numidie, qui, n'ayant pas assez de force pour s'envoler, font leur séjour perpétuel dans ce bois, et y trouvent une nourriture suffisante. Tout en haut se présente une maison d'une architecture très-simple; cette qualité en ferait la beauté, si elle était achevée. Il y a aussi un petit théâtre où l'on a représenté quelquefois les comédies de Goldoni, de Molière et de Regnard. Cette maison appartient, ainsi que toute l'île, à la famille de Borromée; il n'y a d'autres habitans que les gardiens et les jardiniers.

L'Isolino est la plus petite de tout le groupe, et quoiqu'elle soit très-bien disposée pour former un séjour agréable, elle n'est pas cultivée.

Avant de quitter cette délicieuse contrée, retournons à *l'Isola-Bella;* montons sur la terrasse la plus élevée, et jetons de là un coup-d'œil sur le pays au centre duquel nous nous trouvons. Quel vaste horizon et quel tableau imposant! Au sud se présente le village de Stresa, avec la belle *Villa-Bolongari*, entourée de vignes, de bosquets et de prés d'une verdure agréable. A l'est, les regards plongent sur le lac et sur les rives couvertes de villages et de terres cultivées. A l'ouest, se montrent les crêtes granitiques des monts Baveno et de Montorfano, au milieu d'énormes masses de schiste. En nous tournant un peu du côté du nord, nous découvrons dans le lointain le majestueux *Simplon* avec sa double cime, et à quelque distance, le *mont Rouge* et le *mont Simmola.* Plus on regarde et plus on découvre de montagnes; l'une s'élève au-dessus de l'autre, et est surmontée à son tour par une troisième, plus éloignée encore que les deux premières; d'autres enfin ferment l'horizon et empêchent les

regards de pénétrer plus avant. Mais combien cet assemblage confus de masses ne devient-il pas plus intéressant, lorsqu'on se trouve porté au milieu d'elle, et que, guidé par quelques connaissances en minéralogie, on examine de près leurs innombrables trésors.

Ce n'est qu'à regret qu'on quitte les îles Borromées pour se rembarquer et se rendre au lac de Lugano, mais bientôt de nouveaux objets attirent et fixent l'attention Quatre villages se succèdent sur la rive gauche, tandis qu'à droite les regards sont frappés par la singulière forme d'un rocher dont la base, altérée et rongée par le temps, ressemble à un pain de sucre renversé; une pointe est le seul support de toute la masse du roc. Auprès de là est le village de Porto, assez remarquable pour qu'on descende à terre afin de l'examiner. Ce sont entre autres deux belles fabriques de cristaux qui méritent d'être visitées.

Pour ne rien perdre des belles vues du lac de Côme et des environs, il faut se

transporter de *Menaggio* à *Cadenalbia*, village qui n'en est pas très-éloigné; c'est là que la vue embrasse un horizon immense, dont le milieu est occupé par la vaste nappe des eaux du lac, et les extrémités par des chaînes de montagnes à perte de vue.

Le lac de Côme a soixante milles de long. Les nombreux coquillages de toute espèce et de toute grandeur qu'on trouve dans les montagnes voisines, ne laissent plus de doute que la mer n'ait recouvert ces contrées.

Les sommités des montagnes sont occupées par des bosquets ou par des pâturages pour la plupart communaux. Le milieu, dans les bonnes positions, est planté de châtaignier, et la partie inférieure d'oliviers et d'orangers.

Les hautes montagnes sont habitées par des chamois, des ours, des marmottes, des lièvres blancs, des taissons, des loups; et dans le marais de *Colico* il existe encore des loutres. Quant aux oiseaux, on y remarque le coq de montagnes, le faisan, le francolin, l'aigle, le grand hibou et le

vautour. Quelquefois les vents amènent sur les lacs des pélicans, des cygnes, des grues et des bécharus.

Le lac renferme jusqu'à seize espèces de poissons, parmi lesquels les plus délicieux sont les truites, les brochets et les perches.

Le commerce du lac se réduit à peu de chose; on y transporte ce qui du pays des Grisons va en Lombardie, et ce qui en vient, tant par la voie de Côme, d'où les marchandises se transportent par terre à Milan, que par celle de Lecco, d'où elles se transportent par eau. Le district du lac fournit du bois, du charbon, de la chaux, du plâtre, des pierres de roche, du marbre, de la terre de faïence, des verres, des écorces de chêne, du fer, de la soie, des poissons, des oranges, et un peu d'huile. Les habitans de ces pays montagneux s'appliquent particulièrement à la fabrication des baromètres, thermomètres, et autres instrumens de physique d'un usage commun; ils vont colporter ces sortes de marchandises dans les pays

étrangers, vivent très-économiquement, et rapportent ordinairement un peu de fortune, qui leur sert à acheter quelque propriété ou à se faire de petites rentes. Ce genre de vice était tellement commun avant la révolution française, qu'il restait à peine un dixième des habitans dans le pays; tous les autres émigraient et ne revenaient que tous les deux ans, pour s'en aller de nouveau à la fin de l'hiver: les femmes très-laborieuses et très-fortes dans ces contrées, se chargeaient, pendant ce temps, des travaux champêtres, qui n'étaient pas cependant très-pénibles, vu le peu d'étendue de leurs terres.

Les bords du lac, resserrés entre deux chaînes de montagnes, sont embellis par un grand nombre de maisons de plaisance, appartenant presque toutes à des Milanais qui y font leur séjour pendant la belle saison. Du côté de Lecco, les maisons de campagne sont même habitées pendant l'hiver, qui y est ordinairement très-doux, et n'est point nuisible à la floraison des oliviers, des myrtes et des limoniers.

Digitized by Google

Une curiosité de cette contrée est la succession périodique des différens vents. Quand l'air est pur, leur direction se conforme en quelque sorte au cours du soleil; car la nuit c'est le vent du nord, appelé le *tivano*, qui souffle sur le lac, et ne cesse qu'au point du jour; dès-lors, tout est calme jusqu'à midi. A cette époque c'est le vent du sud-ouest, dit la *breva*, qui s'élève et domine jusqu'au soir. Mais cette succession régulière des vents est dérangée par la moindre pluie, ou par les tourbillons dans quelque coin du lac : dans l'un ou l'autre cas, on entend siffler tout d'un coup un vent impétueux, dont le bruit (appelé dans le pays *rumata*), est bien connu des bateliers, et leur sert d'avertissement pour se retirer dans quelque port.

En côtoyant le lac, on passe successivement devant *Porlezza* et *Lenno*, où l'antiquaire aime à s'arrêter pour voir des restes d'antiquités. On aperçoit les hautes montagnes qui entourent la Vall-Alsina et la plaine de Tirano : d'horribles cavernes,

d'une étendue inconnue, commencent sur le bord du lac qui est très-profond dans ces parages.

Continuez votre trajet, et vous jouirez d'une autre vallée d'une nature toute différente, c'est celle d'*Intelvi*; elle mérite une petite excursion de la part du voyageur, d'autant plus que la route qui la traverse, est une des plus belles qu'on puisse rencontrer dans ces contrées montagneuses. La végétation d'Intelvi présente à l'œil une variété singulière; en bas elle commence par des grains et des vignes; plus haut viennent du seigle et du chanvre entremêlés de noyers; au-dessus de ces productions s'étendent majestueusement de beaux châtaigniers, auxquels succèdent des hêtres; les cimes sont couronnées de beaux bois et d'excellens pâturages qui nourrissent d'innombrables troupeaux.

En continuant son voyage, on trouve les deux villages de *Torno* et de *Perlasca*. Ce qu'il y a de plus remarquable à Perlasca, c'est la villa *Tanzi*, ornée de tout ce que le luxe et le bon goût peuvent faire

pour l'embellissement d'un séjour champêtre; une habitation magnifique, plusieurs jardins plantés d'arbres et d'arbustes d'Amérique, un assemblage de serres qui renferment les plantes les plus délicates des climats brûlans, des sources, des grottes, des chaumières délicieusement placées, tels sont les objets qui ravissent le voyageur dans ce lieu. Il se rembarque en emportant le souvenir de tous ces objets étonnans et divers. Bientôt de nouvelles beautés demandent son attention; la situation pittoresque de *Moltrasio* est de ce nombre, un torrent y porte ses eaux; quelques plaines s'élèvent au-dessus. Dans la montagne de *Bisbino*, sur la cime de laquelle se montre une chapelle, il y a des grottes, dont plusieurs renferment du bel albâtre veiné.

La ville de *Côme*, située à l'extrémité méridionale du lac, est renfermée entre de hautes montagnes : cette ville est très-peuplée.

De Côme, le voyageur peut retourner directement à Milan dans l'espace de six

heures et demie; mais s'il veut encore prolonger son excursion, il peut se rendre à Lecco, et remonter le lac jusqu'à *Belluno*, et même jusqu'à l'autre extrémité du lac, appelée *Laghetto di Chiavenna*. Ce qui le frappera le plus dans ce nouveau trajet, c'est sans doute *Belluno* même : on y débarque; on passe auprès de la maison du célèbre Boldoni; on traverse sur un pont tremblant et suspendu dans des chaînes, la rivière de *Pioverna*, et puis on monte jusqu'au sommet d'un rocher très-élevé. Arrivé là, on regarde par une ouverture pratiquée dans le roc, comme par une croisée, la belle scène qui se passe au bas du rocher. L'œil plonge sur un gouffre de deux cents pieds de profondeur, traversé par les eaux écumantes de la Pioverna, qui ont creusé par leur chute cet abîme, et qui l'entourent d'une nuée épaisse; elles font entendre un bruit sourd qui ajoute encore à l'horreur de ce lieu, justement appelé *l'Orrido di Belluno*. Après s'être précipitées dans le gouffre, les eaux s'élancent en bouillonnant, et s'échappent par

une voie qu'elles se sont également frayée elles-mêmes, jusqu'au lac. On remarque que leur chute se fait par intervalle, comme si la rivière, après un si violent effort, avait besoin de respirer pour le renouveler.

A environ sept milles au-dessous de Belluno, on voit sortir d'une ouverture de la montagne une autre rivière dont les eaux sont toutes blanches, et qu'on appelle *Fiume Latte* (Fleuve de lait); elle ne coule que depuis mars jusqu'en septembre, et fait aller des moulins à peu de distance de sa source.

Digitized by Google

FAITS DÉTACHÉS.

Description des diverses manières de chasser et de pêcher usitées dans l'Indoustan; par le colonel Ironside; traduit de l'anglais.

Nous avons retracé le tableau d'une partie de chasse anglaise dans l'Indoustan; nous allons décrire les diverses manières de chasser usitées parmi les indigènes de cette célèbre contrée.

Les Indiens riches, outre les fauconniers, les oiseleurs, les piqueurs, les pêcheurs et les gardes-chasse, entretiennent aussi des hommes qui ont fait une étude de l'art de tendre des pièges aux animaux, dans lesquels ils les font tomber en employant tour-à-tour la force, la ruse et l'adresse. Veulent-ils attraper des jackals vivans? deux Indiens s'approchent de la tanière et commencent à imiter les cris

que les jeunes jackals mêlent à leurs jeux et à leurs ébats. Ces cris trompent et attirent aussitôt le mâle, qu'ils prennent dans le piége tendu à cet effet. En continuant le même bruit, la femelle suit bientôt le mâle, et se trouve prise de la même manière.

On pêche au Bengale en formant, dans des bas-fonds, avec des branches d'arbres, de joncs ou de nattes, une enceinte circulaire qu'on rétrécit jusqu'à ce qu'on puisse se servir des filets.

La pêche du menu poisson se fait dans les petites rivières ou dans les lacs : des hommes placés dans un bateau font, avec des sonnettes et de petits bâtons, un bruit qui chasse le poisson vers un autre bateau autour duquel sont tendus des filets.

En Perse, pour prendre le gibier ou les oiseaux sauvages, on va la nuit dans les lieux marécageux et couverts de joncs; là, quelques hommes, placés en avant de plusieurs bateaux, secouent tout-à-coup des torches et des flambeaux, et en y mêlant le bruit de plusieurs sonnettes, ef-

fraient les oiseaux, qui vont se jeter dans leurs mains.

Dans l'Inde, on parvient à saisir les canards sauvages ou les autres oiseaux aquatiques, en allant à gué ou en nageant dans les lacs avec un pot de terre sur la tête, qui a la forme et la couleur de l'un de ces animaux.

Le même stratagême s'emploie avec succès contre les oies, les butors et les sarcelles; le chasseur les approche au point de les prendre par les pattes, il en remplit un réseau qu'il porte à sa ceinture; et quand il n'en peut plus contenir, il se contente de leur tordre une aile et les laisse flotter sans crainte qu'ils ne s'échappent: tout cela se fait sans que les autres s'en aperçoivent ou s'en effarouchent. Cette chasse est si aisée, le gibier est si abondant, qu'un canard ne coûte que six liards.

L'appareil le plus ordinaire pour prendre les tigres et les léopards, consiste dans une grande trappe qu'on amorce avec un chevreau en vie, et qu'on place à l'une des

extrémités, de manière qu'il ne puisse pas être atteint et dévoré; ou bien on étend un arc, fait avec un très-fort bambou, vis-à-vis le repaire accoutumé de l'animal; cet arc est armé d'une longue flèche dentelée; un fil qui croise la trace par où il doit passer, aboutit à la corde de l'arc. Il est à peine engagé, que la flèche part avec une telle force, qu'elle manque rarement de l'atteindre et de le percer.

Les Indiens sont persuadés que le tigre exerce sur quelques autres animaux une espèce de charme; car ils ont remarqué que lorsqu'un daim ou un paon l'aperçoivent, ils semblent enchantés de la scintillation de ses yeux, encore plus animés par l'aspect de sa proie. Ils ne peuvent se lasser de le regarder; ils s'en approchent peu à peu, d'un pas uniforme et presque involontaire, jusqu'à ce qu'étant à sa portée il se jette sur eux et les dévore; car les tigres et les autres animaux de l'espèce du chat, poursuivent rarement leur proie, parce qu'ils ne courent pas très-vite; mais ils se mettent en embuscade pour la saisir

au passage. On sait aussi que les oiseaux et quelques autres animaux sont charmés par les serpens, dont les yeux brillent d'une vive lumière ; les Indiens se servent de cette prétendue magie, en chassant les oiseaux à l'aide d'un paravent peint, représentant la figure d'un tigre.

Dans les provinces de Lipperah et de Silhet, à l'est de Chittagong, on prend les éléphans de deux manières. Trois ou quatre éléphans mâles apprivoisés et élevés pour le rôle qu'ils doivent remplir, une femelle et un jeune éléphant sont conduits sur les bords d'une forêt. Attirés par leurs cris, les éléphans sauvages les approchent et se mêlent avec eux ; on les laisse pendant quelque temps ensemble ; ensuite deux ou trois des conducteurs mettant pied à terre parviennent à les empêtrer avec des cordes qu'ils attachent à un poteau fixé à terre ou à des arbres, jusqu'à ce qu'épuisé par la faim, et par ses inutiles efforts, l'éléphant sauvage soit doux et docile. L'autre moyen consiste à enclore avec des pieux et des branches d'arbres entrelacées, un ter-

rain assez grand près de l'endroit qu'ils fréquentent; on a soin d'y laisser deux ouvertures vis-à-vis l'une de l'autre, et d'envoyer plusieurs jeunes éléphans pour attirer les éléphans sauvages. Lorsqu'on en a réuni un nombre suffisant, au signal de leurs cornacs, les femelles s'avancent vers l'enclos et le traversent, les sauvages suivent; mais on les empêche de sortir, par des barres qu'on met à l'une des ouvertures lorsqu'ils sont entrés, et à l'autre avant qu'ils sortent de l'enclos. On les y laisse quelques jours avec peu de nourriture, jusqu'à ce qu'ils soient apprivoisés; ce qui n'exige pas un temps très-long, cet animal étant naturellement obéissant et docile.

Dans la chasse du tigre et du bœuf sauvage (le plus grand des animaux après l'éléphant), on se sert d'éléphans à l'entour desquels se réunissent plusieurs cavaliers armés de fusils, de pieux, d'arcs et de flèches, et souvent couverts d'une cuirasse. Le loup et l'ours sont chassés par des chiens bassets, suivis par des chasseurs

armés de pistolets et de lances. On dresse des lévriers pour poursuivre le lièvre et l'antelope; la chasse de celui-ci est un des plus grands divertissemens des Indiens: ils l'estiment autant que celle du jackal et d'une petite espèce de renard. Les grands et les petits faucons fondent sur les perdrix, les cailles, les grues, les hérons, les cigognes, et sur toutes les espèces de poules d'eau. Pendant que le petit faucon effleure la surface des lacs, ceux de la plus grande espèce, volant sur ses bords, saisissent leur proie dès qu'elle s'approche du rivage.

Dans la chasse de l'autruche, en Afrique, cet oiseau qui ne peut pas voler, quoiqu'il ait des ailes, n'a de ressource que dans la célérité de sa course; en effet, au moment de son départ, elle laisse bien loin derrière elle les chasseurs qui la poursuivent; mais à la longue elle se fatigue, et quand elle sent ses forces lui manquer, elle décrit une espèce de cercle, et continue de tourner ainsi, jusqu'à ce qu'enfin étant rendue, elle cache sa tête dans un

trou ou dans quelque broussaille, et se laisse approcher et prendre par les chasseurs.

Notice sur l'île Mozambique; faite par M. Epidariste Colin, de l'Ile-de-France, en 1804.

L'île de Mozambique, située à 15° 15m de latitude méridionale, et 37° 56m de longitude orientale, éloignée d'une demi-lieue de la côte d'Afrique, n'a guères qu'une petite lieue dans sa plus grande longueur, et six cent toises dans sa plus grande largeur. Dans quelques endroits on peut aisément la traverser en cinq minutes. Elle est toute de sable, formée de débris de coquillages marins, et n'est propre à aucune culture, excepté le cocotier qui y devient superbe. L'île manque totalement d'eau; celle qu'on y consomme se renferme dans des citernes qui se remplissent dans la saison des pluies, et forment des magasins pour le reste de l'année. Presque chaque maison possède une citerne; il y en a de si grandes, qu'elles

contiennent jusqu'à deux mille bariques d'eau; cette eau devient un objet de spéculation, on la vend dans les temps de sécheresse ou elle est fort rare, aux habitans qui se trouvent dans le port et aux personnes qui n'ont point de citernes: l'approche d'un grain fait baisser tout-à-coup cette marchandise de cinquante pour cent.

L'année se partage en deux saisons; la saison brûlante qui se prolonge de septembre en avril; et la saison pluvieuse, d'avril en septembre; la chaleur, pendant la première saison, est encore augmentée par les sables et la chaux qui couvrent l'île, et un coup de soleil, même pour les habitans, y est très-dangereux et donne presque toujours la mort.

La ville est placée au milieu de la longueur de l'île; elle peut occuper la moitié de sa surface, et est assez régulièrement bâtie. On y remarque quelques maisons très-élégantes; les maisons sont bâties de pierres de corail, qu'on teint en blanc ou en jaune.

Digitized by Google

Lorsque les Portugais abordèrent à Mozambique, en 1498, ils y trouvèrent une ville et un roi qui la gouvernait, et faisait un commerce considérable d'ivoire avec l'Inde. Ce fut ce roi qui donna deux pilotes à Vasco de Gama pour conduire sa flotte à Calicut. Il paraît que dès ce temps les Maures possédaient toute la côte d'Afrique, et y avaient formé des établissemens considérables. Mozambique paraissant commode aux Portugais qui allaient à Goa, depuis le mois d'avril jusqu'en septembre, tant pour y relâcher que pour renouveler leurs provisions; ils s'y établirent et devinrent bientôt les possesseurs de l'île et de la côte. Cependant les nègres, secondés par les Arabes, se révoltèrent souvent et vinrent quelquefois au nombre de quinze à vingt-mille hommes jusques vis-à-vis Mozambique pour détruire la ville et massacrer ceux qui l'habitaient; mais une telle armée sans discipline, et avec des armes si désavantageuses, fut toujours dissoute par la force ou l'adresse.

La population de Mozambique s'est for-

mée de galériens envoyés de Lisbonne, et qui se sont mariés avec des négresses de la côte, et quelques Indiennes de Goa. En 1804, encore, Mozambique était le *Botany-Bay* des Portugais. Deux vaisseaux y arrivent toutes les années pour le ravitailler; ils sont chargés de bandits et de quelques soldats.

La population de cette île peut s'évaluer à deux mille trois cent cinquante individus, sans y comprendre les esclaves dont le nombre varie continuellement; dans chaque maison aisée, il y en a pour le service trente ou quarante.

L'île de Mozambique ne fournit rien elle-même; c'est de la Grand-Terre, où chaque particulier a ordinairement une campagne, que viennent les provisions; les légumes y sont mauvais, et plusieurs espèces essentielles, telles que l'ail, le céleri, etc. y manquent totalement. Ce sont les navires étrangers qui en apportent. On y cultive peu le riz, et moins encore le maïs, et on s'adonne entièrement au millet, qui sert de nourriture à tous les noirs.

Les bœufs sont très-rares, et l'espèce de quadrupède la plus commune est le porc. Le poisson est très-abondant sur toute la côte ; il forme la principale nourriture du peuple. La volaille y est en grande quantité, et c'est primitivement de Mozambique que les poules noires sont venues à l'Ile-de-France. Il n'y a ni chevaux ni ânes.

Les créoles de Mozambique sont d'un teint brun ; on distingue dans leur figure le caractère de la nation portugaise ; ils sont généralement grands, mais mal faits ; les femmes ont cette mollesse qu'entretient la chaleur du climat, et à laquelle l'habitude ne fait qu'ajouter : leur santé est faible, leur teint livide, leur démarche lente ; elles sortent peu ; et dans ce pays, où il n'y a de réunion qu'aux églises, la société est fort triste : on n'y connaît pas cette aménité, ces prévenances qui partout ailleurs en font le charme. Les sœurs, après leur mariage, semblent devenir étrangères l'une à l'autre, et cessent entièrement de se voir.

A Mozambique, l'éducation est très-né-

gligée; à peine y apprend-on à lire aux enfans; les arts agréables y sont presque tous ignorés; on n'y trouve ni peintre ni dessinateur; seulement trois ou quatre musiciens très-faibles attachés à la cathédrale. Les enfans des Européens vont ordinairement faire leurs études à Goa, et quelques-uns à Lisbonne; en revenant dans leur patrie, ils jouissent d'une grande considération; on les fait presque toujours officiers de milice.

Le commerce, qui seul entretient cette ville, et qui la rend la plus importante de la côte d'Afrique, consiste en esclaves, en ivoire et en poudre d'or. La première branche de ce commerce est immense; les négocians ont des agens qui pénètrent jusqu'à deux cent cinquante et trois cents lieues dans les terres, pour faire les premiers achats, et expédier les noirs par bandes de quatre à cinq cents, sous la conduite d'un chef (ordinairement un soldat invalide), accompagné de noirs, ladines (civilisés); cette troupe marche à petites journées, et bien souvent pendant la nuit. Durant ce

voyage, où l'on traverse des déserts, la troupe manque quelquefois de provisions, et ne se nourrit alors que de racines et de plantes qu'elle rencontre sur son chemin. Elle arrive enfin à Mozambique, diminuée au moins de moitié; ces esclaves alors sont accablés de fatigue et de besoin; ils ont déjà quelques symptômes de dyssenterie.

On exporte, année commune, de Mozambique seulement, de quinze à seize mille esclaves.

La seconde branche de commerce est l'ivoire : l'imagination cherche en vain comment on en peut rassembler une aussi grande quantité. On y voit des magasins remplis entièrement de dents d'éléphans et d'hippopotames, arrangées avec toute l'économie possible. On en exporte annuellement de sept à huit cents tonneaux. Les agens des négocians dans l'intérieur de l'Afrique, en traitant des noirs, traitent aussi de l'ivoire, et chaque nègre porte une ou plusieurs dents : ces dents pèsent de quarante à soixante livres; le poids de

quelques-unes s'élève par fois à plus de quatre-vingt livres.

Ce sont les vaisseaux de Goa qui reportent l'ivoire, et qui le répandent ensuite dans l'Inde; ces vaisseaux arrivent à Mozambique en juin, chargés de marchandises des Indes, de parfums et de poivre, et repartent à la fin d'août avec un chargement d'ivoire, de poudre d'or, d'esclaves et de piastres.

L'île de Mozambique est fort malsaine; il serait possible que des chaleurs excessives pendant le jour, et des nuits toujours fraîches y contribuassent; mais probablement, l'une des principales causes est l'usage d'enterrer les morts à une portée de fusil de la ville, et dans du sable humide. L'air est quelquefois infecté par l'odeur qu'exhalent ces corps, dont la décomposition ne se fait qu'avec peine et après beaucoup de temps. Les personnes riches, ou qui ont eu des places, sont les seules enterrées dans les églises.

La ville de Raguse.

Les destinées de Raguse ont été singulières ; c'est, de toutes les villes de l'Illyrie, celle qui a joué le premier rôle dans l'histoire ; malgré ses nombreuses relations avec d'autres peuples, elle a conservé une foule d'usages antiques, qu'on est surpris de trouver souvent conformes aux détails rapportés par les auteurs grecs. Les Ragusiens prétendent qu'il faut habiter leur territoire pour bien comprendre Homère : c'est sans doute une opinion exagérée, qui ne convient tout au plus qu'aux Grecs modernes ; néanmoins le mélange des usages anciens et modernes, européens et asiatiques, païens et chrétiens, caractérisent l'ancienne république de Raguse.

Auprès de la ville de Raguse, dans la plaine *d'Obod*, était l'ancienne Epidaure où Esculape, le dieu de la médecine, avait un temple comme dans l'Epidaure de la Laconie : les débris de murs que l'on trouve sur le mont *Suiescuiza*, paraissent être

les restes de cet édifice. On voit dans la plaine de *Canali*, sur le revers de la montagne, une vaste caverne, où, selon la tradition, le serpent d'Esculape avait sa demeure. Elle a près de cent pieds de long et beaucoup plus de large; un groupe d'ormes en obscurcit l'entrée : on ne pénètre dans l'intérieur qu'à l'aide de flambeaux. On y voit une grotte remplie de stalactites blanches comme l'albâtre, et imitant divers objets. Ce qui frappe le plus, c'est un beau vase antique, auquel on a donné le nom de *vase de la nymphe*. Dans un coin de la caverne se trouve un lac, dont l'eau est tellement froide, qu'on éprouve de vives douleurs lorsqu'on y enfonce le bras. Ce lac donne naissance à une source très-salubre qui coule au bas de la montagne : on la recommande dans les fièvres nerveuses.

Esculape n'aurait pu choisir un séjour plus digne de lui que cette contrée; on dirait que ce sont les jardins de la déesse de la santé. Les plantes médicinales abondent tellement sur le mont *Suiescuizu*,

que l'on est tenté de supposer que la main de l'homme les y a rassemblées ; car la nature n'aurait probablement pas réuni une si grande variété de plantes du nord et du midi : quelques-unes de ces plantes sont communes à plusieurs contrées ; mais il paraît qu'elles ont plus d'efficacité sur le Suiescuiza que partout ailleurs. Parmi celles qui sont particulières à ce mont, on distingue une herbe qui guérit la morsure de la vipère. Il y a parmi les Canalites, ou habitans de la plaine de Canali, des vieillards qui, dignes émules d'Esculape, connaissent toutes les vertus de ces végétaux, et sont consultés avec fruit par les malades abandonnés des médecins; mais ils font un secret de leur art, et l'enveloppent d'un mystère qui rappelle encore mieux le culte de leurs ancêtres.

Le *Suiescuiza*, c'est-à-dire la Montagne de neige, domine toute la contrée; il faut presque une demi-journée pour se rendre du bourg de *Strencia*, enseveli dans une profonde vallée, au sommet de la montagne. On rencontre de temps à autre de

grands précipices et des vallées extrêmement profondes. Parvenu au haut de la montagne, on jouit d'une vue fort belle et fort étendue ; dans le vaste horizon que les regards embrassent, on remarque le beau territoire de Raguse avec ses nombreuses montagnes, les îles disséminées dans la mer de Raguse, une partie de l'Adriatique, etc., etc.

La ville de Raguse, capitale de l'ancienne république de ce nom, ne renferme que huit mille âmes; elle a néanmoins les établissemens d'instruction, de commerce, de piété et de bienfaisance qu'on trouve dans les grandes villes. Son port, et l'exportation des productions de son territoire et de ses fabriques, y entretiennent, parmi ses habitans, une aisance qu'on trouve rarement dans des villes d'une population si peu considérable.

Le caractère du Ragusain est un mélange du caractère des Slaves et de celui des Italiens : dévot, vif, souple, parleur, le Ragusain est fortement attaché à ses usages nationaux. Une de ses maximes favorites

est *tout à l'ancienne mode.* Il n'y a pas long-temps que l'état de Raguse conservait encore, dans l'éducation de la jeunesse, cette sévérité qui distinguait les anciennes républiques. La vieillesse jouissait d'un grand respect, et la présence d'un vieillard dans des lieux publics, suffisait pour arrêter la fougue de la jeunesse: vieux et supérieur étaient synonymes. Les enfans élevés dans la maison paternelle, ne voyait ordinairement que leurs parens. On ne permettait aux jeunes gens d'autre divertissement que des exercices gymnastiques ou littéraires. Les histrions étaient exclus de Raguse : toutes les personnes de bonne compagnie savaient le grec, le latin ; et la littérature illyrienne comptait un grand nombre de poëtes et d'historiens : on a dérogé de ces coutumes ; mais il y en a d'autres qui se sont conservées jusqu'à ce moment.

Le Ragusain est toujours dévot, et il aime les fêtes religieuses. Il en a beaucoup qu'il célèbre avec une grande ferveur et une grande solennité. Il a surtout une

extrême confiance dans Saint-Blaise son patron, et ne manque jamais de l'invoquer dans les dangers et les malheurs. Aussi est-ce le saint fêté avec le plus de magnificence. Cette fête offre aux étrangers un spectacle vraiment curieux. Dans les trois jours qui précèdent la fête de Saint-Blaise, les prêtres prononcent des discours en l'honneur du saint; la veille, deux régimens de paysans, conduits par deux cavaliers armés à l'antique, se rangent devant le palais du *rettore*, et tirent trois salves au moment qu'il paraît sous le portique, accompagné de ses conseillers, pour se rendre aux vêpres. Le lendemain, à l'aube du jour, toute la ville se met en mouvement, et l'affluence des étrangers augmente le tumulte. Le canon et les tambours retentissent dans l'air. Vers les neuf heures, le *rettore* paraît de nouveau avec sa suite, et s'asseoit devant son palais. Douze femmes portant à la main un drapeau, au haut duquel sont attachés une fiole d'huile, une fiole de vin, des gimblettes et des légumes; et ayant sur la

tête un panier avec des galettes entremêlées de rameaux d'oliviers, symboles de la paix et de l'abondance, exécutent une danse villageoise au son des instrumens champêtres. Paraît ensuite l'amiral à la tête de toute la marine, et le grand capitaine, précédé d'un page, et suivi de quatre porte-drapeaux, et d'un grand nombre de serviteurs en costume national. Tous s'avancent auprès du *rettore*, et lui font des révérences à l'espagnole. Le *rettore* et tout le gouvernement assistent ensuite à la grand'-messe, et le peuple se presse pour baiser les reliques de Saint-Blaise. L'après-midi est destinée à une fête militaire. Les bourgeois et les habitans des environs de Raguse se mettent hors de la ville sous les armes, et forment un grand nombre de bataillons, ayant à leur tête un capitaine et des porte-drapeaux. Le grand capitaine, muni d'un magnifique cimeterre, d'une longue pique, d'un bouclier, et suivi d'un page, est à la tête de la plus belle troupe; un autre chef, nommé le contre-capitaine, armé seule-

ment d'une pique et d'un bouclier, conduit un autre régiment. Après une décharge générale, toute la milice se met en marche, entre dans la ville en tirant sans cesse des coups de pistolets, traverse l'église de Saint-Blaise, et se présente devant le *rettore*, assis sous le portique du palais, ayant à sa droite l'archevêque, et à sa gauche toute sa cour. La milice fait alors place à trois hommes affublés très-singulièrement, qui exécutent une danse originale. Après cette danse, la milice fait des évolutions, et défile trois fois devant le *rettore*, en faisant de nombreuses décharges, et des révérences à l'espagnole. Ceux qui portent des piques et des drapeaux montrent leur adresse en les passant d'une main à l'autre par-dessus la tête, en les jetant en l'air pour les ressaisir, etc.; ensuite la milice se partage en deux corps; le capitaine à la tête de l'un, et le contre-capitaine à la tête de l'autre; les deux chefs se livrent un combat singulier, ils se servent de lances et parent les coups avec leurs boucliers. Après une petite escar-

mouche, le contre-capitaine se laisse mettre en fuite aux vives acclamations du peuple ; on vient alors annoncer au *rettore* que les siens ont vaincu, que tout est tranquille et sans danger. A cette nouvelle il se retire dans son palais et invite le capitaine, ses amis et ses parens, à un grand banquet qui termine la fête ; ensuite le capitaine donne à son tour un magnifique repas aux personnes les plus distinguées de la ville. Les Ragusains prétendent que malgré l'abus des liqueurs spiritueuses et malgré la négligence avec laquelle on manie en ce jour les armes à feu, il n'est jamais arrivé d'accident funeste, grâce à la protection spéciale de Saint-Blaise ; mais un voyageur anglais, M. Watkins, qui a assisté à cette fête, assure dans sa relation, que cette institution qui eut probablement jadis une origine politique et utile à la république, est maintenant dégénérée en abus, et n'offre que du bruit, de la confusion et des accidens.

La fête de Saint-Grégoire est aussi célébrée avec pompe par les Ragusains, sur-

tout par les jeunes gens, par la raison, dit-on, que ce pape, après les ravages et les rapines commises par les Slaves, fut touché du sort des Illyriens, et leur envoya de grosses sommes pour racheter les jeunes gens captifs.

Entre ces deux fêtes, il en tombe une troisième toute païenne et qui a évidemment été transportée d'Epidaure à Raguse. Le 1er mai une compagnie de cordonniers, parés de beaux habits, traverse les rues en dansant. On voit alors l'ancien Silène sous le nom de *Bembel*, que lui ont donné les Slaves; il est revêtu d'une longue robe blanche, toute couverte d'herbes et de fleurs; il porte sur la tête une couronne de feuillages dans laquelle il y a des serpens apprivoisés; il a aussi un serpent à la main. Tandis qu'il danse et qu'il saute, ces animaux se dressent et s'entrelacent dans ses cheveux. Le Bembel est un personnage populaire; le Ragusain ne saurait s'amuser ce jour-là sans le vieux Silène.

Les bals, les festins, les réunions joyeuses, sont très-fréquens parmi les Ragu-

sains, parce qu'ils les aiment beaucoup. Dans leurs chansons nationales, ils célèbrent particulièrement ceux de leurs compatriotes qui ont été de fameux héros et de forts buveurs. A tous les grands repas, dès que le rôti paraît, on entonne un air favori qui commence par ces mots: *Donnons tous sur le rôti.* Ensuite chacun chante un couplet en l'honneur de la maîtresse et du maître de la maison, et de nombreux toasts sont portés aux présens et aux absens.

Il y a à Raguse un théâtre italien: les femmes assistent au spectacle; mais les jeunes filles lorsqu'elles ont atteint l'âge de douze ans, ne se montrent plus en public, et même dans la maison paternelle elles ne sont visibles qu'aux parens et aux ecclésiastiques. Si elles rendent une visite à quelques parens, elles choisissent les heures où il y a peu de monde dans les rues: elles entendent la messe dans les églises les moins fréquentées. Les filles des personnes riches se font porter en litière. Celui qui a une fille à marier est obligé

de lui chercher un mari ; car les jeunes gens regarderaient comme une démarche indécente la demande qu'ils feraient d'une demoiselle, et un refus les déshonorerait aux yeux de leurs camarades.

Le costume français est celui qui domine: on y ajoute en hiver de superbes fourrures, et une espèce de barrette d'une pelleterie très-fine ; le costume national des femmes est fort riche et fort dispendieux; mais il n'est ni gracieux, ni avantageux à leur taille. Les gens de la campagne s'habillent presque comme les mamelloucks, à l'exception qu'au lieu de bonnets ils ont des calottes; ils sont toujours armés d'un coutelas, auquel ils joignent souvent des fusils et des pistolets ; ils ont un air féroce; ils bravent la rigueur du froid avec beaucoup de courage; on les voit souvent, l'hiver, venir à la ville leurs moustaches couvertes de glaçons, et leur poitrine velue toute découverte.

Les Ragusains diffèrent aussi un peu des autres peuples pour leur nourriture. Le bouilli, le rôti et la soupe verte sont leurs

T. 4. Fr.

Raguzins.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

mets constans. Cette soupe se fait avec une plante appelée *kapus*, qui ressemble au chou et qui abonde dans tout l'état de Raguse: elle se cultive très-facilement et se conserve trois ans; les Ragusains ont une manière particulière de l'apprêter; ils en mangent tous les jours. Les autres mets dans lesquels ils excellent, sont les laitages surtout le lait caillé, et le *mantala*, composé de farine, d'amandes, d'épices et de vin doux. Ils ont d'excellens fruits, et de très-bons vins.

Lorsqu'un Ragusain part pour faire un long voyage, chacun de ses parens et de ses amis auxquels il dit adieu, lui donne un pain de sucre, et quand il sort de chez lui pour s'embarquer, sa femme ou sa plus proche parente, lui jette par la fenêtre, sur la tête, du blé, de l'oripeau et des feuilles d'olivier; usage ancien, et symbole des vœux que l'on fait pour que l'abondance, la paix et la joie accompagnent le voyageur.

Les Ragusains traitent leurs serviteurs d'une manière vraiment paternelle : ils

prennent de petits garçons âgés de huit ou neuf ans, ils leur font apprendre à lire, à écrire, à calculer ; ils les gardent jusqu'à vingt ans et les mettent alors dans la marine où ils font quelquefois fortune. Les filles de paysans entrent aussi fort jeunes au service : elles reçoivent la nourriture, le vêtement et une petite paie ; au bout de huit ou dix ans de service, elles ont une espèce de dot ou de trousseau, que leur donnent les parens ou amis de leurs maîtresses. On choisit un samedi pour la dotation de la servante. Deux jours auparavant elle invite les parens et amis de sa maîtresse. Le samedi matin ceux-ci lui envoient dans un plat une limone avec une pièce d'argent et des robes, des mouchoirs et des rubans. La maîtresse tient compte de ces présens, afin d'en rendre de pareils lorsque l'occasion se présente ; elle les fait mettre dans un bassin d'argent, auprès duquel on en place un second, où elle dépose la paie annuelle de la servante. Ces deux bassins sont exposés toute la journée à la vue de ceux qui viennent. Les parens

de la fille dotée arrivent ce jour-là de la campagne, au bruit des mousquets et des instrumens villageois ; ils apportent de grands paniers couverts de feuillages, ornés de rubans de diverses couleurs, et remplis de fruits, de tourtes, de laitages, et d'autres gourmandises; le maître de la maison les régale et les retient pour le lendemain, jour de fête pour toute la maison. On invite beaucoup de dames ; lorsque la société est réunie, elle passe en revue tous les présens. Les domestiques s'amusent dans une autre pièce. L'héroïne du jour se présente enfin dans le salon, elle se met à genoux devant sa maîtresse et lui demande sa bénédiction. Celle-ci lui adresse une petite exhortation, elle la loue sur sa fidélité, son activité, l'engage à se conduire toujours de même, ajoutant, qu'elle a été élevée dans la maison, et que désormais, si elle veut y rester, elle sera regardée plutôt comme un membre de la famille, que comme une servante. La jeune fille touchée de cette marque de bonté, fond en pleurs et va joindre les autres

domestiques qui la consolent et la forcent de prendre part aux danses; la fête se termine également dans le salon par un bal. Les paysans retournent ensuite à la campagne aussi joyeusement qu'ils sont arrivés. Si la servante reste dans la maison, elle reçoit des gages plus considérables, et au bout de six ans on lui donne une nouvelle dot.

Cet usage est vraiment touchant et peut-être nulle autre part en Europe, ne sait-on, comme à Raguse, former des domestiques, apprécier et récompenser leur attachement.

Les artisans prennent aussi des enfans auxquels ils enseignent leur métier; ils les font venir ordinairement de la Morlaquie; ces apprentis n'ont que l'entretien: à l'âge de vingt ans, s'ils sont habiles dans leur état, ils sont inscrits dans la maîtrise, et reçoivent gratis tous les outils dont ils ont besoin pour exercer leur état. Par ce moyen il s'établit toujours de nouvelles familles à Raguse.

Les Illyriens sont insensibles à toute

autre poésie, et à toute autre musique que les leurs; un étranger est frappé de l'effet que produisent sur ce peuple des chants nationaux exécutés au son de la *gusla*. C'est un instrument de bois avec une seule corde tressée de plusieurs crins de cheval, sur laquelle on passe avec un archet, également de crin. Lorsqu'un chanteur Illyrien accompagne de cet instrument un de leurs chants sérieux, qui sont ordinairement des épisodes tragiques, tous les auditeurs font connaître par des *ho! ho!* prolongés, les vives émotions qu'ils éprouvent. Les airs sont toujours dans un ton mineur, et très-plaintifs.

Lorsqu'un Ragusain malade a reçu les derniers sacremens, ses parens ne sortent plus de la maison; s'il meurt, les hommes se retirent dans une chambre et les femmes dans une autre; le lendemain, dans l'après-midi, les parens les plus proches du défunt se rassemblent, et, couverts d'un manteau noir, ils s'asseyent dans une pièce voisine de celle où est le mort; ils y reçoivent toutes les personnes que la politique

y amène; la conversation ne roule cependant jamais sur le triste événement cause des visites. Le troisième jour se font les funérailles; les hommes en robes noires suivent le cercueil; ils portent une espèce de capuchon, que l'on relève par-dessus la tête, ou qu'on laisse tomber sur l'épaule; c'est à la manière de porter le capuchon que l'on reconnaît les divers degrés de parenté.

Description de l'île de Bornholm située dans la mer Baltique.

Extraite d'un ouvrage intitulé : *Mes voyages par mer et par terre*, de M. Fick, allemand, fait en 1808.

Quand le navigateur après avoir passé le Sund, s'avance dans la Baltique, il aperçoit à sa droite les côtes dentelées et escarpées de l'île de *Rugen*; à sa gauche, les plaines de la Scanie; devant lui, une île qui s'élève du milieu des flots comme un rempart crénelé, et qui, derrière son enceinte de rochers, présente un mélange agréable de champs et de forêts; c'est l'île de *Born-*

holm, que les anciens Scandinaves, dans leur langue sonôre, appelaient *Borgundarholm* et *Burgendaland*, nom qui a engagé quelques antiquaires zélés à soutenir, par divers argumens, que les célèbres *Burgundiones*, les ancêtres des Bourguignons, étaient originaires de cette île; l'histoire ancienne du nord ne parle guères de cette île que pour la représenter comme le refuge de ces valeureux chefs de pirates qui, sous le nom de *rois de la mer*, erraient d'un rivage à l'autre. C'est sans doute à eux qu'on doit rapporter l'origine de ces monnaies romaines qui se trouvent assez fréquemment dans l'île de Bornholm, et dont les dates remontent aux règnes de Trajan, d'Antoine et d'Adrien, et descendent jusqu'à l'époque de Léon-Thrax. On rencontre surtout des médailles portant les noms de Théodose et de Zénon. Dans une tourbière, au nord de l'île, on a découvert plusieurs milliers de monnaies arabes en argent. Enfin, en 1710, on trouva dans un champ, à côté de deux grandes épées, un nombre considérable de petits

simulacres ou figures humaines, découpés dans des lames d'or très-pur, et qui paraissent avoir rapport à un culte d'idoles. Les pierres *runiques*, ou qui portent des inscriptions en anciens caractères scandinaves, sont en assez grand nombre dans cette île; mais aucune ne remonte avec certitude aux siècles païens.

Si les antiquités historiques de Bornholm offrent déjà quelqu'intérêt, la géographie physique de cette petite île est également digne de remarque. Dans l'espace de dix-huit milles carrés danois, qu'elle occupe, on a déjà, sans aucune espèce de recherche scientifique et suivie, découvert un grand nombre de minéraux utiles et curieux. L'aspect du sol annonce assez un pays intéressant pour la minéralogie; des rochers et des marais, des terres grasses, des sables mouvans et des bruyères, des campagnes riantes, de belles forêts, de sombres cavernes; toutes les variétés de terrain se trouvent réunies dans cette île pittoresque et romantique, qui aurait déjà quelque célébrité si les voya-

geurs danois, au lieu de faire d'obscures et inutiles courses à Paris et en Suisse, allaient admirer et décrire les beautés de la nature dans leur pays natal.

Les hauteurs centrales de l'île, appelées *Storte-Bakker*, renferment une montagne d'où l'on aperçoit distinctement la Scanie et l'île de Rugen, éloignées l'une de douze lieues, l'autre de dix-huit. La *Ran-Kleva*, est une énorme fente dans un rocher; on n'en a pu mesurer la profondeur; plusieurs autres fentes semblables s'étendent très-avant dans l'île; la pointe septentrionale appelée *Hammer*, présente une chaîne de rochers presque inaccessibles.

Dans la paroisse d'Aakien, un ravin, nommé *Limensgada*, renferme une grande carrière de marbre de couleur noire, noirâtre ou brune, avec des veines jaunes; ce marbre, susceptible d'un beau poli, a servi à la construction de plusieurs églises de l'île; mais les architectes rustiques de ce pays en ont si mal apprécié la valeur, qu'ils l'ont fait blanchir avec de la chaux.

Les paysans ont presque tous des dessus de table de ce marbre.

L'île de Bornholm possède beaucoup de minéraux utiles, de l'excellente terre à porcelaine, des argiles à potins et à foulon, des bols rouges d'une grande finesse, de la terre sigillée, de l'ocre, de la terre d'ombre et du sable quartzeux de la meilleure qualité pour les fabriques.

On a trouvé à Bornholm quelques parcelles d'or et de cuivre, et surtout de plomb.

Devant la paroisse de *Pedershen*, un écueil s'étend au loin dans les flots; il est composé de rochers de marbre, parmi lesquels on trouve des géodes ou masses creuses d'argile endurcie; leurs cavités qui ont quelquefois huit pouces de long, sont garnies de beaux cristaux de quartz, qu'on appelle *diamans de Bornholm;* ils ont autant de dureté et d'éclat que les cristaux de Bohême, auxquels on a également voulu donner le nom de diamans; il existe à Copenhague une fabrique où on les façonne.

Dans cette île montagneuse où la végétation variée est, en quelques endroits, très-riche, on cultive le pommier, le poirier, le cerisier; mais, en général, les Bornholmiens donnent peu de soins à leurs vergers ainsi qu'à leurs potagers.

On cultive peu de froment, mais beaucoup d'orge et d'avoine. Outre ces deux espèces principales, on cultive du seigle. Le Bornholmien récolte encore des pois, des lentilles, du cumin, du houblon, et une quantité considérable de lin, dont il fabrique lui-même des toiles: le cultivateur Bornholmien n'est pas tout-à-fait routinier; il aime à connaître les nouvelles méthodes; il les essaie, il les apprécie quelquefois, et du moins il cultive ses champs avec plus de soin que le stupide Zélandais; il emploie habilement des méthodes particulières, adaptées au climat humide de ces contrées.

Le règne animal, comme ordinairement dans les îles, se borne à peu d'espèces. Le bétail est petit et faible. On exporte une petite quantité de lard de cochon.

Les moutons donnent une laine un peu moins grossière que celle des moutons communs de Danemarck ; on en fabrique dans l'île même beaucoup de grosses étoffes. Les moutons, dans la partie septentrionale, passent l'hiver en plein air parmi les rochers, et paraissent à l'abri de toute épidémie; on assure qu'un troupeau de Bornholm, mêlé avec des moutons qui avaient la clavelée, n'en a pas été infecté. En fait d'animaux sauvages, on voit des lièvres, des renards, des hérissons, une infinité de rats, des couleuvres longues de trois à quatre pieds, et des vipères, couleur d'acier, réputées dangereuses. La plupart des oiseaux communs à la Suède, au Danemarck et au nord de l'Allemagne, se retrouvent dans cette île.

La mer Baltique, qui baigne les côtes de Bornholm, fournit en abondance toutes sortes de poissons, principalement de la petite morue, du saumon et de petits harengs.

Les Bornholmiens ont commencé à poursuivre avec activité les chiens de mer, de-

puis que les Danois font des bottes et des chapeaux de la peau de ces animaux. On trouve dans l'île un grand nombre d'étangs, mais peu considérables. Les abeilles, un peu négligées, ne sont pas fort productives.

Telles sont les richesses naturelles de cette île, qu'on peut considérer comme un abrégé de tout le nord. Les Bornholmiens eux-mêmes présentent un spectacle fort intéressant aux regards du philosophe. Quoique leur nombre ne s'élève qu'à vingt-trois ou vingt-quatre mille, et quoiqu'ils habitent une contrée de si peu d'étendue, ils semblent partagés en deux races absolument différentes, soit au physique, soit au moral. Ceux de la partie septentrionale atteignent ordinairement une taille de soixante-sept à soixante-dix pouces; la force de leurs muscles, la carrure de leurs membres, l'énergie de leurs traits, sont proportionnés à cette haute stature; ils ont les yeux bleus et les cheveux châtains, blonds ou roux; ils parlent peu, mais avec une voix forte et animée;

ils expriment souvent le résultat de leurs profondes méditations, par une sentence ou par un sarcasme. Les habitans de la partie méridionale passent rarement la taille de soixante-six pouces; leurs membres, bien proportionnés, ont de la légèreté et de la délicatesse; dans leur visage étroit on voit briller de petits yeux noirs; leur chevelure est noire et lisse; ils parlent beaucoup et avec rapidité; ils paraissent toujours de bonne humeur, et se livrent rarement à des réflexions soutenues.

Ces deux races, qui semblent tenir l'une aux *Goths*, l'autre aux *Slaves*, se mêlent aujourd'hui par des mariages; mais il est encore facile, au premier abord, de distinguer un Bornholmien du nord d'un de ses compatriotes du midi. Ce phénomène, qu'on ne peut attribuer à la différence des températures, offre une bonne preuve en faveur du système de la différence originaire des races humaines.

Doué d'une forte constitution, ne connaissant que des goûts simples, le Bornholmien pousserait encore plus loin sa vie

laborieuse et frugale, s'il avait eu le bonheur d'ignorer à jamais l'usage de l'eau-de-vie; cette boisson spiritueuse est devenue trop commune à Bornholm, sans qu'on puisse cependant accuser les habitans d'ivrognerie; ils n'en prennent que de petits verres, mais ils y reviennent plusieurs fois dans la journée. Leur nourriture, composée des productions de leur sol ou de la mer voisine, offre une particularité vicieuse; ils mangent trop de harengs fumés. On attribue à cet aliment la fréquence d'une gale très-forte, dont beaucoup de Bornholmiens sont incommodés.

Eveillés et entreprenans, comme le sont ordinairement les habitans des îles et des montagnes, marins par nécessité et par goût, voisins de Copenhague et d'autres places de commerce, les Bornholmiens émigrent en grand nombre; s'engagent comme matelots, timoniers, capitaines, commissionnaires, et parcourent souvent l'Europe, l'Asie et l'Amérique; mais, très-attachés au sol de leur île naturelle, fiers de leur nom, et se croyant, non pas sans

raison, une des peuplades les plus estimables du monde, ils aspirent tous à retourner dans leurs foyers; ils y apportent beaucoup de lumières et quelques vices, mais rarement de l'argent; car le Bornholmien, avide de gain, n'est point économe de ce qu'il a gagné. Son humeur vive l'engage, comme les Norwégiens, dans des dépenses et quelquefois dans des folies. On trouve à Bornholm des gens qui parlent, tant bien que mal, l'anglais, l'espagnol, l'italien et encore d'autres langues. On ne voit plus parmi les cultivateurs de cette île, le lourd costume des paysans Danois; quand ils sont à leurs travaux, ils portent le vêtement plus leste des matelots; mais leurs habits de dimanche sont des fracs à l'anglaise; les jeunes gens même imitent toutes les modes qui leur parviennent par Copenhague ou par Lubeck. Au contraire, les femmes qui ailleurs passent pour frivoles, conservent dans cette île l'habillement un peu roide de leurs grand'-mères. Cela est d'autant plus étonnant, que les filles de Bornholm se rendent fréquemment à Copenhague,

ville où la mode exerce un grand empire sur toutes les classes. L'esprit solide des femmes de Bornholm se montre encore d'une autre manière; elles fabriquent elles-mêmes, avec soin et même avec goût, les étoffes et les toiles dont elles s'habillent. Elles mettent le plus grand orgueil à étaler devant leurs voisines, de belles étoffes de leur fabrique; l'émulation la plus vive perfectionne tous les jours leur talent.

L'aptitude des hommes pour les arts n'est pas moins remarquable. On voit souvent de jeunes paysans devenir, sans instruction régulière, d'habiles tourneurs, charpentiers ou constructeurs de moulins et de bateaux. Ils ont surtout un talent naturel pour la sculpture en bois. On cite un assez grand nombre d'horlogers de cette île, dont quelques-uns, sans avoir appris leur art, ont fait des pièces d'horlogerie d'un mécanisme très-curieux et parfaitement bien calculé. Peut-être sera-t-on encore plus surpris d'apprendre que, malgré

le défaut d'écoles et de colléges, les paysans de Bornholm savent, pour la plupart, lire et écrire, que les gazettes politiques de Copenhague sont généralement répandues et commentées dans leurs villages, que plusieurs d'entre eux possèdent de petites bibliothèques, savent le *code danois* par cœur, plaident eux-mêmes devant les tribunaux, et disputent avec les curés sur les dogmes de la religion chrétienne.

Malgré l'essor qu'a pris l'esprit naturel de cette peuplade insulaire, elle a conservé des superstitions qui rappellent l'ancien paganisme des Scandinaviens. Dans telle colline il demeure une troupe de Nains qui tantôt fait prospérer les blés, tantôt enlève au paysan son lait et son beurre. Dans tel marais on a vu des bataillons de petits génies s'exercer dans les armes, sous la conduite d'un roi, monté sur un cheval à trois jambes. Les *Belemnites* qui se trouvent fréquemment sur l'île, sont censées servir de balles à ses guerriers invinci-

bles. Les décès et les naufrages sont annoncés d'avance par divers signes. Enfin, il y existe encore aujourd'hui des *sorcières* qui guérissent les maladies par diverses opérations magiques ; entre autres, en laissant couler du plomb fondu dans un bassin qu'on tient au-dessus de la tête du malade ; il faut qu'on réunisse *cinq* sortes de plomb, parmi lesquels la *sorcière* veut bien compter les pièces d'argent d'héritage pour une : il faut aussi que ces métaux aient été fondus dans *neuf feux*, c'est-à-dire, dans un feu alimenté par neuf sortes de bois.

Nous devons ajouter que ces idées superstitieuses se conservent plutôt dans la mémoire que dans l'opinion, et que le peuple même en parle, comme de traditions auxquelles il n'ajoute qu'une foi limitée.

La législation de cette île offre cela de particulier, que les héritages des biens-fonds vont au dernier né parmi les enfans mâles ; on suppose que les aînés ont eu le

temps d'assurer leur fortune et de se faire un état. Mais quand il ne reste plus d'enfans mâles ni de leurs descendans, les filles succèdent par ordre de primogéniture. Cette institution singulière, qui accélère et multiplie les mariages, est inconnue chez toutes les autres nations gothiques.

Google

EXTRAIT

D'UN VOYAGE

AU CANADA,

ET DANS LA PARTIE SEPTENTRIONALE

DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE;

Fait en 1797 par M. Weld, et traduit de l'anglais.

Philadelphie.

Cinquante-neuf jours après avoir quitté l'Irlande, M. Weld fatigué d'une traversée pénible, aperçut avec joie les côtes de l'Amérique. En remontant vers Philadelphie, capitale de la Pensilvanie, il découvrit successivement les plus rians paysages: on était au mois de novembre, les arbres n'étaient pas encore entièrement dépouillés de leurs feuillages, et les riches teintes jaunes ou pourprées que l'automne répandait sur celui des peupliers et des chênes, se mariaient fort agréablement au

vert sombre des pins. Le cristal uni du fleuve Delaware, qui serpente et coule lentement, réfléchissait les couleurs variées des objets qui embellissent ses bords, ainsi que les images d'une multitude de vaisseaux de diverses grandeurs, que l'on voit voguer silencieusement à l'aide du flux qui les fait remonter.

On n'aperçoit Philadelphie, lorsqu'on y arrive par eau, qu'à la distance de trois milles, et c'est le point d'où elle se présente le plus avantageusement : à mesure qu'on en approche, on ne voit plus qu'un amas confus de magasins construits en bois. Les quais, aussi construits en bois, s'avancent dans toutes sortes de directions; ils sont commodes pour l'embarcation des marchandises, et les plus gros navires en approchent de fort près.

A l'exception d'une seule rue qui se trouve derrière les quais, où l'on est très-incommodé des odeurs fétides qu'exhalent des immondices et des tas de boue, les autres quartiers de la ville sont d'une extrême propreté. La principale rue a cent

pieds de large, les autres en ont cinquante ou quatre-vingt; elles sont pavées au milieu, et les côtés revêtus en briques sont destinés pour les piétons.

Les maisons, à l'exception de quelques-unes en bois, sont bâties en briques : généralement elles sont petites, incommodes et d'une architecture grossière.

Les malades et les infirmes sont traités avec un soin extrême dans un hôpital parfaitement bien aéré, où la propreté règne d'une manière admirable : à l'exception des maladies contagieuses et malignes, toutes les autres sont traitées dans cette maison, et les malades qui ne peuvent y être admis, reçoivent les soins des médecins qui y sont attachés, ainsi que des médicamens gratis qu'on leur apporte de l'apothicairerie de la maison. Cet hôpital est administré par douze directeurs, dont la nomination se renouvelle tous les ans : ces directeurs confient le soin des malades à six médecins et chirurgiens les plus expérimentés de la ville; un chirurgien et un apothicaire sont à demeure dans la maison;

elle est située dans l'enceinte de la ville; mais éloignée de plus d'un quart de mille de tout autre bâtiment, et son enclos offre de spacieuses promenades à l'usage des convalescens.

A peu de distance de cet hôpital, et plus loin des autres habitations, se trouve la Maison de Travail, dont le gouvernement est confié aux surveillans des pauvres; c'est un bâtiment considérable construit en briques, et entouré de promenades et de jardins très-étendus. On y donne de l'ouvrage aux pauvres de la ville et des environs, et ils y trouvent une nourriture saine et un logement commode : plusieurs personnes âgées et dans la détresse, vont y chercher un asile pendant la mauvaise saison, et retournent chez elles à l'entrée du printemps; on ne les soumet à aucune règle gênante; elles vont librement dans l'intérieur et au-dehors. On n'exige d'elles qu'une bonne conduite : une taxe imposée sur la ville fournit aux dépenses de ce bel établissement.

La prison est un vaste édifice bâti en

pierre, dans lequel on a pratiqué des loges solitaires, et dont toutes les pièces sont voûtées pour éviter les dangers du feu. Derrière le bâtiment il y a de grandes cours environnées de hautes murailles, et peut-être nulle part il n'existe de prison aussi sagement gouvernée.

En Pensilvanie on ne punit de mort que l'assassinat avec préméditation; tout autre crime est puni par un emprisonnement solitaire, dont la durée est proportionnée à son énormité. L'expérience a prouvé qu'un tel châtiment, beaucoup trop doux en apparence pour de certains forfaits, faisait plus d'impression même que la mort, sur l'esprit du peuple: un coupable confiné dans les ténèbres et dans la solitude, privé de toute distraction, réfléchit profondément, et le repentir ne tarde pas à entrer dans son cœur.

Tout est réglé dans la prison, de manière à changer le cœur du coupable, et à corriger ses mœurs. Dès qu'un criminel y arrive, on le lave avec soin, on coupe ses cheveux, et on l'habille proprement

s'il est mal vêtu; ensuite on l'enferme dans une loge solitaire, longue d'environ neuf pieds et large de quatre. Il n'y voit personne, excepté le geolier chargé de lui donner sa nourriture, mais auquel il est défendu de lui parler. Si le prisonnier est récalcitrant, ou qu'il ait commis un crime atroce, on le met dans une loge où il ne jouit même pas de la lumière du ciel; c'est le châtiment le plus sévère qu'on puisse lui infliger.

Deux fois par semaine douze personnes choisies annuellement parmi les habitans de la ville, visitent la prison, et font leur rapport aux inspecteurs; ceux-ci prescrivent ensuite, dans une assemblée générale, la manière dont chaque prisonnier doit être traité pendant sa détention. Le plus coupable est privé du jour; celui dont le crime est moins grave est tout seul aussi dans sa loge, mais elle est fort claire, et il lui est permis de s'occuper; et ceux dont les fautes sont encore moindres, sont réunis et travaillent ensemble.

On fait baigner le prisonnier deux fois

par semaine, et on lui fournit du linge pour changer. Les habitans des loges solitaires n'ont pour nourriture que du pain et de l'eau; ceux qui travaillent ont du bouillon, de la soupe, des puddings deux fois par semaine, un peu de viande, mais ils ne boivent que de l'eau; aucune espèce de liqueur spiritueuse ne leur est permise. On les emploie de préférence aux travaux qui leur sont familiers, à moins que la localité ne s'y oppose. S'il n'en est aucun dont ils aient fait l'apprentissage, on leur apprend le métier qui paraît le plus analogue à leurs dispositions. Les cordonniers sont réunis dans une chambre particulière; les tailleurs dans une autre, ainsi de suite : les tailleurs de pierre, les forgerons, etc., etc., travaillent dans les cours.

Cette maison, à l'exception du quartier des loges, très-éloigné des autres bâtimens, ressemble à une grande manufacture. La décence et le bon ordre règnent partout, et le spectateur n'y est jamais affligé par l'aspect de ces individus sales et dégoûtans

que l'on voit si habituellement dans nos prisons. Un étranger peut se promener dans cette maison sans crainte d'être insulté, il est défendu aux prisonniers de parler, de chanter, de rire, tant qu'ils sont à l'ouvrage. Un surveillant ne les perd jamais de vue, et celui qui ne travaillerait pas avec assiduité, serait aussitôt mis dans une loge solitaire, au pain et à l'eau. Cette punition imprime une telle crainte, qu'il est rarement nécessaire de l'infliger deux fois à la même personne.

Les femmes sont entièrement séparées des hommes, et employées à des ouvrages convenables à leur sexe. Les prisonniers qui travaillent, mangent ensemble dans une salle très-spacieuse, et tous assistent les dimanches à l'office divin. Le ministre du culte cause avec eux de temps en temps ainsi que les inspecteurs, afin de rectifier leurs principes; tant de soins sont ordinairement couronnés de succès, et il est rare qu'un détenu en recouvrant sa liberté, ne soit pas un homme nouveau, tant l'habitude du travail produit un effet salutaire.

Digitized by Google

Une attention vigilante veille à la santé des prisonniers; des appartemens convenables sont destinés aux malades, et des gens de l'art prennent soin d'eux.

Cette maison sagement conduite, loin d'être à charge au trésor public, lui produit, chaque année, un revenu considérable.

Combien il serait à désirer, que cet hôpital et cette prison servissent de modèle en Europe, aux établissemens de ce genre!

Philadelphie contient à peu près cinquante mille âmes; une partie de la population se compose d'anglais, d'irlandais, d'écossais et de français, le plus grand nombre sont des américains issus de familles originaires de ces diverses contrées. Tous s'occupent à quelque genre de commerce, et les propriétaires cherchent sans cesse à vendre avantageusement les biens qu'ils possèdent, pour en acheter d'autres à meilleur marché.

Les habitans ne sont remarquables ni par leur hospitalité, ni par leur politesse envers les étrangers. Les sociétés particu-

lières sont d'une tristesse mortelle. Dans les maisons citées comme les plus agréables, vingt ou trente personnes se réunissent à sept heures du soir, elles sont toutes assises autour du salon, et pour tout amusement, chacun cause à voix basse avec son voisin ou sa voisine: on sert du thé avec beaucoup de cérémonie, et à dix heures chacun se retire chez soi, fort ennuyé probablement d'une aussi longue inaction.

Les femmes sont en général fort jolies; mais elles se flétrissent et perdent leurs dents de bonne heure.

Baltimore, Lancastre et York.

Notre voyageur se rendit de Philadelphie à Baltimore, et passa, sur un pont flottant, la rivière Schnylkill.

Pour construire un de ces ponts, on place transversalement dans la rivière, de grands arbres liés ensemble par des chaînes, on les couvre dans toute leur longueur de fortes solives, sur lesquelles on cloue des planches qui offrent un chemin

commode aux passagers. Les deux côtés sont bordés de gardes-fous. Lorsque de lourdes voitures passent sur ces ponts, ils s'enfoncent de quelques pouces au-dessous de la surface de l'eau, néanmoins on n'y court aucun danger.

Baltimore contient environ seize mille habitans. C'est, après Philadelphie et New-York, la ville de toute l'Amérique septentrionale qui fait le commerce le plus florissant. Les habitans ont des mœurs simples, ils aiment les étrangers et les accueillent parfaitement; le jeu et la danse sont leurs amusemens de prédilection.

Lancastre, à deux journées de marche de Philadelphie, est la plus grande ville de la partie intérieure de l'Amérique septentrionale, les rues sont régulières et les maisons sont bâties en pierres et en briques.

La population de ces deux villes et de leurs environs, est en grande partie composée de hollandais et d'allemands ; ces derniers s'établissent les uns à côté des autres. Lorsqu'un jeune homme est d'âge

à se marier, il cherche une pièce de terre dans le voisinage de sa famille, et son industrie l'a bientôt fertilisée. L'Américain, au contraire, fort peu retenu par les liens du sang, emmène sa femme dans quelque lieu très-éloigné de celui qu'habitent ses parens. On trouve habituellement dans l'intérieur du pays, beaucoup de rôdeurs désirant acheter quelque pièce de terre à bon marché; lorsqu'ils ont trouvé ce qui leur convient, ils s'y établissent sur-le-champ; mais un seul changement ne leur suffit pas, et rarement dans tout le continent de l'Amérique, trouve-t-on un homme de la classe inférieure, qui n'ait pas plusieurs fois changé ses fermes et sa résidence; de sorte que les habitans peu nombreux des États-Unis, sont épars depuis les confins du Canada jusqu'aux bornes les plus reculées de la Géorgie, et des bords de la mer Atlantique aux rives du Mississipi.

La ville d'York, à peu près à vingt milles de Lancastre, à laquelle elle ressemble beaucoup, contient cinq cents maisons et

six églises. Elle est aussi habitée par des allemands.

Dans tous les cantons des États-Unis, on trouve une grande quantité de volailles sauvages, entre autres, des canards d'une espèce particulière et d'un goût exquis. On les appelle canards blancs ou canards à dos de toile, parce que leur plume sur le dos, a la couleur de la toile écrue.

La ville de Washington.

La ville de Washington, également connue sous le nom de la ville fédérale, fut fondée l'an 1792, et le siége du gouvernement s'y établit en 1800. Précédemment le congrès tenait ses sessions à New-Yorck; mais, jugeant nécessaire de choisir un lieu particulier où s'assemblerait la législature et qui serait en même temps le siége du gouvernement général des Etats-Unis, on confia au jugement éclairé du général Washington, alors président, le soin de choisir le lieu le plus convenable pour bâtir la ville fédérale. Après une mûre délibération, il se décida pour un local situé

sur les bords de la Patowmac ; au centre de tous les Etats-Unis et dans une position favorable au commerce.

Washington est situé à l'extrémité d'une pointe de terre au confluent des deux branches de la Patowmac. Le plan de cette cité est l'ouvrage d'un Français nommé l'Enfant. Il lui a donné la grandeur convenable à la métropole d'un pays qui a douze cent milles de longueur sur mille milles de largeur. L'enceinte a quatorze milles de circonférence. Les rues se coupent à angles droits et sont toutes dans la direction du nord au sud, ou de l'est à l'ouest ; de sorte que toutes les parties de la ville se ressemblent tellement qu'il serait difficile de les distinguer, si des avenues en diagonale ne la traversaient de tous côtés. Aux endroits où elles se croisent, il y a des places publiques fort spacieuses. Les rues ont de quatre-vingt-dix à cent pieds de large, et les avenues cent soixante. Chacune de ces dernières porte le nom de l'un des Etats-Unis, et une vaste place est réservée à chacun d'eux pour y ériger des

statues, des colonnes, etc., en l'honneur de ceux qui auront illustré leur patrie.

Le Capitole est un édifice construit sur le point le plus élevé de la ville. De ce lieu on la découvre tout entière ; et la vue s'étend sur la contrée adjacente. C'est là que siégent le congrès et les cours de justice.

La Virginie.

L'auteur poursuit son voyage et s'arrête avec plaisir dans la partie de la Virginie, située entre les rivières de Patowmac et de Rappahannock, appelée l'Isthme septentrional. Ces lieux sont célèbres parce qu'ils donnèrent naissance aux personnages les plus signalés dans la révolution, à la tête desquels il faut placer le général Washington.

Les principaux planteurs de la Virginie recueillent sur leurs terres, presque tout ce dont ils ont besoin. Ils ont parmi leurs esclaves des tailleurs, des cordonniers, des charpentiers, des serruriers, des tourneurs, des charrons, des tisserands, etc. D'autres

esclaves fabriquent de fort bonnes étoffes de laine. Les manufactures de toile de coton sont très-nombreuses, et l'on y fait surtout de très-beau nankin ; le cotonnier croît très-bien dans ce canton, celui qu'on emploie pour faire du nankin, est d'une espèce particulière, naturellement jaunâtre.

Les grandes terres sont administrées par des intendans et des commandeurs, ou des inspecteurs. Ce sont des nègres qui font tous les travaux, et leur nombre, dans cette contrée, surpasse du double, celui des blancs. Le quartier des nègres, ou l'ensemble de leurs habitations, est ordinairement situé à peu de distance de la maison principale, ce qui donne l'air d'un village à la résidence de tout planteur de Virginie. Ordinairement les esclaves ont auprès de leurs cases, de petits jardins et un terrain pour y élever de la volaille, ce qui constitue toute leur propriété. On leur laisse aussi le temps convenable pour soigner leur jardin, ils ont suffisamment de meubles, on les nourrit et on les vêtit

bien ; ainsi leur condition n'est pas aussi misérable qu'on pourrait le craindre.

Le plus grand nombre des maisons de la Virginie sont construites en bois. Devant le bâtiment est un portique, qui s'étend sur toute la longueur et quelquefois tout autour de l'édifice. Ce salon, car c'est ainsi qu'on l'appelle, est préféré pendant la chaleur à toutes les autres pièces de la maison, parce qu'il est rafraîchi par un ombrage agréable et un courant d'air. L'ameublement consiste en sofas et fauteuils.

Les femmes ne sont point jolies dans la basse Virginie, et leur costume est fort laid. Elles portent surtout une espèce de bonnet propre à défigurer. C'est un filet placé derrière la tête, garni de petit jets de cannes qui avancent de deux pieds, dans une direction horizontale. Une femme ainsi coiffée est obligée de se retourner entièrement pour regarder une personne placée de côté.

Vers les montagnes, les femmes réunissent la santé et la beauté.

Neuf milles au-dessous de Norfolk, on trouve le vaste marais *Dismal* qui s'étend au loin dans la Caroline du nord, et occupe un espace de cent cinquante mille acres. Ce terrain est entièrement couvert d'arbres. Le genièvre et le cyprès croissent dans les parties humides; les chênes blancs et les chênes rouges, ainsi qu'une grande variété de pins, viennent dans les parties dont le sol est plus sec. Ces arbres acquièrent une grosseur énorme; en quelques endroits, les broussailles qui les entourent sont si épaisses que l'on ne peut apercevoir le marais. Ce marais produit aussi une sorte de jonc rouge et une herbe très-longue, que les bestiaux mangent avec avidité, et qui les engraisse en peu de temps. Les habitans des environs font paître leurs troupeaux dans ce marais, mais ils ont grand soin de pourvoir à leur retour, sans quoi il serait impossible de les retrouver. Les premières semaines on envoie avec les autres bestiaux, deux ou trois vieilles vaches, familiarisées avec les lieux, et au cou desquelles on attache des sonnettes. Ces

vaches reviennent tous les soirs pour se faire traire, les autres bestiaux les suivent guidés par le son des clochettes, et lorsqu'ils rentrent à la ferme, on donne à chaque animal une poignée de sel, ce qui les engage à revenir. En peu de temps ils connaissent tout le marécage; et accoutumés, dès le premier jour, à revenir le soir à la ferme, ils reprennent régulièrement le même chemin.

Dans l'intérieur de ce marais, on trouve de grands troupeaux, provenant sans doute de ceux qui s'y égarèrent originairement; on y rencontre aussi des ours, des loups, des daims et d'autres animaux sauvages. On prétend dans les environs, qu'il y a aussi dans le marais des hommes sauvages, que l'on suppose s'y être perdus dans leur enfance.

En quelques endroits, la surface du marais *Dismal* est absolument sèche, et assez ferme pour soutenir les pas d'un cheval; d'un autre côté elle est entièrement couverte d'eau, et ailleurs elle est si bour-

beuse, qu'un homme s'y enfoncerait jusqu'au cou, s'il voulait marcher dessus. Si l'on creuse à quelques pieds de profondeur, dans les parties les plus solides, l'eau jaillit à l'instant et remplit le fossé. Ce marais a cela de particulier, qu'il ne donne ni fièvre, ni maladie bilieuse à ceux qui vivent dans son voisinage.

Les Virginiens font, avec des pêches, une eau-de-vie excellente et très estimée, à laquelle ils donnent une saveur délicieuse en jetant dedans des poires sèches; mais à l'exception des liqueurs fortes, ils ne boivent habituellement que de l'eau.

Richemont, capitale de la Virginie, est située sur le bord septentrional de la rivière de James, immédiatement au-dessous des chutes, ou des cascades de cette rivière qui a, vis-à-vis de la ville, douze cents pieds de large et que traversent deux ponts, sur une même ligne, et séparés par une île presqu'à distance égale de l'un et l'autre bord. Le pont qui, de la rive méridionale, mène à cette île, est construit

sur quinze larges bateaux plats, fixés par de fortes chaînes et des ancres; l'avant de ces bateaux est très-pointu et opposé au courant; de fortes poutres derrière et devant soutiennent les piles. Le lit de la rivière est plus étroit entre l'île et la ville; le pont de ce côté est élevé sur des piles formées par des souches encaissées; et les intervalles, produits par l'inégalité de leurs surfaces, sont remplis avec des pierres; ce pont n'a point de parapets; et les planches qui le couvrent sont si mal attachées, qu'il est très-dangereux de courir dessus lorsqu'on n'y est pas habitué. Le pont de pierre le plus fort, résisterait difficilement à l'amas de glaçons qui se précipitent du haut des cascades, au moment du dégel, après un hiver rigoureux; voilà pourquoi on n'en construit pas de plus solide que celui dont nous venons de parler.

Nulle part, peut-être, on n'aime autant le jeu qu'à Richemont. A peine notre voyageur fut-il entré dans l'auberge, que son hôte lui demanda quel jeu il préférait, en

le prévenant que dans telle chambre, il trouverait une table de pharaon, dans telle autre des jeux de hasard, et dans une troisième un billard. Les combats de coqs sont aussi au nombre des amusemens favoris des Virginiens.

Les gens du peuple, dans leurs querelles, se battent comme les animaux; ils se mordent, ils se donnent des coups de pieds, et tâchent mutuellement de s'arracher les yeux. Aussi trouve-t-on assez fréquemment des borgnes qui le sont devenus dans de pareils combats.

Un des jolis oiseaux de la Virginie, est celui qu'on appelle l'oiseau moqueur; il imite si agréablement le chant de tout autre oiseau, que celui qu'il contrefait prend aussitôt son vol et s'éloigne, comme s'il était honteux de s'entendre surpasser. L'oiseau bleu et l'oiseau rouge sont remarquables par leurs plumages : le premier, de la grosseur d'une linotte, a la tête, le dos et les aîles du bleu le plus brillant. L'oiseau rouge, gros comme une

alouette, a la tête ornée d'une petite aigrette, et son plumage est d'un rouge de vermillon.

Du côté de Colombia, à soixante milles de Richemont, on trouve un grand nombre de serpens, particulièrement le serpent noir, long de quatre à six pieds, mais sa morsure n'est point venimeuse; et les habitans du pays le laissent vivre, parce qu'il détruit les souris et les rats; le serpent à sonnettes et le serpent cuivré sont les plus venimeux. Le premier habite principalement les montagnes; très-heureusement avant de mordre il fait mouvoir ses sonnettes, ce qui donne le temps de fuir: la personne qu'il pique ne peut échapper à la mort, si elle n'est promptement secourue; mais par un bienfait de la Providence, partout où l'on rencontre ces reptiles dangereux, on trouve en abondance des herbes qui offrent l'antidote le plus sûr contre leur venin.

Dans la Haute-Virginie, à dix milles des Montagnes-Bleues, et à égale distance de la rivière appelée *Fluvanna*, se trouve

un pont naturel de rochers ; il s'étend au-dessus d'une profonde ouverture, qu'une grande convulsion de la nature a faite, de la base jusqu'au sommet d'une montagne, et semble avoir été posé là pour offrir un passage de l'un à l'autre bord du précipice. L'ouverture a près de deux milles de long, et en quelques endroits, plus de trois cents pieds de profondeur ; mais celle-ci varie selon l'élévation de la montagne.

L'arche de ce pont consiste en une masse solide de pierre : l'on suppose que, lorsque la montagne s'ouvrit, cette masse, auparavant adhérente à l'un des côtés, se détacha de son lit de terre, et fut portée au-dessus de l'ouverture. La route pour arriver au pont passe à travers un bois épais qui couvre une montagne, au sommet de laquelle on ne voit plus d'arbres. Après avoir fait quelques pas sur ce terrain découvert, on est tout-à-coup saisi d'étonnement en se voyant au bord d'un épouvantable abîme ; bientôt l'on se trouve sur le pont, du bord duquel on peut s'ap-

procher sans crainte d'un côté, et s'appuyer sur un parapet de pierres de roche, pour sonder la profondeur du gouffre. Il n'y a point de parapet de l'autre côté, mais un talus qui descend jusqu'à l'abîme, et qui est couvert de grands arbres, particulièrement de cèdres et de pins. Ce pont a quatre-vingt pieds de large : la route se trouve au milieu, et nombre de charriots y passent tous les jours.

A cinquante milles du Pont de Roche, au-delà des Montagnes Bleues, se trouve une autre curiosité naturelle fort remarquable, c'est une vaste caverne, connue dans le voisinage sous le nom de *Cave de Maddison :* elle est au centre d'une montagne de deux cents pieds de haut, si escarpée d'un côté, qu'elle est presque à pic au-dessus de la rivière qui coule autour de sa base ; le côté opposé offre une pente douce, où l'on a pratiqué la route qui conduit à la caverne, dont l'entrée est défendue par une vaste roche qui semble prête à tomber à chaque instant.

Avant de pénétrer dans ce lieu, le guide

allume trois ou quatre lattes de sapin résineux, dont il a fait une ample provision ; elles brûlent vite, mais ce sont d'excellentes torches.

La première division est une espèce de salle très-humide, à cause de la grande quantité d'eau qui suinte continuellement de la voûte : cette salle a vingt-cinq pieds de haut et quinze de large. Du côté opposé à celui par lequel on entre, se trouve un passage qui conduit à une espèce d'antichambre, d'où l'on se rend dans la chambre résonnante, ainsi nommée à cause de la prodigieuse répercussion des sons de la voix, ou d'un instrument de musique, lorsqu'ils partent de l'intérieur de cette pièce. La chambre sonore a environ vingt pieds carrés ; la voûte est en forme d'arc ; et tous les côtés, ainsi que ceux de la salle d'entrée, sont couverts de belles stalactites. On revient dans l'antichambre, où l'on trouve un autre passage d'environ trente pieds de large, et cent quatre-vingts pieds de long. Il se rétrécit beaucoup à l'extrémité, et aboutit à un étang d'eau

très-claire, d'environ trois ou quatre pieds de profondeur.

Aux deux tiers de ce long passage, on trouve à droite une grande ouverture qui conduit à une autre salle, dont le sol est dix pieds plus bas que le passage : les côtés étant très-escarpés et extrêmement glissans, il n'est pas facile de descendre dans cette salle, la plus belle de toute la caverne. Sa forme est ovale, elle a environ soixante pieds de long, trente de large, et en quelques endroits quinze de haut. Les stalactites que l'on y voit sont de la plus grande beauté, et tombent également en forme de draperie : si l'on frappe dessus avec un bâton, l'on entend une sorte de mugissement que répètent les différens échos de la caverne. En d'autres endroits elle commencent dès le bas de la salle, et forment des colonnes de différentes grandeurs, dont quelques-unes atteignent à la voûte. Si l'on s'en éloigne à quelque distance, et qu'on laisse au milieu une personne faisant mouvoir un flambeau allumé, mille objets fantastiques se dessinent, et l'on est presque

tenté de se croire parmi des spectres et des monstres. Les anciens habitans des environs prétendent que cette caverne était beaucoup plus belle lorsqu'on la visitait moins fréquemment, parce qu'alors les stalactites des voûtes et des murs étaient d'un blanc mat, et que depuis elles ont été ternies par l'épaisse fumée des torches de pin portées par les guides.

Le Canada. — Arrivée dans le pays.

Entre New-Yorck et le bas Canada, le pays est plat et très-dégarni d'arbres. En 1788, un incendie affreux détruisit les forêts à la distance de plusieurs milles; aussi le manque de bois de chauffage faisait beaucoup souffrir les habitans de ce canton lorsque l'auteur y passa. Après avoir traversé le lac Champlain, une grande variété d'objets avertit le voyageur qu'il est dans une autre pays. Le pavillon anglais, les soldats de garde, les habitans français qui vont et viennent, les enfans qui accourent sur le seuil des portes pour saluer les passans, politesse inconnue dans tous

les États-Unis; la solidité et la propreté des maisons, les crucifix, les chapelles, les couvens, les grandes églises, les prêtres vêtus de leurs robes noires, les religieux, les religieuses, tout paraît nouveau, même le langage, car on parle généralement français.

Dans le bas Canada tout le monde voyage en calèche; il est peu de fermier qui n'en ait une : c'est une espèce de chaise de poste contenant deux personnes; elle est traînée par un seul cheval, et conduite par un cocher, dont le siége est une sorte de coffre placé sur le brancard. La caisse de la voiture est suspendue par de larges courroies de cuir, dont les extrémités sont attachées à des rouleaux de fer, fixés derrière, et qui servent à alonger ou raccourcir ces mêmes courroies. De chaque côté est une petite portière d'environ deux pieds de haut.

Les crucifix que l'on trouve fréquemment sur la grande route, sont en bois; quelques-uns de la hauteur de vingt pieds sont peints et fort ornés.

Montréal.

La ville de Montréal est située sur une île de même nom, près de la rive du fleuve Saint-Laurent, opposée à celle où se trouve la ville nommée *la Prairie.* Il y a neuf milles de distance entre elles; et le fleuve à près de deux milles un quart de large entre l'une et l'autre.

On compte douze cents maisons dans la ville de Montréal; il s'en trouve quelques-unes de commodes, mais pas une qu'on puisse citer comme un édifice de bon goût. Dans la partie basse de la ville voisine du fleuve et la plus commerçante, toutes les maisons ressemblent à des prisons, parce que les portes et les fenêtres sont garnies en-dehors de volets de fer, que l'on ferme soigneusement dès que la nuit approche, afin de se garantir du feu. Cette ville, à moitié bâtie en bois, a éprouvé plusieurs incendies considérables; et ses habitans ont une telle peur du feu, que tous ceux un peu aisés, couvrent leurs maisons de lattes de fer-blanc. Une loi les

oblige d'avoir constamment sur leurs toits une ou plusieurs échelles proportionnées à la hauteur du bâtiment.

Les deux tiers des habitans de Montréal sont français d'origine. Les principaux négocians et les agens du gouvernement, sont Anglais, Écossais et Irlandais; mais tous passent pour anglais aux yeux des anciens habitans. Ceux-ci ont conservé les mœurs et presque tous les usages de leurs ancêtres, particulièrement leur langage.

Les habitans de Montréal sont, en général, très-hospitaliers, et d'une complaisance extrême pour les étrangers; ils vivent entre eux dans la plus grande union, et cherchent toutes les occasions de se réunir pour goûter ensemble les plaisirs de la table. L'hiver surtout, leurs communications sont si fréquentes et accompagnées de tant de marques d'amitié, qu'on dirait la ville habitée par une même famille. L'été il se fait moins de visites; mais les habitans aisés de l'un et de l'autre sexe, forment entre eux un club dont les membres

se réunissent une fois par semaine pour aller dîner aux environs de la ville.

L'île de Montréal a vingt-huit milles de long sur dix de large. Son territoire est extrêmement fertile et agréablement varié par des collines et des vallons qui semblent autant d'échelons pour arriver à deux montagnes considérables qui occupent le centre. La plus élevée de ces montagnes est à un mille de la ville, à laquelle elle donne son nom. Tout le terrain qui forme sa base est parsemé de jolies maisons de campagne, et jusqu'au tiers de sa hauteur on aperçoit, en plusieurs endroits, des traces de culture. Le reste est entièrement couvert d'arbres majestueux par leur grandeur et leur antiquité. Sur le côté qui regarde la rivière, est un ancien monastère avec un enclos considérable environné de murailles, et dont le sol, jusqu'à une assez grande distance, est parfaitement découvert. Il est impossible de se faire une juste idée de la beauté de la perspective qu'on découvre de ce lieu. Qu'on se figure un pays d'une étendue

immense au travers duquel coule, en serpentant, le superbe fleuve Saint-Laurent, dont l'œil peut suivre le cours jusqu'aux extrémités de l'horizon. A droite on aperçoit ces terribles courans et ces lits de rochers aigus sur lesquels le fleuve se précipite avec un bruit si épouvantable qu'il est entendu du sommet même de la montagne. A gauche et presque sous ses pieds, on a la ville de Montréal avec ses églises, ses monastères, ses clochers étincelans, et les nombreux vaisseaux mouillés à l'abri de ses antiques murailles. Plusieurs petites îles situées près de la ville, ajoutent encore à la beauté du spectacle. C'est là que le club dont on vient de parler, se réunit dans les beaux jours de l'été. Le jour indiqué pour chaque réunion, deux commissaires sont chargés de choisir un lieu nouveau pour la société, et d'en préférer un situé près d'une fontaine et sous un frais ombrage. Chaque famille porte des viandes froides, du vin, etc. On mêle le tout ensemble, et la société dont

le nombre se monte quelquefois à cent personnes, dîne gaiement sur l'herbe.

Il se fait à Montréal un très-grand commerce de pelleteries.

Belles perspectives sur les bords du fleuve Saint-Laurent.

L'auteur s'embarqua à Montréal sur le fleuve Saint-Laurent, pour se rendre à Québec, situé sur ce même fleuve à cent soixante milles au-dessus. En général, rien de plus varié, de plus agréable et souvent de plus majestueux, que les points de vue que présente ce superbe fleuve, dans un cours de plusieurs centaines de milles, au travers d'un pays où toutes les richesses de la nature sont répandues avec profusion, et où l'œil, après avoir parcouru des montagnes élevées et des forêts d'une étendue immense, se repose agréablement sur des plaines cultivées, et des vergers délicieux, pour retrouver de nouveau des bois, des montagnes et des plaines. Mais ce qui attire plus particulièrement l'atten-

tion, c'est l'heureuse position des villes et des villages, répandus sur les deux rives du fleuve. Presque tous les établissemens du Bas-Canada sont situés tout-à-fait sur le bord des rivières, c'est ce qui donne au fleuve Saint-Laurent et aux rivières du Canada, un aspect riant et un air de vie que n'ont pas les rivières des États-Unis de l'Amérique.

Dans un espace de plusieurs lieues au-dessous de Montréal, les habitations sont si pressées, qu'elles ont l'air de ne former qu'un même village. Toutes les maisons ont une apparence de propreté qui flatte la vue.

Notre voyageur débarquait le soir et passait la nuit dans une ferme où il était accueilli par les maîtres de la maison avec une politesse qui distingue particulièrement les Français. Aussitôt qu'il arrivait, on couvrait la table d'une nape blanche. On servait dessus du pain, du lait, des œufs et du beurre. Voilà ce que l'on offre en abondance dans une ferme; mais il est rare d'y trouver de la viande d'aucune es-

pèce. Dans le Bas-Canada, toutes les maisons sont fournies de bons lits à la française, élevés de quatre ou cinq pieds et garnis d'une paillasse, d'un matelas et d'un lit de plume.

Les Canadiens de la classe du peuple ont toute la gaiété et la vivacité des Français; ils dansent, ils chantent, et paraissent s'embarrasser fort peu du lendemain. Ceux d'une classe plus élevée, ont quelque chose de cette humeur brusque et chagrine, caractère dominant des Américains; mais la vanité est le trait le plus remarquable et le plus général du caractère de tous les Canadiens. En les prenant par leur faible, on fait d'eux tout ce qu'on veut. Très-peu d'hommes parmi eux, savent lire et écrire; les femmes seules, ont un peu d'instruction; aussi le Canadien ne conclut jamais une affaire, il ne fait aucune démarche importante sans consulter sa femme, et presque toujours il suit l'avis qu'elle lui donne.

Québec.

La ville de Québec située sur la rive nord-ouest du fleuve Saint-Laurent, est bâtie sur un promontoire très-élevé, presque en face d'une autre pointe de terre située sur la rive opposée, ce qui forme un détroit de trois quarts de mille de largeur, dans lequel le fleuve se trouve considérablement resserré; mais à peine est-il sorti de cette espèce d'entrave, qu'il s'étend de nouveau jusqu'à la largeur de cinq ou six milles, et forme, immédiatement au-dessous de la ville, un bassin assez vaste et assez profond pour contenir cent vaisseaux de ligne.

Québec est divisée en deux parties, que l'on appelle la Ville-Haute et la Ville-Basse; la première est bâtie sur la partie la plus élevée de la pointe, et assise sur un roc de pierre à chaux. La partie basse entoure la base du rocher et suit le bord du fleuve. Ce rocher s'élève, en quelques endroits, perpendiculairement au-dessus du fleuve, et est absolument inaccessible; dans d'au-

tres endroits; il n'est pas tellement escarpé qu'on n'ait pu y ménager une communication avec la Ville-Basse, par des rues qui suivent le contour du rocher, et qui sont bordées chacune d'un escalier pour la commodité des piétons.

On compte deux mille maisons à Québec, en comprenant la Ville-Haute, la Ville-Basse et ses fauxbourgs. Les deux tiers des habitans sont français d'origine, la société y est fort nombreuse et fort agréable, parce que cette ville, capitale du Canada, est la résidence du gouverneur, d'un grand nombre d'officiers civils, de gens de loi, et d'une garnison considérable qui lui donne un air de vie et d'enjouement.

La Ville-Basse est principalement habitée par les négocians et armateurs; il n'existe pas de séjour plus désagréable, l'air y est malsain et concentré dans des rues sales et étroites, sa circulation est encore interceptée par la trop grande élévation des maisons. Les rues les plus basses sont infectées d'une odeur insupportable provenant des vases et des immondices que

la marée en se retirant laisse sur le rivage. Dans la Ville-Haute, au contraire, on respire toujours un air pur.

Le marché de Québec est approvisionné de denrées de toute espèce, que l'on trouve en plus grande abondance et à meilleur marché que dans les villes des États-Unis. C'est une chose fort curieuse pour un étranger, que le grand nombre de chiens attelés à de petits charriots sur lesquels on transporte les provisions au marché; ces chiens rendent vraiment de grands services, ils ressemblent un peu à ceux de Terre-Neuve, si ce n'est qu'ils ont les pattes plus courtes et plus fortes; ils sont doués d'une force prodigieuse, et remarquables par leur instinct et leur docilité. Souvent un seul chien traîne à une distance considérable, un homme grand et fort. L'hiver on voit des carioles ou des traîneaux, tirés sur la neige, par une demi-douzaine de chiens, non-seulement pour des courses de quelques heures, mais aussi pour des voyages de plusieurs jours.

Parmi les différentes merveilles que l'on

admire dans les environs de Québec, les plus remarquables sont les cataractes appelées l'une de Montmorenci et l'autre de la Chaudière. Les deux rivières dont elles portent le nom, se jettent dans le fleuve Saint-Laurent; la première, à quelques milles au-dessous de Québec, la seconde, quelques milles au-dessus.

Le rivière Montmorenci, dont le cours est très-irrégulier, traverse un pays sauvage et très-boisé, sur un lit de rochers aigus, jusqu'au moment où elle arrive sur le bord du précipice. Alors elle tombe d'une hauteur de deux cent quarante pieds, perpendiculairement et sans rencontrer aucun objet dans sa chute. Le volume de cette rivière est peu considérable, excepté dans la saison des débordemens, mais ce volume d'eau se trouve tellement augmenté par l'écume que produit le froissement continuel et violent qu'il éprouve en traversant le lit de rochers qui bordent le sommet du précipice, qu'il présente à l'œil l'apparence d'une assez belle nappe d'eau ressemblant parfaitement à de la neige que l'on jette

en masse du haut d'une maison, et ayant comme elle, du moins en apparence, une chute très-lente; la vapeur qui s'élève du fond du précipice est considérable; et lorsqu'on l'observe vers le milieu du jour, elle offre à l'œil les couleurs du prisme dans tout leur éclat. La largeur de la rivière, au sommet de la cataracte, n'est que de cinquante pieds: au-dessous, les eaux sont retenues dans une espèce de bassin, par un rocher d'une seule pièce, qui occupe la presque totalité de la largeur de la cataracte, et à l'extrémité duquel, elles s'échappent et coulent doucement dans le fleuve Saint-Laurent, qui n'en est éloigné que de trois cents pas. Les bords de la rivière de Montmorenci, au-dessous de sa chute sont très-escarpés, à pic en quelques endroits, et partout inaccessibles, de sorte que si l'on veut voir la cataracte de près, on est obligé de suivre le bord du fleuve Saint-Laurent, jusqu'à ce que l'on arrive à l'embouchure de la rivière Montmorenci. Lorsqu'en montant ou en descendant ce même fleuve, on arrive vis-à-vis de la ca-

taracte, le spectacle dont on jouit est vraiment imposant et sublime.

La hauteur de la chute de la Chaudière n'est pas de moitié aussi grande que celle de Montmorenci, mais elle a deux cent cinquante pieds de large. Les environs en sont beaucoup plus agréables; car à Montmorenci, à l'exception de quelques arbres disséminés çà et là, on ne voit que la cataracte, au lieu que les bords de la rivière de la Chaudière sont parfaitement boisés; et au travers des masses de rochers que l'on rencontre de distance en distance, on aperçoit les sites les plus agrestes et les plus romantiques. Quant à la cataracte elle-même, sa grandeur varie, suivant la saison. Lorsque le lit de la rivière est plein, le volume d'eau qui se précipite sur les rochers étonne le spectateur; lorsque le temps est sec, et la plus grande partie de l'été, ce volume est peu considérable, aussi les voyageurs préfèrent-ils la chute de Montmorenci.

On exporte du Canada des fourrures et des pelleteries en immense quantité, du

blé, de la farine, de la graine de lin, de la potasse, du bois, des planches, du merrain, du poisson sec, de l'huile, du ginseng et des drogues.

Climat et amusemens des Canadiens pendant l'hiver.

Les chaleurs de l'été sont aussi excessives au Canada, que les hivers y sont rigoureux, mais on n'y éprouve pas, comme aux Etats-Unis, des changemens soudains du froid au chaud, et les saisons y sont régulières. Les Canadiens préfèrent l'hiver à toutes les autres, c'est pour eux le temps du repos et des plaisirs. Dès que les neiges sont tombées, et qu'un froid piquant a succédé aux brouillards épais et humides, toutes les affaires, tous les travaux sont mis de côté, on ne songe plus qu'à s'amuser. Les festins, les visites, les assemblées, les concerts, les bals et le jeu emploient tous les momens et fixent exclusivement l'attention du riche et du pauvre, des jeunes et des vieux.

Au moyen de leurs traîneaux, les Cana-

diens se transportent d'un lieu à un autre, sur la neige, avec une vitesse incroyable, et de la manière la plus agréable. Ces voitures sont si légères, et le tirage si doux, que souvent le même cheval fait quatre-vingt milles en un seul jour. Ces traîneaux, qu'ils appellent carioles, portent communément deux personnes et le cocher. Ils sont attelés d'un seul cheval, et lorsqu'on en met deux, ils sont toujours l'un en avant de l'autre, parce que les routes sur la neige sont tracées de manière à ne pas admettre deux chevaux de front : la forme des carioles varie suivant le goût de leurs propriétaires, et c'est parmi les Canadiens un point très-important d'en avoir une plus élégante que celle de son voisin. Les unes sont découvertes, les autres fermées avec des fourrures qui les rendent impénétrables à l'air ; mais celles-ci ne servent que la nuit, parce que le principal but des courses est de se faire voir ; les dames particulièrement mettent ces jours-là leurs plus belles fourrures. Ces voitures glissent sur la neige avec une telle vitesse, et font

si peu de bruit, que pour prévenir les accidens, on est obligé d'attacher une clochette au cou du cheval, ou de sonner du cor, ce qui, joint à la rapidité du mouvement, rend ces parties très-gaies et très-agréables. Les Canadiens profitent de cette saison pour visiter leurs amis éloignés, parce que cette manière de voyager est tout à la fois expéditive et économique.

Quoique le froid soit extrêmement sévère au Canada, les habitans ne le redoutent pas parce qu'ils savent s'en garantir.

Les appartemens du rez-de-chaussée sont échauffés par des poëles dont les tuyaux se distribuent dans les appartemens supérieurs, les portes extérieures et les fenêtres sont doublées et garnies de fourrures en-dedans et en-dehors, et lorsque l'on sort, on est enveloppé de fourrures depuis la tête jusqu'aux pieds.

Une chose surprenante pour les étrangers, c'est le peu d'impression que fait sur les chevaux le froid le plus dur. Il arrive souvent qu'après être restés plusieurs heures en plein air, dans une saison où les

liqueurs spiritueuses gèlent dans les vaisseaux, ils se mettent en marche avec autant de souplesse et de vivacité que dans l'été. En général, les Canadiens français d'origine, ne se font aucun scrupule de laisser leurs chevaux sans les couvrir, à la porte de ceux qu'ils vont visiter. Cette négligence est d'autant plus surprenante, que tous les autres animaux domestiques, sans en excepter la volaille, sont réunis pêle-mêle dans une étable, afin de se tenir chaud les uns les autres. Ceux que l'on destine pour la table, pendant la saison rigoureuse, sont tués et enterrés dans des trous profonds, d'où on les tire à mesure qu'on en a besoin.

L'hiver continue jusques vers la fin d'avril ou au commencement de mai; alors le dégel arrive presque subitement. La neige disparaît en peu de jours; mais les glaces restent long-temps dans les rivières avant de se dissoudre. Le tableau que présente dans ce moment le fleuve Saint-Laurent, est vraiment effrayant. Le brisement des glaces s'annonce d'abord par un

bruit semblable à un coup de canon; ensuite, à mesure que les eaux s'élèvent et se grossissent par la fonte des neiges, elles se séparent en une infinité de morceaux, qui obéissent aux courans extrêmement rapides, se précipitent avec une impétuosité prodigieuse vers son embouchure, jusqu'à ce qu'ils rencontrent dans leur chemin une île ou un banc de sable. Le premier glaçon arrêté est bientot suivi de beaucoup d'autres, ils s'amoncèlent les uns sur les autres, et forment des masses de plusieurs toises d'élévation. Quelquefois, le vent détache ces masses des îles ou des rochers sur lesquels elles s'étaient formées et les conduit jusques dans l'Océan, où on les prend souvent pour des îles flottantes. D'autres fois, elles restent dans les rivières et obstruent la navigation, longtemps après que tous les vestiges du froid ont disparu sur les côtes.

La végétation commence aussitôt après le dégel, et rien n'égale la rapidité de ses progrès. Les chaleurs de l'été suivent de près les premières apparences du prin-

temps. En peu de jours, les champs sont ornés de la plus riche verdure, et les arbres couverts des plus épais feuillages. Les plantes potagères se succèdent rapidement, et le grain semé au mois de mai, est toujours recueilli avant la fin de juillet. Cette partie de l'année dans laquelle le printemps et l'été semblent marcher de front, multiplie les jouissances; la nature est parée de tous ses ornemens, et cependant les chaleurs ne sont pas excessives; il est rare que le thermomètre de Fahrenheit s'élève à plus de quatre-vingt-quatre degrés. Dans le mois de juillet et d'août, les chaleurs deviennent quelquefois plus fortes et souvent insupportables; mais elles laissent entre elles de longs intervalles, et ne durent jamais plus de deux ou trois jours.

L'automne est également très-agréable au Canada; mais on remarque une différence de trois semaines entre Québec et Montréal, pour la succession des diverses saisons. Lorsque les petits pois et les fraises sont en pleine maturité à Québec, on n'en mange plus à Montréal.

Voitures du Canada; et la ville des Trois-Rivières.

L'auteur partit de Québec avec l'intention d'aller visiter les cataractes du Niagara, et il prit par terre le chemin de Montréal.

Nulle part dans toute l'Amérique septentrionale, on ne trouve de route aussi commode et aussi bien servie que celle qui conduit de Québec à Montréal: des postes sont établies à des distances réglées; à chaque station, des calèches ou des carioles, suivant la saison, paraissent attendre le voyageur. Chaque maître de poste est tenu d'avoir chez lui quatre calèches et autant de carioles; il y a en outre à chaque relai, ce qu'on appelle dans le pays un aide-de-poste, qui est tenu d'avoir un nombre égal de ces voitures, et de les fournir au maître de poste lorsque celui-ci les requiert. Au privilége exclusif de fournir des chevaux et des voitures, il n'y a d'attaché que l'obligation de servir les voyageurs dans un quart-d'heure, si c'est pendant le jour, et une demi-heure si c'est

la nuit. Les postillons sont obligés de faire deux lieues par heure. Le prix d'une calèche attelée d'un seul cheval, est de vingt-un sous de France. Il n'est rien dû au postillon.

Les chevaux du Canada sont petits et lourds, mais ils sont infatigables; ceux que l'on emploie pour la poste, sont mal nourris, mal traités; dès qu'ils ont achevé leur course, on les renvoie dans les champs, où l'on va de nouveau les chercher lorsqu'un autre voyageur se présente; et malgré cette négligence, ils vont toujours un très-bon train.

Les villageoises françaises sont en général très-jolies. Leur costume simple, mais propre, consiste en un corset bleu, ou écarlate, sans manches, et un jupon d'une couleur différente. Elles portent sur la tête un chapeau de paille mis avec grâce. Mais, comme les femmes Indiennes, elles perdent de très-bonne heure leur beauté, parce que les hommes extrêmement indolens, les chargent des plus durs travaux de la ferme.

Digitized by Google

Tous les établissemens du Bas-Canada sont situés sur les rives du fleuve Saint-Laurent. Les plus avancés dans l'intérieur des terres, n'en sont pas éloignés de plus de douze milles. Cela vient de ce que les Canadiens français ainsi que les allemands, aiment à vivre les uns avec les autres. Aussi, tant que la ferme paternelle est susceptible d'être divisée, les enfans devenus grands en prennent une portion qu'ils cultivent pour leur compte; et ce n'est que lorsqu'elle ne peut suffire à ces partages, soit à cause de sa petitesse, soit à cause du trop grand nombre d'enfans, que le père de famille songe à demander de nouvelles terres à son seigneur.

Le Canadien a cependant l'esprit entreprenant. Lorsque l'occasion se présente de traverser les immenses lacs des régions occidentales, ils la saisissent avec empressement; ils bravent gaiement les tempêtes horribles que l'on éprouve sur ces prodigieuses masses d'eau, ils travaillent avec courage et constance lorsqu'il faut employer la rame ou le crochet, pour vain-

cre la rapidité des courans. On ne les entend jamais murmurer contre l'inclémence des saisons et les cruels tourmens de la faim. Le Canadien est, de tous les hommes de la terre, le plus enclin à la vanité, c'est elle qui soutient son courage; il triomphe à son retour, lorsqu'il raconte à ses parens et à ses amis, l'histoire de ses voyages; et les dangers qu'il a courus sont les trophées dont il aime à se parer.

La ville des Trois-Rivières se trouve à peu près à moitié chemin, entre Québec et Montréal; elle est bâtie sur le bord du fleuve Saint-Laurent, on y compte trois cents maisons et elle est regardée sous le rapport de la population, comme la troisième ville du Canada.

La seule maison religieuse de femmes qui existe dans cette ville, est le couvent des Ursulines; l'habillement des religieuses consiste en une robe noire; un fichu blanc dont les angles sont arrondis, est attaché sous le menton, et couvre les épaules et la poitrine; une coiffe de toile blanche qui cache la moitié du front et les oreilles, se

joint de chaque côté au fichu ; un voile de gaze noire flotte sur les épaules et s'abaisse sur le visage lorsqu'elles ne veulent pas être vues. Cet habillement sied très-mal. La maison est fort pauvre, et l'industrie de ces bonnes filles fait une partie de son revenu. C'est particulièrement pour leurs ouvrages fabriqués avec l'écorce d'arbre, que ces religieuses sont renommées. Elles se servent ordinairement de l'écorce du bouleau. Elles en font des portefeuilles, de petits paniers, des boîtes à toilette, etc., etc., ornés de dessins brodés avec le poil d'élan, qu'elles teignent des couleurs les plus vives ; elles font aussi des modèles des canots et des instrumens de guerre des Indiens.

Les canots des Indiens, construits avec l'écorce de ce même arbre, et dont ils se servent sur le fleuve Saint-Laurent, sur la rivière d'Utawa et sur les lacs les plus voisins, sont tous construits par les Indiens eux-mêmes, dans la ville des Trois-Rivières. Dans la partie septentrionale du Canada, le bouleau est très-commun et par-

vient à une grosseur prodigieuse. L'écorce de cet arbre est si flexible, qu'on peut la rouler comme une pièce de drap. Les Indiens qui habitent cette partie du pays, ont toujours dans leurs canots, lorsqu'ils vont à la chasse, un certain nombre de ces rouleaux, dont ils font des huttes temporaires, sur des perches placées transversalement, et supportées par des pieux fixés en terre; ils étendent l'écorce, l'attachent aux pieux avec des cordes faites d'écorce d'orme, et ils ont, en un instant, une habitation complète avec ses murs et son toit.

Le fleuve Saint-Laurent. — Les ours et les écureuils.

Dans le Haut-Canada, ainsi que dans les parties occidentales du Bas-Canada, les voyageurs sont obligés de porter leur lit avec eux, et ces lits se composent généralement d'une peau de buffle, et d'une couverture de laine. Les Indiens qui apprêtent ces peaux y laissent le poil, et leur donnent, par des procédés particuliers,

le moëlleux d'une étoffe. Le poil du buffle, au commencement de l'hiver, est épais, long, droit et noir comme celui d'un ours; mais dans l'été ce poil est court, frisé et de couleur brunâtre, parce qu'il est brûlé par les rayons du soleil.

Notre voyageur, après s'être pourvu de vin, d'eau-de-vie, et de tous les objets indispensables à ceux qui remontent le fleuve Saint-Laurent, s'embarqua pour Kingston. Quoiqu'il y ait des routes tracées et des habitations assez rapprochées les unes des autres sur la rive nord-ouest du fleuve Saint-Laurent, depuis Montréal jusqu'à Kingston, située à l'extrémité orientale du lac Ontario, il est presque sans exemple que personne ait entrepris de faire ce voyage par terre, en raison de la difficulté de faire traverser à des chevaux la quantité de rivières rapides et profondes qui se jettent dans le fleuve Saint-Laurent. Les transports par eau sont donc les seuls que l'on emploie dans tout le Canada, excepté depuis Québec jusqu'à Montréal. Cette manière de voyager, au surplus, est d'autant

plus agréable, qu'il est très-rare que l'on s'écarte des bords des rivières, dans le voisinage desquelles sont toutes les habitations.

Il y a des années où l'on voit au Canada des pigeons sauvages qui descendent des régions septentrionales, en si grand nombre, qu'on aurait peine à le croire si on ne les avait pas vus. Ces oiseaux font une course de quatre-vingt milles : ils se reposent souvent sur les bords des lacs, des rivières, dans le voisinage des fermes; et alors ils sont tellement fatigués, qu'un homme armé d'un bâton, en tue plusieurs centaines. C'est ordinairement tous les sept ou huit ans que ces oiseaux paraissent dans le pays; et l'on appelle ces années-là, *les années aux pigeons.*

On a aussi *les années aux ours, les années aux écureuils.* Pendant le séjour de notre voyageur, c'était en même temps l'année des ours et celle des écureuils. Les premiers étaient venus des parties septentrionales, et se trouvaient en très-grand nombre dans le voisinage du lac Ontario,

du lac Erié, et des parties supérieures du fleuve Saint-Laurent. Lorsqu'ils arrivent sur les bords de ces lacs, ou sur ceux du fleuve, s'ils aperçoivent la rive opposée, ils se jettent à l'eau, et font leurs efforts pour gagner le rivage à la nage. Les Indiens en tuent une quantité prodigieuse au moment où ils traversent le fleuve Saint-Laurent. Ils se divisent pour cela en petites bandes campées à peu de distance les unes des autres sur les bords du fleuve. Rarement un ours attaque un homme dans les bois; mais lorsqu'il en rencontre un tout seul dans un bateau, il n'hésite pas à l'attaquer; et soit que dans l'eau il ait plus de force ou de courage, c'est tout ce qu'un homme peut faire que de s'en débarrasser.

Les écureuils, au contraire, étaient venus cette année des parties méridionales et du territoire des États-Unis: comme les ours, ils passent les rivières à la nage, mais ils cherchent les passages les plus courts, et dirigent pour cela leurs courses vers la rivière de Niagara, au-dessus des

cataractes, où son lit est plus étroit et ses eaux plus tranquilles.

On dit à l'auteur, à Niagara, que plus de cinquante mille écureuils avaient passé la rivière dans deux ou trois jours, et que les ravages qu'ils avaient commis étaient tels, que les fermiers se trouveraient fort heureux de recueillir le tiers de la récolte qu'ils attendaient. Ces écureuils, entièrement noirs, sont une espèce particulière au continent de l'Amérique : ils sont à peu près de la grosseur de l'écureuil gris, et pèsent d'une à deux livres et demie. La migration de ces animaux, en aussi grand nombre, est, dit-on, un signe précurseur et infaillible d'un hiver rigoureux.

Le Mississipi est le seul fleuve de l'Amérique septentrionale, qui puisse être comparé, pour l'étendue et les avantages de la navigation au fleuve Saint-Laurent. Ce dernier a une embouchure large de quatre-vingt-dix milles; il est navigable, pour des vaisseaux de ligne, jusqu'à Québec, ce qui fait une distance de quatre cents milles. Son lit est plus profond que

lorsqu'on en fit la découverte; les inondations qui ont lieu tous les printemps, les eaux claires et limpides qui viennent du lac Ontario, et se précipitent avec impétuosité vers son embouchure, entraînent les bancs de sable, détachent les rochers, et creusent ainsi son lit. Le Mississipi, au contraire, n'a pas vingt milles de large à son embouchure, et elle est tellement obstruée par des bancs de sable et par des barres, qu'un vaisseau qui tire plus de douze pieds d'eau, ne peut y entrer sans courir les plus grands dangers. Cependant, sous un autre rapport, le Mississipi doit être placé au-dessus du fleuve Saint-Laurent, à cause de l'uniformité de ses courans, et parce qu'il est navigable jusqu'à une distance immense de son embouchure, pour des bateaux d'un port considérable.

La ville de Niagara.

Il faut ordinairement sept jours pour remonter le fleuve Saint-Laurent, depuis Montréal jusqu'à Kingston. Cette dernière ville est située à l'entrée d'une baie pro-

fonde, placée à la pointe nord-est du lac Ontario ; elle fait un commerce considérable, parce que toutes les marchandises destinées à approvisionner le haut pays, après avoir remonté le fleuve St.-Laurent, sont déposées dans des magasins, jusqu'à ce qu'elles soient embarquées à bord des vaisseaux propres à la navigation du lac ; les pelleteries apportées des différens postes établis sur les lacs les plus voisins, sont également mises en magasin pour être chargées sur les bateaux qui descendent le fleuve Saint-Laurent.

Pendant l'automne, les habitans de Kingston souffrent beaucoup des fièvres intermittentes, occasionnées par les vapeurs qui s'élèvent des marais voisins de la ville.

Le lendemain de son arrivée à Kingston, l'auteur s'embarqua sur une goëlette pour se rendre à Niagara, et il fut frappé de la beauté du spectacle qui s'offrit à ses yeux.

Le lac Ontario, bordé de chaque côté par d'antiques forêts, est le plus oriental

des quatre lacs au travers desquels passe la ligne de démarcation qui sépare les Etats-Unis de la province du Canada. Il a deux cent vingt milles de l'orient à l'occident, et soixante-dix dans sa plus grande largeur. Ce lac est moins sujet que les autres aux coups de vents et aux tempêtes, et l'on s'étonne de la tranquillité de ses eaux en voyant son immense étendue.

Après trois jours de traversée on aperçut du vaisseau la ville et le fort de Niagara, le vent n'étant plus favorable, les passagers s'embarquèrent dans le canot qui les conduisit à la Pointe-de-Mississaguis, d'où il n'y a plus qu'une promenade agréable, d'un mille environ, presque toujours au travers des bois, jusqu'à la ville de Niagara, capitale du haut Canada.

Cette pointe tire son nom des Indiens Mississaguis, qui l'ont choisie pour le lieu le plus ordinaire de leur campement. Cette nation établie sur les bords du lac Ontario, est une des plus nombreuses du pays. Les hommes sont, en général, très-robustes et fort habiles à la chasse et à la

pêche. Leur peau est plus noire que celle des autres Indiens, et plusieurs ressemblent à des nègres. Leur extérieur, et particulièrement celui des femmes, est sale et dégoûtant ; l'odeur qu'exhale la quantité de graisse et d'huile de poisson dont celles-ci barbouillent leurs cheveux et leur visage, est tellement insupportable, surtout quand il fait chaud, qu'il est impossible de s'approcher d'elles sans être fortement incommodé. En arrivant à Niagara, notre voyageur trouva un grand nombre de ces Indiens répandus par groupes dans la ville, et fort affligés en apparence de la perte d'un de leurs chefs favoris. Le commandant de la garnison les apaisa en leur faisant distribuer quelques présens, entre autres une grande quantité de rhum et d'autres provisions de bouche. Mais un officier civil connaissant parfaitement le caractère de ces Indiens, dit à l'auteur, que le sang étant à leurs yeux la seule expiation qui pût leur faire oublier le meurtre d'un chef favori, ils ne manqueraient pas de tuer un blanc, peut-être très-innocent de l'action

dont ils se plaignaient, dès qu'ils trouveraient une occasion secrète et favorable, dussent-ils l'attendre vingt ans.

Les Mississaguis entretiennent les habitans de Niagara et des autres villes situées sur le lac, de poisson et de gibier de toute espèce, dont la valeur s'estime en bouteilles de rhum et en livres de pain. Un Indien vendit devant notre voyageur, un excellent quartier de venaison et un saumon pesant quinze livres, pour une bouteille de rhum et un pain, valant l'un et l'autre une demi-piastre ; et l'Indien parut fort content de son marché.

La ville de Niagara contient environ soixante-dix maisons, la plupart bâties en bois ; elle est située sur la partie la plus élevée de la rivière de Niagara, de sorte que l'on y jouit d'une superbe vue sur le lac Ontario et sur les côtes éloignées.

La rivière et les cataractes de Niagara.

A dix-huit milles de la ville de Niagara, en remontant la rivière du même nom, on trouve ces fameuses cataractes, placées

à juste titre parmi les plus étonnantes merveilles de la nature. La route qui conduit du lac Ontario au lac Erié, n'en est éloignée que de quelques centaines de pas, et suit les côteaux escarpés, au pied desquels coule la rivière de Niagara, assez près pour que le voyageur ait sous les yeux des tableaux plus curieux et plus pittoresques les uns que les autres. Cette rivière, au lieu de se rétrécir, comme les autres vers sa source, s'élargit si rapidement, que dans l'espace de trois lieues, elle a un mille de large, et toute l'apparence d'un lac; car elle est environnée de tous côtés par de hautes montagnes, et ses eaux coulent si tranquillement qu'on ne leur croirait aucun courant. Lorsqu'on est sorti de ce bassin long d'environ deux milles, le lit de la rivière se trouve tout-à-coup resserré entre deux chaînes de montagnes, et de là, jusqu'aux cataractes, le courant est rapide et irrégulier. A la sortie du bassin, au pied du côteau, est un petit village auquel on a donné le nom de Queenstown, mais qui est plus connu dans le pays sous celui de

Débarquement, parce que c'est là que les vaisseaux marchands s'arrêtent pour déposer les marchandises destinées à l'intérieur du pays.

A deux ou trois cents pas de Queenstown, à mi-côte, on aperçoit une longue file de maisons en bois d'une certaine apparence, c'étaient des casernes pour les troupes stationnées dans ce lieu ; elles ne sont plus occupées en raison de l'intempérie du climat. Un groupe de montagnes, couvertes de chênes d'une hauteur immense, se présente à la vue ; la route serpente autour, mais elle est si escarpée et si raboteuse, qu'il faut gagner le sommet à pied. Après avoir traversé ces montagnes, on se trouve sur un terrain uni.

Du sommet de l'une de ces montagnes, au pied de laquelle se trouve le petit village de Queenstown, le voyageur admire une des plus belles perspectives que l'on puisse rencontrer. En regardant au travers des arbres dont la montagne est couverte depuis sa base jusqu'au sommet, il aperçoit à gauche les toits des maisons de

Queenstown, et au bas du village les vaisseaux mouillés dans la rivière à deux cents pieds au-dessous de lui; les mâts ressemblent à de faibles roseaux se glissant furtivement au milieu de l'épais feuillage, dont les arbres sont couverts. S'il porte sa vue un peu plus loin, il suit le cours de la rivière dans toutes ses sinuosités jusqu'à son embouchure, où il la voit se jeter dans le lac Ontario, entre la ville et le fort : de ce côté, le point de vue est terminé par le lac, excepté dans une partie de l'horizon, où l'on aperçoit les sommets des Montagnes-Bleues de Toronto. La rive droite de la rivière offre, d'un côté, le tableau de la nature la plus sauvage, et de l'autre, ce sont des champs cultivés et de jolies fermes, disséminées depuis le bord de l'eau jusqu'à une grande distance dans les terres; mais à mesure que l'on s'éloigne de la partie navigable, les traces de culture et de population diminuent, et finissent par disparaître entièrement.

Sur la route qui conduit au lac Erié, et dans le voisinage de la cataracte, est

un petit village au-delà duquel on traverse quelques champs, et l'on s'avance ensuite vers un lieu extrêmement profond, environné de grands arbres, et du fond duquel sort une prodigieuse quantité de vapeurs blanches, semblables à la fumée d'un monceau de broussailles en feu. Arrivé sur les bords de ce creux, on descend un côteau très-escarpé d'environ cinquante pas, et, après avoir marché quelque temps dans une espèce de marais, couvert de buissons, on arrive au rocher de la Table, ainsi nommé parce qu'il a une surface très-unie et à peu près la forme d'une table. Ce rocher est placé presqu'en face de la grande cataracte, au-dessus de laquelle il est élevé d'environ quarante pieds. Le point de vue est sublime de ce côté. Mais avant d'en donner une idée, il faut décrire au lecteur la rivière et les cataractes.

La rivière de Niagara prend sa source dans la partie orientale du lac Erié, et après un cours de trente milles elle se jette dans le lac Ontario. En partant du

lac Erié, jusqu'à quelques milles au-delà, sa largeur est d'environ trois cents pas; mais son courant est si rapide et si irrégulier, son cours est tellement embarrassé par des rochers énormes répandus en grand nombre sur sa surface, qu'il serait extrêmement dangereux d'y naviguer autrement qu'avec des bateaux. Ensuite le lit s'étend, les rochers disparaissent, les eaux, quoique rapides, coulent sans fracas, uniformément; et la navigation devient facile et sûre pour des bateaux, jusqu'au fort Chippeway, situé à trois milles au-dessus des cataractes. En cet endroit, son cours est de nouveau obstrué par des rochers, et ses eaux, après s'être précipitées de plusieurs sauts qui se succèdent les uns aux autres, sont tellement irritées, que si un canot osait dépasser le fort Chippeway, où l'on s'arrête ordinairement, aucune force humaine ne pourrait l'empêcher d'être mis en pièces long-temps avant d'arriver aux cataractes.

A mesure que la rivière approche des cataractes, ses eaux redoublent de vio-

lence, en passant au travers des rochers qui s'opposent à leur passage; mais dès qu'elles en ont atteint le bord, elles se précipitent en masse, sans rencontrer aucun obstacle dans leur chute. Un moment avant d'arriver au précipice, la rivière fait un détour considérable sur la droite, ce qui donne à cette nappe d'eau une direction oblique, et lui fait faire un angle assez considérable avec le rocher du haut duquel elle tombe. La largeur des cataractes est plus grande que celle de la rivière, et celle-ci, en se précipitant, ne forme pas une nappe unique, elle est partagée par des îles en trois cataractes bien distinctes les unes des autres. La plus étendue est appelée *la grande cataracte*, ou la cataracte du Fer-à-Cheval, parce qu'elle en a un peu la forme. Sa hauteur n'est que de cent quarante-deux pieds, tandis que celle des autres est de cent soixante; mais c'est précisément ce qui lui donne la prééminence sur les deux autres, tant pour la largeur que pour la rapidité. Le lit de la rivière, au-dessus du précipice,

étant plus bas d'un côté que de l'autre, les eaux se pressent vers la partie la moins élevée, et acquièrent dans leur chute une plus grande vélocité que celles qui s'échappent par l'autre côté. Du côté du fer-à-cheval il s'élève un nuage prodigieux de vapeurs, que l'on aperçoit, par un temps serein, à quarante-quatre milles. Il est impossible de mesurer l'étendue de cette partie de la cataracte autrement qu'avec l'œil; l'opinion générale lui donne une circonférence de six cents pas. L'île qui la sépare de la cataracte la plus voisine, peut avoir trois cent cinquante pas de large; la seconde cataracte n'en a que cinq. L'île qui sépare celle-ci de la troisième en a trente; et cette troisième qu'on appelle communément *la cataracte du fort Schloper*, parce qu'elle comprend toute la rive où est situé ce fort, en a au moins autant que la plus grande des deux îles. D'après cet aperçu, la largeur totale du précipice, en y comprenant les îles, est de treize cent trente-cinq pas. On assure que le volume d'eau qui se précipite du haut des cataractes,

est de six cent soixante-douze mille tonneaux par minute.

Retournons maintenant au rocher de la Table, situé sur le bord de la cataracte du Fer-à-Cheval. De là, le spectateur jouit sans aucun obstacle de la vue d'un magnifique tableau. Devant lui sont ces rapides courans, placés au-dessus des cataractes; sur les côtés se trouvent d'immenses forêts, dont les deux bords de la rivière sont couverts; un peu au-dessous se présente la cataracte du Fer-à-Cheval; à quelque distance sur la gauche, celle du fort Schloper, et, perpendiculairement sous les pieds, est placé ce gouffre terrible, dont l'œil épouvanté ose à peine, en plongeant par-dessus les bords du rocher, mesurer la profondeur. Il est impossible d'exprimer à quel point l'âme est saisie à la vue de tant d'objets divers et extraordinaires; ce n'est qu'après quelques minutes de recueillement, qu'on peut distinguer les parties qui composent ce tableau merveilleux, et les examiner séparément.

Le cœur de l'hiver est l'époque où la

cataracte doit le plus exciter la curiosité, et commander l'admiration. Pendant cette saison, les glaces s'accumulent au fond du précipice, et forment d'immenses montagnes et d'énormes glaçons que l'on prendrait pour les colonnes d'un édifice grossier; ils sont, en plusieurs endroits, suspendus à la partie supérieure du précipice, et paraissent atteindre le fond du gouffre.

En quittant ce lieu, l'auteur et ses guides traversent le bois qui borde les cataractes et ils gagnent les champs, d'où ils se dirigent, en suivant un petit sentier sinueux d'un mille de long, vers un endroit du côteau par où l'on descend au pied de la grande cataracte. La rivière est bordée, dans l'espace de plusieurs milles au-dessus du précipice, de côteaux escarpés formés de terres et de rochers qu'il est impossible de monter ou de descendre, excepté en deux endroits où des masses se sont détachées, et où l'on a placé à chaque brèche, une échelle pour la commodité des voyageurs. La première que l'on rencontre le long de la rivière, en partant de

la cataracte du Fer-à-Cheval, s'appelle l'échelle des Indiens, parce que ce sont eux qui l'ont construite. Ces échelles, car il y en a plusieurs de placées les unes au-dessus des autres, sont tout uniment de grands sapins, le long desquels on a pratiqué des entailles pour poser le pied.

Arrivé au pied du coteau, on se trouve au milieu d'un prodigieux amas de rochers qui ont été détachés en totalité ou en partie. Ces derniers, couverts de sapins et de cèdres sont suspendus sur la tête du voyageur, et menacent de l'écraser. Plusieurs de ces arbres ont la tête en bas, et ne tiennent au côteau que par leurs racines; mais celles-ci sont si fortement attachées, que lorsque la masse de terre qui les soutenait s'est éboulée, les arbres sont restés suspendus. La rivière n'a, à cet endroit, qu'un quart de mille de largeur, et sur la rive opposée on voit parfaitement bien la cataracte du fort Schloper dont la partie inférieure est enveloppée d'une écume blanche comme du lait, qui sort à gros bouillons du sein des rochers; mais elle

ne s'élève pas au-dessus en forme de nuage, comme celle de la cataracte du Fer-à-Cheval, elle va tomber en pluie de l'autre côté de la rivière. On voit sur les bords de la rivière, une prodigieuse quantité de squelettes de poissons, d'écureuils, de renards et d'autres animaux qui ont été surpris et entraînés par le courant au-dessus des cataractes, précipités dans le gouffre, et jetés ensuite sur le rivage. On voit également des arbres, des pièces de bois que le courant a détachés des moulins à scier, et qu'il a entraînés dans le précipice; ce bois, ainsi que les carcasses des animaux et particulièrement les gros poissons, paraissent avoir infiniment souffert par les chocs violens qu'ils ont éprouvés en traversant le précipice. L'odeur insupportable de ces matières putrides répandues sur le rivage, attire une foule d'oiseaux de proie que l'on voit sans cesse planer sur ces lieux.

En suivant un chemin difficile, raboteux et quelquefois dangereux, on peut arriver au pied de la grande cataracte, et même s'avancer derrière cette prodigieuse

nappe d'eau, parce que le rocher du haut duquel elle se précipite a une forte saillie en avant, et que la chaleur occasionnée par la violente ébullition des eaux, a creusé, dans la partie inférieure, des cavernes profondes qui s'étendent fort au loin sous le lit de la partie supérieure de la rivière. Notre voyageur s'avança de cinq ou six pas derrière la nappe d'eau, afin de jeter un coup-d'œil dans l'intérieur de ces cavernes; mais il fut presque suffoqué par un tourbillon de vent; ce vent règne constamment et avec furie au pied de la cataracte; il est occasionné par les chocs violens de cette prodigieuse masse d'eau contre les rochers. L'auteur assure qu'aucune expression ne peut donner une idée juste des sensations que l'on éprouve à la vue d'un spectacle aussi imposant. Le bruit effrayant des vagues se brisant contre les rochers, inspire une terreur religieuse qui accroît encore, lorsqu'on réfléchit qu'un souffle de ce tourbillon pourrait enlever de dessus le rocher glissant celui qui s'y trouve placé, et le précipiter dans le gouf-

fre, dont aucune force humaine ne pourrait le retirer.

Depuis que les cataractes du Niagara ont été découvertes, elles se sont considérablement reculées, à cause des parties de rochers qui se sont successivement détachées du précipice, par l'action constante des eaux. Les parties inférieures cèdent les premières, et les autres se trouvant minées et sans appui, finissent par succomber sous le poids qui les accable.

Le lac Erié.

A une journée de marche des cataractes, on trouve le lac Erié, dont la longueur est de trois cents milles, et la largeur de quatre-vingt-dix. Les bords du lac sont d'une hauteur très-inégale. En quelques endroits ce sont des montagnes escarpées, qui s'élèvent perpendiculairement au-dessus du bord de l'eau ; dans d'autres, la terre est si basse et si plate, que lorsque les eaux montent au-dessus de leur niveau ordinaire, le pays est inondé, sur une étendue de plusieurs milles.

On trouve à l'extrémité occidentale de ce lac une grande quantité d'îles très-rapprochées les unes des autres. Les plus grandes ont quatorze milles de circonférence, et les plus petites n'ont pas quatorze verges; mais elles sont toutes couvertes d'arbres de plusieurs espèces, particulièrement de très-beaux chênes noirs et de cèdres rouges. Ces îles sont toutes au niveau des eaux du lac, on n'y aperçoit aucune colline, elles ont l'air d'avoir été couvertes par des inondations, et plusieurs d'entre elles ont dans leur intérieur de vastes marais.

On trouve dans ces îles beaucoup de lapins et d'écureuils. Quelques ours y passent une partie de l'hiver, lorsque le lac est pris entre les îles et le continent, mais ils n'y restent pas. Toutes ces îles sont infestées de serpens, et ceux à sonnette y sont si nombreux, qu'il est dangereux d'y débarquer en été. Le serpent à sonnette est beaucoup plus gros, en proportion de sa longueur, que ne le sont les autres serpens. Cette grosseur qui va en croissant, des deux extrémités vers le milieu du corps,

lui donne la forme d'un triangle, son ventre étant extrêmement plat, et l'épine du dos plus élevée que toutes les autres parties de son corps. La sonnette, dont cet animal est pourvu, se trouve placée à l'extrémité de sa queue. Lorsque cet animal est blessé ou qu'il est en colère, sa peau présente à l'œil les plus brillantes couleurs, ce qui n'arrive jamais lorsqu'il est en repos. La dent qu'emploie cet animal pour ses fonctions ordinaires, n'est point celle avec laquelle il attaque son ennemi. Il se sert, dans cette occasion, de deux dents incisives et crochues qui sont fixées dans sa mâchoire supérieure, et dont la pointe est tournée vers l'intérieur. Lorsqu'il veut attaquer, il se redresse sur sa queue, jette sa tête en arrière, abaisse sa mâchoire inférieure, et s'élançant sur sa queue, il cherche, pour ainsi dire, à s'accrocher à son ennemi; pour être en état de se redresser sur sa queue, il se lève en ligne spirale, sa tête placée au milieu. Il ne s'élance jamais que de la moitié de sa longueur.

La chair du serpent à sonnette est aussi blanche que celle du poisson le plus délicat, et elle est très-estimée par ceux que la prévention n'empêche pas d'en manger. On en fait de la soupe que l'on dit être délicieuse et très-nourrissante.

Mœurs et usages des Indiens.

En quittant le lac Erié, l'auteur s'embarqua sur la rivière de Détroit pour se rendre à la ville du même nom, dont les deux tiers des habitans sont Français d'origine. A peu de distance de la ville de Détroit, il trouva le lac Michigan de deux cents milles de longueur et de soixante de largeur, et le lac Huron dont la circonférence est d'un millier de milles. La communication de ces lacs se fait par celui de Saint-Clair et par la rivière de Détroit.

Le sol du pays qui borde la rivière de Détroit, est assez fertile et donne d'excellentes moissons de maïs et de froment. Le climat est plus sain que celui des environs de la rivière de Niagara.

C'est dans la ville de Malden que le gou-

vernement anglais fait tous les ans au mois de septembre, distribuer au nom du roi des présens aux Indiens qui habitent cette partie du pays pour s'assurer leur affection; ces présens se composent de couvertures, d'étoffes de couleur bleue, brune et écarlate, de toiles de coton à grands dessins; de grands rouleaux de tabac, de fusils, de pierres à fusils, de poudre, de balles, de menu plomb, de couteaux à gaîne, de peignes de cornes ou d'ivoire, de miroirs, de haches de guerre, de ciseaux, d'aiguilles, de sacs de vermillon, de vases de cuivre et de fer, le tout évalué à cinq cents livres sterling.

Notre voyageur assista à une de ces distributions. Le jour fixé se trouva être un des plus beaux de la saison. On avait fait d'avance toutes les dispositions préliminaires.

Autour de la principale cour de la maison de celui qui est à la tête du département des affaires concernant les Indiens, étaient rangés différens poteaux, chacun avec une étiquette, désignant le nom de

la tribu, et le nombre des individus dont elle se composait. Les ballots ayant alors été ouverts, les commis coupèrent les couvertures et les étoffes de laines et de coton, en coupons assez grands pour envelopper le corps, et en faire une chemise, des pantalons, etc., etc. Tous ces morceaux furent jetés en morceau au pied du poteau de la tribu pour laquelle ils étaient destinés. Précédemment, un certain nombre de chefs pris dans chaque tribu, avaient apporté au département un faisceau de petits morceaux de bois de cèdre, de la grosseur d'un crayon de portefeuille, sur lesquels étaient marqués le nombre des individus qui espéraient avoir part aux présens de leur *grand-père* (c'est-à-dire le roi). Ces morceaux de bois étaient de longueurs différentes; les plus longs désignaient le nombre des guerriers de chaque tribu; ceux qui venaient ensuite indiquaient celui des femmes, et les plus petits celui des enfans.

Les préparatifs étant achevés, on dit aux chefs d'assembler leurs guerriers disper-

sés dans les environs; en quelques minutes ils arrivèrent, et après les avoir rangés en cercle autour de lui, le gouverneur leur fit un discours analogue à la circonstance, cérémonie qui doit toujours accompagner toute espèce d'affaires avec les Indiens. Il leur dit: « Que leur bon père, » leur grand-père, qui demeure de l'autre » côté du grand lac, (voulant dire le roi), » toujours attentif au bonheur de tous ses » fidèles sujets, avait, avec sa bonté ordi- » naire, envoyé les présens qu'ils voyaient » devant eux, à ses bons enfans les Indiens; » qu'il y avait des fusils, des haches et des » munitions pour les jeunes gens, et des » habits pour les vieillards, les femmes et » les enfans; qu'il espérait que les premiers » n'emploieraient pas les instrumens de » guerre contre des ennemis, mais seule- » ment contre des animaux; qu'il leur re- » commandait de respecter les vieillards, » et de partager généreusement avec eux les » produits de leur chasse; qu'il espérait » que le grand esprit leur accorderait de » beaux jours, des nuits claires et une sai-

» son favorable pour chasser; et que lors-
» que l'année serait révolue, il ne manque-
» rait pas, s'ils continuaient d'être ses bons
» enfans, de renouveler ses bontés à leur
» égard, en leur envoyant encore d'autres
» présens. »

Ce discours fut prononcé en anglais, mais chaque tribu avait son interprête particulier qui lui en répétait les paragraphes les uns après les autres, et à la fin de chacun, les Indiens témoignaient leur satisfaction par cette exclamation: *ho! ho!* Le discours achevé, les chefs eurent ordre de s'avancer, et furent conduits vers les poteaux portant les noms de leurs tribus respectives, et on leur remit les présens qui leur étaient destinés. Ceux-ci, en les recevant, témoignèrent leur reconnaissance; ensuite sur un signal qu'ils firent à leurs guerriers, un nombre de jeunes gens sortirent de la foule et en moins de trois minutes, les présens furent enlevés et transportés à bord des canots; et delà, dans l'île et les villages adjacens. Les Indiens se conduisirent avec ordre et décence; on

n'entendit pas le plus léger murmure. Il n'y eut pas le plus petit différend entre eux pour le partage, et pas le moindre symptôme de jalousie entre les diverses tribus, sur la nature et la qualité des présens échus à chacune d'elles.

Les Indiens, dans le Canada, ont tous les cheveux longs, droits et noirs; ils ont de petits yeux noirs, la pommette des joues élevée, le nez mince, pointu et presque aquilin. Leurs dents sont très-belles et leur haleine parfaitement douce. On rencontre rarement parmi eux quelqu'un de difforme; leur démarche est assurée et fière, plusieurs même ont beaucoup de dignité, presque tous ont une taille au-dessus de la moyenne et passeraient en tout pays pour de beaux hommes.

Les femmes au contraire, ont un extérieur très-désagréable, elles marchent les pieds en dedans; et deviennent excessivement grasses en vieillissant.

Des moccassins ou souliers faits de peaux de daim, d'élan ou de buffle, des espèces de bas d'une étoffe écarlate ou bleue, dis-

Digitized by Google

Habitans du Canada.

Digitized by Google

posés de manière à coller comme des pantalons, et montant depuis le coude-pied jusqu'à mi-cuisse; une ceinture à laquelle est suspendue une poche qui contient du tabac et un couteau ou scalpel; voilà ce qui compose l'habillement de ces Indiens, lorsqu'ils sont en courses. Lorsqu'ils veulent se parer pour visiter leurs amis, ils portent une chemise courte de toile de coton grossière, chamarrée de couleurs vives et tranchantes, une espèce de manteau d'une seule pièce d'étoffe extrêmement large, ou bien une sorte d'habit très-ample ressemblant un peu à une redingote. Le manteau est plus en usage; ils attachent une des extrémités autour des reins avec une ceinture, ils ramènent le reste sur les épaules et l'attachent sur la poitrine avec une brochette, ou bien ils tiennent les deux bouts dans la main gauche.

Les femmes sont vêtues à peu près de la même manière, elles portent également des moccassins, des pantalons, des chemises courtes et une couverture sur les épaules, mais elles ne l'attachent point

Digitized by Google

autour du corps et la laissent tomber assez bas pour leur couvrir les jambes. Elles portent un petit jupon fort étroit qui ne leur descend qu'aux genoux. Lorsqu'elles se parent, elles couvrent entièrement le haut de leur chemise attachée au col, de petites plaques d'argent, de la forme d'une pièce de six sous, et elles mettent une immense quantité de rubans de diverses couleurs derrière la tête, sur leurs cheveux qu'elles laissent tomber jusqu'aux talons; elles portent aux oreilles et aux poignets, des anneaux d'argent; ceux des oreilles sont en général très-petits, mais le nombre en est illimité; pour les faire entrer, elles se percent l'oreille de plusieurs petits trous et quelquefois même tout autour. Les hommes portent des pendans d'oreilles tous différens: ce sont des pièces d'argent rondes, minces et plates, à peu près de la grosseur d'un dollar, et percées à jour. Quelques tribus attachent une grande importance au choix de cet ornement et n'en porteraient pas d'une autre espèce que celle qu'ils ont adoptée. Dans certai-

nes tribus, les hommes au lieu de se percer l'oreille, en fendent le bord, du haut en bas, et lorsque la plaie est sèche, ils fond descendre la peau autant que possible en y attachant des poids très-pesans. Quelques-uns d'entre eux font cette opération si habilement, qu'ils parviennent à donner à leurs oreilles la forme d'un arc qui tombe sur leurs épaules, et à chaque bout duquel pendent de larges anneaux. Pour empêcher que cette peau si tendue ne se déchire, ils la soutiennent avec du fil d'archal, et néanmoins elle se déchire souvent dans leurs fréquentes querelles.

Quelques hommes suspendent aussi des anneaux à leur nez, mais cet usage n'est pas général. Les chefs et les principaux guerriers portent sur la poitrine des plaques d'argent, des coquilles de mer, etc., etc. Ils ont encore pour ornement une large boucle d'argent, ou un bracelet de même métal, attaché avec une touffe de poils coupés au genou d'un buffle et teint en écarlate. Cette marque d'honneur, se place au-dessus du poignet, et nul ne peut

Digitized by Google

s'en décorer, s'il ne s'est signalé sur le champ de bataille.

Lorsque les Indiens vont à la guerre, ils cherchent à se rendre aussi horribles que possible et ils y réussissent à merveille. Après s'être frotté le corps de graisse, ils se peignent avec du rouge, du noir et du blanc, de sorte qu'ils ressemblent beaucoup plus à des diables qu'à des créatures humaines. Ils portent toujours sur eux un petit miroir afin de remettre des couleurs lorsqu'il en manque: Ils passent beaucoup de temps à leur toilette et ne s'occupent guères d'embellir leurs habitations vraiment misérables. Quelques-unes sont construites avec des souches, à peu près de la même manière que les maisons ordinaires des États-Unis; mais la plupart sont faites de l'écorce de bouleau. Ils dépouillent un arbre avec tant d'adresse, que souvent ils en enlèvent d'une seule pièce toute l'écorce. La charpente de ces huttes est en poutres déliées, sur lesquelles ils fixent les morceaux d'écorce avec des filamens de jeunes arbres. Si l'ouvrage est bien fait,

une telle demeure met parfaitement à l'abri des injures de l'air. Quelques-unes de ces huttes ont, de chaque côté, des murs ou parois, des portes, et une ouverture pratiquée au milieu du toit pour laisser échapper la fumée. D'autres sont ouvertes d'un côté, et ne sont que de mauvais hangars. Lorsque l'on en construit de cette dernière forme, on les dispose ordinairement, quatre à quatre, le côté ouvert donnant dans l'intérieur du carré, au milieu duquel on allume un feu, qui sert en commun; mais il est affreux de les habiter dans un hiver rigoureux. Plusieurs tribus Indiennes n'ont aucune résidence; elles se transportent d'un lieu à un autre, et dans la saison de la chasse, elles forment des camps dont les huttes peuvent à peine garantir de la neige ou de la pluie. La chasse commence à la chute des feuilles, et finit à la fonte des neiges.

Dans le fort de l'hiver, les Indiens se construisent des huttes avec la neige même, lorsque la gelée l'a rendue solide, et celle qui forme le toit, est soutenue par

Digitized by Google

une claie. Une telle habitation met parfaitement à l'abri du vent, et un lit de neige n'est pas désagréable. Pour accoutumer les soldats à camper de cette manière, le gouverneur de Québec envoyait régulièrement une partie des troupes passer le mois de février dans les forêts. On plaçait de jeunes officiers à la tête du détachement auquel on joignait deux ou trois personnes au fait de la construction des huttes, et sans le secours desquelles plusieurs individus auraient péri de froid. Lorsqu'on est ainsi campé on a soin de ne dormir que les pieds tournés vers le feu.

Pour tout ustensile de ménage, les Indiens ont une ou deux chaudières de cuivre ou de fer, qu'ils se procurent par le commerce, s'ils se trouvent dans le voisinage de quelque marchand, et s'ils en sont éloignés, ils se contentent de quelques pots de pierre, de cuillers et de plats de bois qu'ils font eux-mêmes. On trouve, dans les parties intérieures du nord de l'Amérique, une pierre molle, appelée *pierre à savon*, que les Indiens

travaillent sans peine, elle est douce à toucher et on la coupe au couteau comme un morceau de pâte. Cependant, malgré sa mollesse, elle résiste au feu aussi bien que du fer. La pierre à savon est couleur de café au lait.

Bethléem et les frères Moraves.

Notre voyageur, après avoir visité le Haut-Canada, traversa les Montagnes Bleues pour se rendre à Bethléem en Pensylvanie. Ces montagnes couvertes de rochers et d'un difficile accès, sont riches en mines de fer et en charbon de terre. Du sommet des Montagnes-Bleues, on découvre la ville de Wilkesbarre, située dans une plaine très-étendue, à travers laquelle coule la Susquehannah, dont on suit les nombreux détours pendant plusieurs milles au-dessus de la ville, et au milieu des montagnes.

Le pays situé au-delà est rude et couvert de bois, mais le peu d'habitans qu'on y rencontre, jouissent d'une aisance assez rare dans les autres parties de l'Amérique

qu'a visitées l'auteur. Dans chaque habitation on trouve du pain, du beurre, du thé, du café, du chocolat, et du gibier en abondance.

Dans cette contrée, les bois consistent presqu'entièrement en une espèce de sapins appelés *hemlock*, qui ne croissent que dans de mauvais terrains. Il y en a beaucoup d'une grandeur énorme, et dont les cimes sont si fortement entrelacées les unes avec les autres, qu'il est impossible d'apercevoir le ciel lorsqu'on est au milieu du bois.

Le pied de ces arbres est garni de broussailles particulières, ce sont des lauriers d'oléander ou kalmia, dont le vert foncé rend plus imposante encore l'obscurité de ces forêts. Il est impossible en y entrant de ne pas sentir un respect religieux.

Bethléem est le plus considérable des établissemens des Moraves ou des Frères-unis qui existent dans l'Amérique septentrionale. Cette ville contient quatre-vingt édifices très-solides, construits en pierres,

et une très-vaste église. Trois de ces édifices, plus spacieux que les autres, servent de retraite, l'un aux jeunes garçons, l'autre aux jeunes filles, et le troisième aux veuves. Dans chacune de ces maisons sont établies différentes manufactures, et tous les individus qui les habitent sont soumis à une discipline à peu près semblable à celle que l'on observe dans les institutions monastiques. Ils mangent ensemble dans un même réfectoire; ils couchent dans de vastes dortoirs; ils assistent soir et matin dans la chapelle à la prière; ils travaillent un certain nombre d'heures par jour, et ils ont aussi leurs heures de récréation. Les réglemens de la société ne les obligent point à une clôture rigoureuse ni perpétuelle, mais ils sortent rarement, à moins que ce ne soit pour visiter leurs parens malades.

Les frères Moraves ne prescrivent point le célibat, mais ils le regardent comme un état plus saint que celui du mariage; les jeunes gens des deux sexes communiquent très-peu les uns avec les autres; ils

ne se visitent jamais, et à l'église il y a des places différentes pour chaque sexe.

A chacune de ces maisons sont attachés des pensionnats pour les enfans: ceux-ci sont dirigés par des maîtres particuliers, sous l'inspection des anciens et des directeurs de la société. Ces écoles sont très-renommées; non-seulement les frères Moraves y envoient leurs enfans, mais un grand nombre de familles de différente croyance, de Philadelphie, de New-York, et d'autres villes des États voisins, y placent les leurs. Les garçons y apprennent le latin, l'allemand, le français, l'anglais, l'arithmétique, la musique, le dessin, etc. On y enseigne aux filles les mêmes langues, les mêmes sciences, et de plus, tous les ouvrages de leur sexe: parmi les talens agréables on n'excepte que la danse. Lorsque les jeunes élèves qui appartiennent à la société arrivent à l'âge où elles peuvent s'entretenir, on les admet dans la maison destinée pour elles, où elles s'occupent à coudre, à broder, à carder, à filer, à tricoter, etc. Une salle

particulière, à laquelle préside une de ces jeunes filles un peu plus âgée que les autres, est consacrée à chaque genre de travail. Les objets ainsi manufacturés, sont vendus par des personnes désignées à cet effet; et l'argent qu'ils produisent est distribué également entre les individus qui ont concouru à leur confection; toutefois lorsqu'on a prélevé une certaine somme pour l'entretien de la maison, et une autre que l'on dépose dans la caisse de la société.

Lorsque les garçons ont achevé leur éducation, on leur fait apprendre l'état ou le métier pour lequel ils paraissent avoir le plus de dispositions et de goût. Si cet état s'exerce dans la maison des jeunes gens, on les y admet sur-le-champ; s'il s'exerce au-dehors, on les met en apprentissage chez des particuliers de la ville; mais ils sont obligés de revenir manger et coucher dans la grande maison où ils ont été élevés. Ceux qui ont du penchant pour l'agriculture, sont confiés à l'un des fermiers de la société.

Sur un ruisseau qui coule le long de la

Digitized by Google

ville, sont établis des moulins à farine, à scier le bois, à fabriquer l'huile, et à moudre l'écorce et le bois de teinture; une tannerie et un atelier de corroyeur; et sur la rivière de Leigh se trouve une très-belle brasserie, où l'on fait d'excellente bière. Ces moulins, ainsi que les autres établissemens dont nous venons de parler, appartiennent à la société et leurs produits sont versés dans sa caisse; mais on prélève un salaire raisonnable pour les personnes chargées de les diriger. Les terres autour de la ville, dans l'espace de plusieurs milles, sont également cultivées pour le compte de la société des Moraves. La taverne même destinée à recevoir les étrangers qui viennent visiter l'établissement lui appartient. Tous ces revenus sont employés à porter des secours aux frères de la société dans les autres parties du monde, à former de nouveaux établissemens, à défrayer les dépenses des missions chargées de propager l'évangile.

La taverne de Bethléem est la plus commode, la plus propre et la mieux tenue de toutes celles que l'on trouve en Amérique.

La maison des jeunes filles est très-spacieuse, les escaliers sont commodes et bien éclairés. Toutes les femmes de la communauté sont habillées de même; elles portent une robe de toile de coton, un tablier, et sur la tête un bonnet très-simple et très-étroit, terminé en pointe sur le devant, et attaché sous le menton. Cette maison est un modèle d'ordre et de propreté, ainsi que celle des jeunes gens et celle des veuves. Les jours de dimanche toute la société se réunit à l'église; le chant des hymnes est accompagné par des violoncelles, des violons, des flûtes, etc. Lorsqu'un des membres meurt, tous les autres assistent à ses funérailles, qui se font avec beaucoup de solennité, quoique sans pompe. Les frères Moraves ne portent jamais le deuil de leurs parens.

Une machine hydraulique, placée sur le ruisseau qui entoure la ville, et que l'eau seule fait mouvoir, en fournit abondamment, par différens tuyaux, à toutes les maisons sans exception; elle est très-

simple, et pourrait élever l'eau à plusieurs centaines de pieds.

Au milieu de la ville, au-dessus d'une fontaine, est construite une maison en pierre, dont les murs sont très-épais. De semblables édifices sont très-communs en Amérique; on les appelle *spung-houses*; ils servent à conserver la viande, le lait, le beurre, etc. Pendant les chaleurs de l'été, celle de Bethléem est commune à toute la ville. Chaque famille a sa tablette particulière, et quoiqu'il n'y ait personne pour la surveiller, et que la porte ne soit fermée que par un loquet, chacun est assuré de trouver, lorsqu'il arrive, ses provisions dans l'état où il les a laissées.

Bethléem est, pendant l'été, un but de promenade pour un grand nombre d'habitans des villes voisines. On y trouve une diligence qui part deux fois la semaine pour Philadelphie : notre voyageur revint de cette manière, et deux jours après avoir quitté Bethléem, il se trouva de nouveau dans la capitale des États-Unis.

FAITS DÉTACHÉS.

Incendie du vaisseau les Six-Sœurs.

Le 1er août 1819, le vaisseau français *les Six-Sœurs*, se trouvant par les deux degrés dix-huit minutes de latitude sud et les soixante-un degrés est, du méridien de Paris, un mousse qui était dans la cale, cria au feu ! On accourut au bruit, et l'on jeta de l'eau pour garantir de ses atteintes, plusieurs balles de coton et les voiles de rechange qui étaient auprès du grand mât. Au premier jet d'eau, les flammes s'élevèrent en tourbillons et enveloppèrent les voiles. Les efforts de l'équipage, pour les comprimer, redoublèrent, mais leur accroissement fut si rapide, qu'au bout de quelques minutes, il fallut quitter la cale. Arrivé sur le pont, chacun s'empressa de boucher hermétiquement les écoutilles et toutes les ouvertures par

où l'air pouvait pénétrer, mais ce soin fut bientôt reconnu inutile, et le capitaine donna des ordres pour couper les aiguillettes du canot, amarrer les palans (1) et mettre à la mer.

Dabord il fut convenu que les femmes seules et les enfans seraient reçus à bord du canot; mais les nègres et les matelots hindous s'y précipitèrent avec eux. On parvint à les renvoyer sur le navire, moitié par menace, moitié par persuasion, pour aider le capitaine et les officiers dans leurs travaux. Ceux-ci s'occupèrent aussitôt à placer dans le canot, une voile, un compas, un sextant (2), un prélat goudronné (3) et sept rames; en outre divers vases et ustensiles de cuisine. Pendant ces dispositions, le feu avait fait de tels progrès sur le navire, que les flammes apparaissaient sur presque tous les points. Il devint

(1) Ce sont des espèces de poulies.

(2) Instrument d'astronomie qui contient soixante degrés.

(3) Grande toile goudronnée qui sert à préserver de l'humidité les objets qu'elle recouvre.

urgent de l'abandonner entièrement ; et pour la seconde fois, le canot faillit chavirer sous le poids dont il était chargé.

Le capitaine convaincu de l'impossibilité de sauver le canot dans un pareil état, exposa la nécessité de l'alléger. Il fut d'avis de sacrifier une partie de l'équipage pour sauver l'autre. En conséquence, les esclaves reçurent l'ordre de regagner à la nage le vaisseau ou ses débris. Ces malheureux reconnaissaient si bien l'urgence de la mesure, que plusieurs se précipitèrent d'eux-mêmes dans les flots ; mais leur dévouement ne suffisant pas, on força les plus timides à suivre leur exemple.

Le canot avait dix-huit pieds de long, cinq de large et vingt-six pouces de profondeur. Il portait trente-huit personnes ; deux bouteilles d'eau ; deux jeunes porcs, deux cabris et deux tortues de terre composaient toutes les provisions de bouche. La terre la plus voisine était à cinquante milles de distance, et le canot n'élevant ses bords que de quatre pouces au-dessus de l'eau, chaque lame menaçait de l'engloutir.

On employa les rames, en guise de mâts et de vergues, pour soutenir la voile qu'on avait sauvée. Le vaisseau était encore en vue, il parut bientôt tout en feu, et courait avec une grande rapidité vers le Nord.

Au bout de vingt-quatre heures la soif commença à faire sentir ses souffrances; mais en considérant le peu d'eau qu'ils avaient à bord, les passagers décidèrent de n'y pas toucher avant le quatrième jour. Le second jour la mer devint si mauvaise et le vent si violent qu'ils passèrent la nuit dans les transes les plus vives, craignant à chaque instant d'être engloutis.

Ce temps continua jusqu'au milieu du troisième jour de leur navigation. Alors le vent tourna au sud et les força à changer de direction. Le soir, il tomba de la pluie, ils la recueillirent soigneusement en étendant leurs voiles. Le prélat goudronné en donna trois bouteilles, les voiles beaucoup moins, parce qu'étant d'un tissu très-clair, elles en laissèrent échapper la plus grande partie.

Le cinquième jour, chaque personne

reçut quelques gouttes d'eau fraîche. L'un des cabris étant mort, les plus avides essayèrent de s'en nourrir, en mangeant ou en suçant sa chair, l'autre étant sur le point de mourir, fut tué et distribué. Pendant l'espace de vingt-quatre heures, des vents légers et variables ne permirent d'employer que la rame, à l'aide de laquelle ceux qui montaient le canot, s'efforcèrent de le diriger vers le sud. Une nouvelle ration d'eau fut distribuée le sixième jour à midi. On tenta d'allumer du feu, mais inutilement; il fallut se résoudre à manger crue une troisième bête, qui était sur le point de rendre le dernier soupir.

Le septième jour à midi, le ciel formait une couronne d'azur au-dessus du canot. Il pleuvait tout autour avec assez d'abondance, et malgré tous les efforts des rameurs pour atteindre les ondées voisines, ils ne purent réussir une seule fois; la pluie semblait fuir à leur approche.

Enfin le neuvième jour, on signala l'île La Digue. On fit une dernière distribution de l'eau qui restait encore, et l'on porta

rapidement vers la terre, que le canot atteignit à quatre heures du soir. Quelques-uns des passagers étaient si faibles qu'ils ne purent, malgré leurs efforts, descendre à terre, et il fallut que les habitans de l'île vinssent les aider à quitter le canot.

Le lendemain la mort enleva deux passagers, épuisés de leurs fatigues et de leurs privations passées. Les autres reçus à bord d'une pinasse débarquèrent enfin le soir du même jour dans l'île de Mahé, l'une des Seychelles.

Détails sur les îles Tristan, d'Acunha, dans l'Océan atlantique; extrait des derniers voyageurs qui les ont visitées.

Ces îles prirent leur nom de celui du chef des Portugais qui les découvrirent au commencement du seizième siècle. Elles sont situées à 3 degrés plus au sud, et à 30 plus à l'ouest que le cap de Bonne-Espérance. On en compte deux principales: la plus grande a environ six lieues de circonférence, une montagne très-escar-

pée en occupe le centre ; cette montagne remarquable par sa hauteur et sa forme conique, se découvre en mer à une distance de vingt-cinq à trente lieues, lorsque le temps est serein. L'île offre une étendue de 4000 acres environ de terre propre à la culture; de fort belles eaux l'arrosent et les arbres y croissent en abondance. Les côtes sont riches de diverses espèces de poissons, et surtout de veaux marins dont la chair est excellente; de gros oiseaux, nommés *albatros*, communs dans les latitudes méridionales, fréquemment aussi, en grand nombre, dans les parages de l'île. On les prend au moyen d'une ligne appâtée, qu'on laisse flotter à la poupe des bâtimens. Quelques-uns ont la grosseur du dinde, et onze à douze pieds d'envergeure. Une particularité remarquable dans la conformation de l'albatros, c'est que son aile a un joint de plus que celle des autres oiseaux.

Il y a quelques années, un Américain des États-Unis, nommé Jonathan Lambert, séduit par la situation et la fertilité

de l'île dont nous venons de parler, réalisa sa fortune, et partit pour y fonder un établissement, accompagné de deux ou trois de ses compatriotes. Son projet était d'y élever du bétail et de la volaille pour les vaisseaux en relâche; mais la modicité de sa fortune ne lui ayant pas permis de faire en ce genre, des acquisitions considérables, et la mortalité ayant frappé le petit nombre de celles qu'il avait faites, il fut obligé de renoncer à ses espérances primitives, mais n'en persista pas moins dans son projet d'établissement.

On l'appelait le roi Jonathan. Il occupait, sous ce nom, sa nouvelle possession depuis deux mois, lorsqu'il reçut la visite d'un capitaine armateur du Brésil, qui avait beaucoup entendu parler de lui. En arrivant dans l'île, le capitaine trouva le roi Jonathan et ses compagnons travaillant d'une ardeur égale, à défricher leur asile. Déjà, deux acres ou 2,400 toises carrées de terre, environ, étaient en culture; et le maïs, le chou, le radis, la pomme de terre, la citrouille, le melon couvraient ce

sol si récemment et si promptement fertilisé, et promettaient une récolte abondante.

Ainsi, la richesse du sol, l'abondance du poisson, celle du gibier, et la température la plus agréable qui puisse se rencontrer à une latitude si méridionale, semblaient assurer une existence heureuse aux fondateurs de cette colonie; ils en jouissaient à peine, que leur mésintelligence vint la troubler. Ces trois ou quatre malheureux, éloignés de leur patrie et de leur famille, devaient trouver leur premier bonheur dans leur union; cette union en même temps qu'elle était presque nécessaire à leur existence commune, devait être encore un besoin de leurs cœurs; et cependant des débats si graves s'élevèrent entre eux, qu'ils avaient pris le parti de ne plus se parler, et que chacun d'eux, renfermé dans sa hutte, en préférait la solitude et le silence au commerce de ses compagnons. Le roi Jonathan ne survécut pas long-temps à ce triste état de choses. Un jour qu'il était allé pêcher aux envi-

rons de sa demeure, il ne reparut pas; et comme on n'a pu découvrir depuis ce qu'il était devenu, on suppose qu'il se sera noyé par accident.

Trois ou quatre nouveaux membres ont augmenté la colonie depuis la mort du fondateur; aujourd'hui l'harmonie s'y est rétablie, et chacun vit à l'aise des produits de son industrie qu'il vend aux équipages des navires qu'attire plus fréquemment en relâche, dans ces parages, la certitude d'y trouver des provisions fraîches et des secours. Des cabanes propres, commodes et bien meublées charment déjà dans l'île la vue du voyageur. Les habitans ont d'excellens canots et s'en servent fort habilement. Une plus grande quantité de bétail et de volailles compléterait la prospérité commune, en augmentant le commerce et l'aisance de chacun.

Notice sur les mines de Suède.

La plus ancienne mine de cuivre de ce royaume, est celle de *Fathun*, en Dalécarlie. Dès le treizième siècle elle avait ob-

tenu des priviléges, et depuis 1581, le gouvernement en a singulièrement encouragé l'exploitation par diverses franchises et notamment par un droit d'asile pour quelques délits peu graves.

Ses principales entrées forment deux grands creux en entonnoir, dont le plus considérable a cinquante-trois toises de profondeur en ligne perpendiculaire.

La grande quantité de fer qui se trouve dans cette mine rend l'usage de la boussole impossible à sa surface; dans les souterrains l'eau vitriolique et cuivreuse produit le même inconvénient. Cette eau même agit avec une telle force sur les métaux que les chaînes de fer qu'on emploie finissent toujours par être rongées. Aussi est-il défendu aux ouvriers de descendre par les seaux; ils sont obligés de suivre les escaliers pratiqués dans les galeries.

Une mécanique admirable, tant par l'immensité des ouvrages, que par l'économie intelligente de l'emploi des forces, rejette les eaux de la mine et en extrait le minerai. La force motrice est donnée par

Digitized by Google

deux roues entre lesquelles est placé un cylindre. La plus grande des roues a vingt-quatre aunes de diamètre (quatre-vingt-huit pieds environ) : elle reçoit le mouvement par l'eau d'un grand lac qui est derrière la montagne qui renferme la mine, et avec lequel on communique par un aqueduc.

La mine de Falhun occupe parfois douze cents ouvriers. La pierre qu'on en extrait est fort dure. Malgré le secours du feu, on n'opère que sur peu de toises pendant l'espace d'un an. Pour séparer le cuivre pur du minerai, il faut ensuite quatre ou cinq mois de travaux. Le cuivre de Falhun contient des parties d'argent. C'est de l'argent extrait de la mine de Falhun, dit-on, qu'en 1655, on frappa une médaille à l'effigie du roi Adolphe-Frédérie, sa femme et son fils, en mémoire de ce que cette année même, ils étaient descendus dans la mine.

Naufrage et délivrance de quatre matelots anglais du vaisseau la Résistance *qui a sauté en l'air, dans le détroit de Banca, au mois de juillet* 1798.

L'un de ces matelots, appelé Scott, celui qui, le premier, a donné les détails de l'événement, s'était endormi sur le pont du bâtiment. Réveillé en sursaut par l'action de la flamme qui s'était attachée à ses cheveux et à ses vêtemens, il en sentait à peine les atteintes qu'une explosion subite l'enleva et lui fit perdre connaissance: il était nuit. Lorsqu'il revint à lui, il se trouva dans l'eau, se débattant avec quelques-uns de ses camarades. Malgré l'obscurité, ils parvinrent à s'accrocher à une partie du bastingage qui restait à fleur d'eau et qui n'était pas encore séparée du bâtiment.

Le jour parut environ une heure après cet accident. Sa clarté ne fit qu'accroître le désespoir des malheureux matelots, qui virent alors toute l'horreur de leur posi-

tion. Cependant, remarquant que le temps était beau et la mer calme, ils résolurent de construire un radeau avec les pièces de bois qu'ils pourraient rassembler. La grande vergue leur fournit des cordes et des voiles, et ils élevèrent une plate-forme autour du mât avec les planches que leur bonne étoile leur fit trouver encore auprès du vaisseau.

Ils étaient douze; mais sur ce nombre, cinq seulement étaient en état de travailler: la faim ou leurs blessures ne permettaient aux autres que des vœux pour le succès des travaux de leurs camarades.

Lorsque le radeau fut en état de les porter tous, ils confièrent leur destinée à cette frêle machine et se dirigèrent vers Sumatra. Le soleil n'était qu'au milieu de son cours, et le rivage qu'à trois lieues de leur point de départ. Il leur importait d'autant plus de le gagner avant la nuit, que leurs provisions se réduisaient en tout, à une seule bouteille d'eau-de-vie. A sept heures, cependant, ils n'avaient point fait de grands progrès, lorsqu'un courant

rapide vint les éloigner encore davantage du but où ils tendaient de tous leurs efforts et de tous leurs vœux. Le radeau, tourmenté violemment par les vagues, se brisa pièce à pièce; et le mât et la voile furent emportés. Dans cette extrémité, Scott remarqua, à la clarté de la lune, le bois d'une ancre qui flottait à quelque distance du radeau. Convaincu qu'il était impossible que cette faible machine résistât long-temps aux secousses qu'elle éprouvait, et au poids dont elle était surchargée, il prit le parti de l'abandonner, et de gagner à la nage la pièce de bois qui était assez considérable: il engagea trois de ses compagnons à suivre la même fortune, et tous les quatre parvinrent à leur but.

Les matelots restés sur le radeau, se lamentèrent en voyant partir leurs compagnons, car ils sentirent bien qu'il n'y avait plus que ce moyen de salut; mais le dévouement de ceux-ci aurait entraîné leur perte, sans sauver les autres; ils durent songer à leur sûreté personnelle, et continuèrent à voguer sur leur bois d'ancre. Le

lendemain, vers les neuf heures du matin, le courant qui les avait jusqu'alors éloignés de terre, les en rapprocha rapidement, et en moins de douze heures ils atteignirent le rivage.

Échappés enfin aux dangers de la mer, ils en avaient d'autres à redouter sur la côte où ils se trouvaient, et qui était habitée par des sauvages cruels et des bêtes féroces. Cependant leur faiblesse leur rendant impossible d'abord tout autre soin que celui du repos, ils s'endormirent sur un lit de feuilles et d'herbes sèches. Réveillés par les souffrances de la faim et de la soif, ils parvinrent à trouver de l'eau, mais ils s'occupaient encore en vain de chercher quelques alimens, le long du rivage, quand ils aperçurent à quelque distance une pirogue de Malais.

A cette vue, ils tinrent conseil sur le parti qu'il y avait à prendre; il fut décidé que Scott qui parlait le malais, irait seul en avant, et que les autres se tiendraient cachés en attendant l'événement. Aussitôt que les Malais l'aperçurent, ils accouru-

rent sur lui avec menace, et la hache levée. Scott se prosterna et demanda la vie. Sur l'asurance qu'il donna qu'il était Anglais et non pas Hollandais, ils consentirent à l'épargner, ainsi que ses compagnons, que, d'après son indication, ils allèrent sur-le-champ chercher dans leur retraite. Ceux-ci voyant les pirates s'approcher seuls, crurent leur compagnon massacré, et s'attendirent, en tremblant, à partager son sort; mais sa vue les rassura bientôt. Ils donnèrent aux Malais tous les renseignemens qu'ils désirèrent sur la manière dont ils avaient échappé au naufrage du bâtiment; puis on les embarqua, et les pirates se mirent à la recherche des débris du bâtiment qu'ils ne purent rejoindre.

Pendant trois semaines que les Malais croisèrent dans les mêmes parages, pour intercepter les petits bâtimens qui font le commerce de la Chine et de Java, les prisonniers anglais n'eurent point à se plaindre d'eux. Enfin, dans le mois d'août la pirogue ayant relâché à Penobang, dans l'île de Lingan, pour y vendre une de ses

prises, les matelots furent séparés. Scott fut envoyé à Lingan; et c'est du sultan de cette île que quelques mois après, le major Taylor, commandant de la garnison de Malacca, le rachcta pour le rendre à la liberté et à sa patrie. Ses trois compagnons, sauvés aussi miraculeusement que lui, recouvrèrent aussi un peu plus tard, leur liberté; et la conformité de leurs récits sur leurs aventures communes, en ont confirmé la vérité.

Quelques détails sur les districts montagneux de Rome, leurs paysans, et les brigands armés qui les parcourent;

Extrait d'un Voyage intitulé : *Trois mois de séjour dans les montagnes à l'est de Rome*, par Mistriss Maria Graham.

Mistriss Maria Graham habitait Rome en 1819. Pour éviter les chaleurs excessives de cette ville en été, elle en sortit au mois de juin, et alla s'établir, avec sa famille, dans celle de Poli, distante environ de neuf lieues est de Rome. Poli, assis

sur le faîte d'un rocher, entre deux petits ruisseaux, au milieu de montagnes qui la dominent de tous côtés, jouit, dans son isolement, d'un air extrêmement pur. La fièvre qui désole les campagnes de Rome, ne cause jamais de ravages dans celle de Poli; et si l'on y ressent quelquefois ses atteintes, c'est que les habitans les plus pauvres la rapportent d'un pays où ils ont l'habitude d'aller faire chaque année la moisson. Au moyen âge, Poli tenait un rang assez distingué dans l'Italie, et le palais de Conti, malgré son état de délabrement, atteste encore la magnificence de ses anciens maîtres. Aujourd'hui la ville est bien déchue de ce rang, elle n'a plus qu'une seule rue, deux petites places et deux églises. On y compte mille trois cents habitans environ, tous occupés d'agriculture, de mœurs simples, et très-hospitaliers.

Sur la route de Rome à Poli, subsistent encore des ruines de l'aqueduc Claudien, ruines intéressantes pour l'observateur, en ce que, dit l'auteur, elles sont les plus

capables, entre toutes, de donner une juste idée de la grandeur et de la population de l'ancienne Rome. L'aqueduc Claudien lui fournissait l'eau nécessaire à l'usage journalier de ses habitans, et, à cet effet, la dirigeait parfois dans une étendue de soixante-dix milles, à travers un pays extrêmement montueux. Sur la même route, le voyageur visite, avec intérêt, le couvent renommé de san Cosimato, et s'arrête avec plaisir, non loin de là, dans le village de Licenza, où fut la maison de campagne d'Horace, et où coule encore la source de Blanduse, que les chants de ce poëte ont rendue célèbre.

A neuf milles de Rome se trouve Collatia, aujourd'hui Castellaccio, doublement remarquable comme demeure de Lucrèce, et comme berceau de la liberté romaine; un peu plus loin, l'emplacement de la ville des Gabiens, découvert seulement depuis 1792, et d'où des fouilles récentes ont retiré quarante-sept pièces de marbre, qui ont successivement enrichi la villa Borghèse et le muséum de Paris.

La majeure partie du territoire de Poli, est un fief appartenant au duc de Florza. Chaque fermier doit à ce duc le cinquième de sa récolte, ce qui, dans les mauvaises années, devient si onéreux pour le cultivateur, qu'il lui reste à peine de quoi suffire aux semences pour l'année suivante. Les plus fortes récoltes sont en olives, vins, froment, maïs et haricots. La moisson se fait en juin et juillet, et le grain se foule et se vanne sur la place même où il a été coupé. Le vin de Poli est blanc et agréable, quoique un peu dur. L'olivier de deux ans produit déjà des fruits ; quand il en a six, il devient une source de richesse. Cet arbre le dispute au chêne, en longévité. Près de Gérécomia, l'auteur dit avoir vu un olivier qui avait donné, dans une seule année, deux cent quarante pintes d'huile. Le pommier, le cerisier, le prunier et le châtaignier, se plaisent aussi dans les montagnes de Poli ; mais l'arbre auquel on prodigue le plus de soin, c'est le mûrier, qui nourrit de nombreux vers à soie, dont les cocons alimentent et en-

richissent les manufactures de Tivoli et de Palestrine. Les montagnes sont couvertes de chèvres, de moutons et de bêtes à cornes; et les bois engraissent de leurs glands une multitude de cochons, dont l'industrie des habitans de Poli, appliquée à la préparation des jambons, tire un excellent parti.

Malgré les redevances annuelles dont il est chargé, le paysan de ces contrées vit fort à l'aise, exempt qu'il est des soucis et des privations que s'impose l'homme sans cesse tourmenté du désir d'amasser. Il dépense ordinairement en objets de luxe, ce qui, au bout de chaque année, lui reste de superflu; mais il a soin de ne prendre que des ornemens dont la matière pourrait, en cas de gêne, être promptement convertie en espèces. Son costume est pittoresque, et l'auteur trouve, à la fois, dans les danses nationales, surtout dans celle qu'on appelle Saltarella, du modeste, du gracieux et du grotesque. Captivés par la douceur de leur existence, les habitans des environs de Poli n'ont aucun désir, ne

forment aucun vœu de changement. La tranquillité est leur premier bien; pourvu qu'ils la possèdent complète, ils s'inquiètent peu des moyens qui l'assurent, et ne murmurent jamais, pendant sa durée, contre leur gouvernement. Mais, si par hasard, cette tranquillité vient à être momentanément troublée, alors leurs plaintes n'ont pas de bornes, elles vont même au-delà de tout ce qu'un esprit public bien prononcé peut inspirer de pareil au peuple qui se fait gloire d'en avoir le plus.

Cependant l'indolence morale des Poliens se dissipe à la vue des préparatifs d'une chasse; c'est le genre de plaisir qu'ils recherchent avec le plus d'avidité. Ils trouvent même à la fois, profit et gloire dans celle du sanglier. Dès qu'on a lancé l'animal, les plus habiles tireurs s'embusquent sur son passage présumé, et sitôt qu'il a succombé, on le rapporte en triomphe à la ville. A la vue des murailles, la troupe annonce son arrivée par une décharge de mousqueterie, les habitans sortent en foule au-devant d'elle, et l'accompagnent jus-

qu'à la place du marché où une seconde décharge termine la fête : on transporte aussitôt l'animal à la demeure du chef, où l'on procède immédiatement au partage. La tête appartient de droit au Méléagre du jour, le reste est tiré au sort. Un préjugé superstitieux répand une autre espèce d'intérêt sur la chasse du blaireau. Sa fourrure est regardée comme un préservatif certain contre les maléfices. Aussi il n'est point de jeune garçon qui n'en porte un morceau à son chapeau, de jeune fille qui n'en ait sous son corset, et d'animal domestique que les uns ou les autres n'en affublent de quelque manière.

D'aussi heureuses dispositions à la crédulité, n'ont pas été négligées par les descendans des anciens Marses, héritiers toujours constans de la réputation de leurs ancêtres pour la magie. En possession d'inspirer de l'effroi, ils savent encore obtenir, à ce titre, de leurs bons et simples voisins, de l'argent et de la considération. Il serait difficile d'ajouter foi aux récits qui peignent leur audace et la crédulité

des Poliens, si l'auteur ne les avait appuyés de faits nombreux et positifs. Voici quelques-uns des principaux :

« Nous étions, dit mistriss Graham, à deux milles de la ville de Palestrine, lorsqu'un vieillard, d'un aspect vénérable, mais encore plus singulier, s'avança vers nous. Notre hôte le salua respectueusement, puis il nous dit avec mystère : Cet homme a un pouvoir surnaturel, observez-le bien et ne parlez pas de lui, tant qu'il sera à portée de vous entendre. Ses cheveux blancs et touffus, tombaient en boucles autour de sa figure qui en était à demi-cachée, mais dont cependant l'expression remarquable ne pouvait échapper à un œil tant soit peu observateur. La finesse de son regard annonçait qu'il savait mettre à profit la simplicité de ses compatriotes. Elle était telle, qu'il nous fut impossible d'entendre, sans rire, les traits plaisans qu'on nous raconta de son pouvoir magique. Un jour il était entouré de sbirres qui avaient ordre de l'arrêter : il marmota quelques mots, et leurs bras se desséchè-

rent au moment même qu'ils les étendaient pour le saisir. Une autre fois, des soldats menaçaient de faire feu sur lui et sur son fils : prends ma main droite et ne la quitte pas, dit le vieillard au jeune homme. Celui-ci ayant obéi, les balles tombaient sans force aux pieds du père et du fils ; mais, peu après, ce dernier ayant étourdiment passé à la gauche de son père, fut tué sur-le-champ, et le sorcier seul demeura sain et sauf. Ayant à conduire un bœuf au marché de Rome et voulant le soustraire aux droits d'entrée, il monta sur le dos de l'animal, et fascina tellement, par ses enchantemens, les yeux des commis, qu'ils crurent lui voir un bel et bon cheval entre les jambes, tandis que les paysans qui accompagnaient le sorcier, riaient sous cape, sachant que c'était un bœuf. »

Parmi les montagnes qui environnent Poli, celle de Guadagnola est très-remarquable non-seulement par l'étendue et la beauté du pays qu'elle domine, mais encore par le rocher en forme de bassin qui en occupe la cime, et qui renferme dans

son sein une petite ville que ses habitans affectionnent singulièrement. L'auteur, qui dirigea de ce côté une de ses excursions, donne ainsi la description de ce site pittoresque :

« Après une montée si rapide que nous n'avions pu la franchir qu'en la contournant, nous arrivâmes sur un rocher qui forme le sommet de la montagne. Il n'y avait nulle apparence d'habitations, et cependant des voix humaines parvenaient jusqu'à nous de l'intérieur du rocher, d'où nous voyions même sortir des habitans. Enfin, arrivés à l'entrée unique de cette forteresse naturelle, nous reconnûmes que dans le rocher étaient réunis, comme dans une espèce de nid, plus de cinquante maisons tellement pressées les unes contre les autres, que la largeur de la principale rue suffisait à peine au passage d'un âne et d'un mulet. De grandes pierres, placées sur le toit latté de l'église, le défendaient contre la violence des vents. Guadagnola renferme environ deux cent cinquante habitans dont la principale richesse consiste

en cochons et en volaille. Leur petit territoire ne produit guères que du froment, et encore les ouragans détruisent-ils bien souvent les récoltes. Dans les bois environnans, croît un pommier sauvage dont le produit mêlé avec du vin véritable fait une boisson appelée dans le pays : vin de pommes. »

» Nous étions à une époque de l'année où la chaleur des lieux placés au-dessous de Guadagnola est presqu'insupportable ; néanmoins nous fûmes très-aises de trouver du feu chez le curé qui nous donna l'hospitalité. Sa complaisance augmenta encore l'intérêt que son accueil agréable nous avait inspiré pour lui. Dans les promenades que nous fîmes ensemble, il nous nomma toutes les montagnes qui nous environnaient, et ne laissa échapper aucune occasion d'entrer dans quelques détails sur les troupes de brigands, ou sur les partisans qui, depuis que ces lieux étaient connus, en avaient fait successivement leur asile. Ainsi, dans la guerre des esclaves contre Rome, Sparta-

cus les avait choisis pour retraites, les brigands belliqueux du moyen âge pour repaires ; et plus récemment encore, c'est du sommet de l'une de ces montagnes, que descendit le fameux Marco Sciarra pour piller de riches voyageurs, réunis au mole de Gaëte. On sait que le Tasse était du nombre de ces voyageurs, et qu'ayant reçu l'office d'une garantie personnelle de la part du brigand à qui son nom inspirait du respect, il refusa noblement une faveur que ses compagnons ne devaient point partager, et parvint à les sauver tous, en insistant sur la nécessité de la rendre commune.

» La montagne, du sommet de laquelle nos regards se portaient sur toutes les autres, avait elle-même son degré d'intérêt: c'est du fond de ces retraites sûres et faciles, que les voleurs actuels, vers l'époque de la moisson, sortent pour effectuer des descentes sur Tivoli, Palestrine et autres lieux moins considérables. Des positions élevées qu'ils occupent, ils suivent tous les mouvemens de ceux qui les poursuivent;

et tandis que le paisible habitant de Rome est comme emprisonné dans ses murs par la crainte de ces misérables que leur activité multiplie, ceux-ci contemplent dans une sécurité parfaite, la cité que dominent leurs repaires, et d'où sortent inutilement contre eux, des édits et des soldats. »

L'Européen qui voit régner dans son pays une surveillance si active contre les malfaiteurs, et qui parcourt ou qui sait qu'on parcourt chaque jour, dans toutes les directions, avec aussi peu d'inquiétude que de danger, la contrée qu'il habite, comprendra difficilement comment un pareil brigandage peut exister dans un pays qui fut le berceau de la civilisation européenne, et presqu'aux portes d'une ville qui est encore la capitale du monde chrétien; cependant, il demeurera convaincu de la réalité de ce mal, quand il aura lu l'ouvrage de mistriss Maria Graham, car le ton de vérité et de bonne foi qui y règne, n'inspire pas moins de confiance que d'intérêt. Elle a recueilli les détails qu'elle a donnés ou de la bouche

même de ceux qui étaient tombés entre les mains des brigands, ou des lettres qu'ils avaient adressées sur leur malheur à leurs amis les plus intimes.

Les loisirs de ces misérables, c'est-à-dire les momens où leur génie malfaisant se repose, sont ordinairement consacrés à lire ou à raconter des aventures relatives à leur métier, à tirer les cartes ou à jouer à des jeux de hasard. Leur costume est uniforme: il se compose d'un gilet et d'un pantalon de velours bleu, de sandales serrées par de fortes courroies, d'une chemise ouverte dont le col est rabattu, de larges pendans d'oreille en or, et d'un chapeau à haute forme, avec des cordons rouges et bleus à la partie supérieure. Le gilet est orné de deux rangs de boutons en filigrane d'argent, et contient dans l'une de ses poches, un mouchoir de soie dont l'un des bouts est passé dans une boutonnière. Outre une ceinture appelée *Padroncina*, chaque voleur porte une giberne fermée par des agraffes d'argent, et un baudrier de cuir, passé sur l'épaule

gauche, auquel sont suspndus un couteau, une fourchette, une cuiller et un poignard; enfin, la plupart portent constamment attachées au bout d'un ruban rouge passé en sautoir, les images de la Vierge et de Jésus, toutes deux renfermées dans un cœur d'argent, fixé sur leur poitrine par un autre ruban rouge.

Quelque temps avant l'arrivée de l'auteur à Poli, une troupe de ces brigands, récemment retirée dans les montagnes qui l'environnent, avait répandu l'alarme dans la ville et dans les environs. Une de ses premières tentatives avait été dirigée contre l'habitation d'un propriétaire voisin d'Olivano. Ce propriétaire venait de renvoyer un berger qui était à son service et qui, voulant se venger sur son maître même, de ce qu'il appelait une injustice, se réfugia parmi les brigands. Guidés par lui, ceux-ci s'approchèrent sur le soir de l'habitation et frappèrent à la porte. Par un hasard fort heureux, le propriétaire vint ouvrir lui-même, et devinant l'intention des visiteurs à leur mine, il se donna

pour un valet, dit qu'il allait avertir son maître et s'esquiva par une porte de derrière. Les brigands las d'attendre, pénétrèrent dans la maison, la parcoururent dans tous les sens, et n'y ayant trouvé pour habitant qu'un pauvre peintre allemand, ils l'emmenèrent avec eux, le menaçant de faire tomber sur lui leur vengeance. Ce pauvre homme resta plusieurs jours entre leurs mains, incessamment menacé de voir arriver son dernier moment, et souvent même conduit au lieu du supplice pour le subir. Là, on lui appuyait un poignard sur la poitrine, et on lui demandait s'il croyait qu'on dût, pour abréger sa souffrance, l'enfoncer de bas en haut ou de haut en bas. Enfin, la lassitude des brigands mit un terme à cette mauvaise plaisanterie, ils dépouillèrent leur victime et la laissèrent aller.

Une autre fois, trois hommes se présentèrent au milieu d'une réunion de huit bergers, habitans d'une des montagnes de Guadagnola. Ils demandèrent à manger, et comme on leur offrait du lait et du

fromage, ils les refusèrent et ordonnèrent de tuer un mouton. Les bergers faisaient quelques difficultés ; mais un coup de sifflet qui fit apparaître aussitôt dix autres voleurs, leur prouva l'inutilité de la résistance. Le mouton le plus gras fut pris dans l'étable, tué, écorché et préparé immédiatement. Au point du jour, les brigands envoyèrent trois de leurs hôtes, couper du bois, puiser de l'eau et chercher à Poli même, le pain qui leur manquait. Ils parlaient librement à leurs prisonniers du métier lucratif et périlleux qu'ils faisaient. « Nous mourrons probablement de mort violente, leur disaient-ils en leur montrant l'image de la Vierge, mais nous avons de bonnes armes pour nous défendre, et ceci, en baisant l'image, pour adoucir nos derniers momens. » Ainsi, leur peu de scrupule égale leur sécurité.

Quelque temps après, un habitant aisé de Poli fut invité, s'il prisait sa sécurité personnelle, et celle de ses troupeaux, à envoyer tel jour, dans un lieu désigné, un nombre déterminé de gilets, de chemises,

de caleçons et de redingotes. Ce particulier fit part de cette singulière injonction au gouvernement de Rome, et demanda s'il pouvait compter sur sa protection, en cas de refus; mais, d'après la réponse des autorités supérieures, il jugea prudent de satisfaire à la demande. Depuis ce moment on s'attendait à une attaque nocturne, et la garde de Poli, consistant en quatorze jeunes gens bien armés, fut envoyée à la découverte. Elle se fatigua beaucoup, et rentra dans la ville sans avoir rien rencontré.

Bientôt on fut informé que la même troupe de voleurs, dont la force totale montait à cent trente hommes, avait arrêté et emmené dans sa retraite, un chirurgien de Castel-Madama, nommé Chérubini. Cette aventure fit du bruit et mistriss Maria Graham la raconte de cette manière:

« Le signor Chérubini était appelé à Tivoli, auprès d'un malade. Il s'y rendait avec l'exprès nommé Marasca, lorsqu'il fut accosté sur la route par deux hommes,

qui le qualifièrent de Prince de Castel-Madama, le prenant pour tel. Il eut beau protester contre la méprise, montrer ses instrumens de chirurgie, à l'appui de ses protestations, il ne fut pas écouté, et se vit contraint de suivre les brigands dans leurs montagnes. Il parut devant leur chef qui mit sa rançon à deux mille écus, et lui signifia de les envoyer demander au malade qui l'avait fait appeler. Forcé d'obéir, Chérubini écrivit avec toute la chaleur que sa situation devait lui inspirer. Un paysan qui labourait dans les environs, fut chargé de porter la lettre. Craignant, toutefois, qu'elle ne fût insuffisante, le docteur en adressa une autre à l'un de ses amis de Castel-Madama, dans laquelle il lui donnait l'ordre de vendre toutes ses propriétés, sans délai, et de lui en faire passer le prix. Un second messager partit avec cette autre dépêche.

» La teneur en plut beaucoup aux brigands, dit le docteur dans son récit; cependant, au bout de quelques heures, ne recevant aucune nouvelle de Tivoli ni de

Castel-Madama, leur chef mit notre sort en délibération. Il s'agissait de nous tuer ou de nous renvoyer. L'importance de cette délibération m'arracha tout-à-coup aux tristes réflexions que me suggérait ma situation. Je levai les yeux et j'aperçus Marasca au milieu des brigands, examinant leurs armes avec un air de menace et de colère. Il revint toutefois auprès de moi, mais à peine y était-il assis que le chef lui déchargea, par derrière, un violent coup de bâton sur la nuque. A cette atteinte imprévue, Marasca se retourna, en criant : « J'ai une femme et des enfans; au nom de Dieu, laissez-moi la vie! » En parlant ainsi, il se défendait de son mieux. Les brigands l'avaient entraîné près d'un précipice, et trop certain de l'issue probable d'une lutte si inégale, je fermai les yeux pour n'en être pas témoin. Quand je les rouvris, les brigands m'entouraient, et leur chef remettait son poignard encore sanglant dans le fourreau. J'étais saisi d'horreur, et remarquant facilement, à mon émotion, les sentimens qui m'agi-

taient. « Ne craignez rien, me dit-il, un homme comme vous n'est pas sbire, et nous n'avons tué Marasca que parce qu'il l'était. Son existence aurait pu nous être préjudiciable, en cas d'attaque; nous n'avions donc rien de mieux à faire que de nous en débarrasser »

» Dans ce moment une voix se fit entendre, et les brigands me firent prudemment éloigner avec les autres prisonniers. Leurs dispositions prises, ils s'avancèrent du côté de la voix, prêts à faire feu en cas d'attaque; mais c'était le messager qu'on avait envoyé en mon nom à Tivoli. Après l'avoir reconnu, ils lui prescrivirent de se coucher la face contre terre, et reçurent de lui, dans cet état, l'argent qu'il apportait. La somme s'élevait à cinq cents écus; il affirma qu'on n'avait pas pu en trouver davantage. Ils prirent les cinq cents écus, et congédièrent le messager avec une récompense.

» Rappelé près des voleurs, je les suppliai de me laisser partir avant la chute du jour: je leur représentai que le messager de Cas-

tel-Madama n'avait probablement pas pu réunir la somme demandée, et que si je devais rester encore long-temps dans ma situation, j'aimais autant subir le sort de..... « Ne parlez pas ainsi, dit le chef en m'interrompant brusquement, tuer un homme est pour nous la chose du monde la plus indifférente. » Je gardai le silence, et je suivis quelques momens après mes geoliers, jusqu'au sommet d'une montagne où la pluie avait formé des flaques. On s'arrêta auprès de l'une d'elles. Je reçus pour mon repas un morceau de pain noir et très-dur, que je ne pus toucher faute d'appétit; et je bus seulement un peu de l'eau des flaques.

» Après une marche pénible pendant toute une nuit pluvieuse, à travers les sommets pierreux des montagnes, nous fîmes halte auprès d'une bergerie, où la fatigue me procura quelques instans de sommeil. A mon réveil on me présenta, de la part du chef, quelques cotelettes de mouton qu'on m'avait réservées par son ordre. La bande s'égayait alors en vi-

dant un petit barril de vin qu'on avait trouvé sur une aire abandonnée. Elle oubliait en cette circonstance un de ses réglemens les plus sévères, qui prescrivait de ne jamais prendre de vin, qu'après en avoir fait boire largement à quiconque l'aurait procuré : si au bout de deux heures nul symptôme de poison ne se manifestait, il était alors permis d'en faire usage. »

Comme il n'arrivait toujours pas de réponse de Castel-Madama, le chef fit partir un second messager, chargé d'annoncer aux habitans, que le docteur Chérubini était un homme mort, si huit cents écus n'arrivaient pas sous vingt-quatre heures pour sa rançon. Un des brigands proposait même de joindre à la lettre une des oreilles du docteur; mais, rejetant cette idée, le chef se contenta de dire au messager : « Si demain au point du jour tu n'es pas de retour, nous jeterons Chérubini dans quelque précipice. » A peine était-il parti, que l'un des brigands qui avait l'air d'un second chef, s'approcha

du docteur, et le prenant amicalement par le bras, lui dit avec douceur pour le rassurer : « N'ayez aucune inquiétude, la menace que vous venez d'entendre n'aura pas d'effet ; je vous garantis votre mise en liberté aussitôt le retour du messager, quelque petite que soit la somme qu'il apportera. »

Ce même homme entra alors en conversation avec son prisonnier, et lui détailla la situation politique de la troupe dont il faisait partie : il affirmait, en énumérant avec complaisance les ressources qui ne pouvaient jamais manquer aux gens de son métier, qu'il était impossible que le gouvernement les réduisît par la force ; qu'en dépit de tous les efforts qu'on tentait journellement contre eux, ils méditaient une entreprise hardie, dans laquelle le projet d'attaquer Rome même n'avait rien à leurs yeux d'extravagant. D'où il concluait que l'unique moyen de mettre un terme à leurs déprédations, serait d'assurer, sans délai, un pardon général et absolu.

Il paraît que, malgré la certitude positive de sûreté personnelle, que le début de cette conversation devait inspirer au docteur Chérubini, il n'en passa pas moins une nuit fort agitée, d'après les détails qu'il en donne lui-même.

« Rentrés, dit-il, dans l'épaisseur des bois, nous y trouvâmes un emplacement commode pour un campement, et il fut décidé qu'on en profiterait. Le chef qui avait eu la précaution de se munir de peaux de mouton, les étendit sur moi, et m'enveloppa les jambes de son manteau. Lui et son second se couchèrent à mes côtés. Deux sentinelles, posées à quelque distance en avant, devaient prévenir toute surprise. Nous reposions, sous leur surveillance, depuis je ne sais combien de temps, lorsque l'une d'elles vint avertir que le jour commençait à poindre. Reviens lorsqu'il fera plus clair, dit le chef, et tout rentra dans le silence. Ayant tourné le visage de manière à ne pas voir les brigands, je m'étais un peu assoupi, quand le cri d'un oiseau sauvage me réveilla. Le préjugé po-

pulaire qui attache quelque chose de sinistre à celui de la chouette, s'empara tout-à-coup de mon esprit; et, sans être superstitieux, je me trouvais dans une disposition physique et morale à n'y être pas tout-à-fait indifférent. Aussi, me levant involontairement en sursaut, je dis : « Quel est cet oiseau? — Un faucon, répondit le chef. » Dieu soit loué! répliquai-je, et je me recouchai. Dans le détail de mes souffrances, je ne saurais oublier l'incommodité des piqûres que me faisaient au cou et à la figure des essaims de cousins, bourdonnant de toutes parts à mes oreilles. Je n'osais pas même lever la main pour les chasser, dans la crainte que mes geoliers ne prissent le moindre mouvement de ma part pour un signe d'impatience ou une menace. Enfin nous nous levâmes, et après une demi-heure de marche, nous nous trouvâmes dans un espace éclairci du bois, où l'on prépara le déjeûner, auquel je ne pus toucher, malgré des instances réitérées. Le repas fini, toute la bande se leva : elle défila

homme par homme vers une position plus élevée, me laissant sous la garde d'une seule sentinelle dans le lieu où l'on venait de déjeûner.

» Après avoir attendu quelque temps dans cette position, le chef envoya quelqu'un sur la route de Castel-Madama, pour voir si le messager de la veille ne venait point. Tous les deux revinrent bientôt ensemble, portant des sacs cachetés, contenant six cents écus, quelques chemises, et des provisions de bouche que le chef m'avait demandées. Les brigands s'emparèrent de l'argent et des effets, consommèrent les provisions, payèrent le messager double, et me permirent de m'éloigner avec lui, ce que je m'empressai de faire, en les remerciant beaucoup, non-seulement de m'avoir laissé la vie, mais encore de m'avoir traité avec politesse et avec égard. »

Des événemens de ce genre, qui donnaient une idée si peu favorable du gouvernement romain, déterminèrent madame Graham et sa famille à avancer leur

retour dans Rome. Ils avaient vu commettre, de sang-froid, un meurtre dans les rues de Poli, pour une très-légère offense, et l'assassin demeurait impuni : ce fut un motif pour eux de s'en éloigner plus tôt encore. Ils partirent donc, escortés par douze paysans, à la tête desquels se mit leur domestique, Cafre de la côte Mozambique, dont la figure et l'énorme fusil suffisaient, au dire des Poliens, pour mettre tous les voleurs en fuite. Il faut savoir, à cet égard, qu'un homme noir, dans ce pays, est en quelque sorte regardé comme un être surnaturel; les mères viennent en foule lui présenter leurs enfans à baiser, dans la persuasion que ses embrassemens sont un préservatif contre certaines maladies du premier âge; et le Cafre de mistriss Graham avait été obsédé de pareilles visites, pendant tout le temps de son séjour à Poli et à Tivoli.

Quoiqu'il en soit, soit qu'effectivement la figure et l'armement du Cafre aient produit l'effet qu'on leur attribuait dans le pays, soit que les brigands n'aient pas

jugé l'aubaine assez bonne pour tenter l'aventure, les voyageurs arrivèrent à Rome sans rencontre fâcheuse, mais non sans fatigue et sans alarmes.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

033217

Digitized by Google

TABLE.

Afrique. L'Égypte. Extrait de l'Histoire complète des voyages et découvertes en Afrique, par le docteur Leyden ; traduit de l'anglais par M. A. C., S. G. du S. de F. — Tableau de l'Égypte. Page 1
Alexandrie et Rosette. 11
La vallée de la Rivière sèche et les monastères. 15
La province de Gharbiels et Damiette. 18
L'Isthme de Suez. 20
Le Caire. 21
Les pyramides. 24
Thèbes. 25
Désert de la Thébaïde. 31
Les Oasis. 34
Europe. Details sur les habitans de la Croatie. 36
Europe. Quelques détails sur la manière de vivre des Slavons, ou habitans de l'Esclavonie. 54
Europe. Notice sur le Tyrol. 66
Curiosités naturelles de la Carniole. 92
Europe. Tableau des mœurs, des usages et de l'industrie des habitans du pays de Voralberg dans la Bavière, d'après M. Joseph Rohrer. 104

Asie. Extrait d'un voyage à la Cochinchine, fait par M. Chapman en 1801; traduit de l'anglais par M. S. L. Page 115

Amérique. État du Pérou en 1805. — La ville de Lima. 132

Les mines du Pérou. 139

Combat du cayman et du tigre, ou yaguar. 142

Le sustillo, ou l'insecte qui fait du papier. 145

Caractère, mœurs et usages de ces Indiens. 147

Faits détachés. — *Europe.* Naufrage de la corvette *le Nautile*, sur un rocher de l'Archipel, le 5 janvier 1807. 160

Europe. Notice sur la ville de Papenbourg. 180

Extrait d'un Mémoire fait en 1808 sur les pays de Souaken (Szauhen), et de Massnah (Massana), par M. U.-J. Seetzen. 194

Afrique. Quelques détails sur les habitans de l'île de Madagascar. 202

Pêche du succin dans la mer Baltique. 210

Amérique. Le sauvage de la Jamaïque. 215

Europe. Extrait de la description de l'île de Caprée. 219

Asie. Tableau général des pays et des peuples caucasiens; extrait de la description historico-géographique du Caucase. — Description du Caucase. 233

La Géorgie et les Géorgiens. 240

Imérétiens. 246

Guriens. 247

Mingréliens. 248

Suanes. Page 252
Abasses. 254
Circassiens. 255
Basians. 261
Ossetes. 262
Les Kistes et les Tchetchentzes. 264
Les Lesghiens et autres peuplades du Lesghistan. 266
Tartares, Kumulks, Truchmènes et Nogais. 269
Europe. Extrait d'un voyage de Milan aux trois lacs. 273

Faits détachés. — *Asie*. Description des diverses manières de chasser et de pêcher dans l'Indoustan. 294
Afrique. Notice sur l'île Mozambique. 301
Europe. La ville de Raguse. 309
Europe. Description de l'île de Bornholm, située dans la mer Baltique. 326

Amérique. Extrait d'un voyage au Canada, et dans la partie septentrionale des États-Unis d'Amérique; fait en 1797 par M. Weld, et traduit de l'anglais. — Philadelphie. 341
Baltimore, Lancastre et York. 350
La ville de Washington. 353
La Virginie. 355
Le Canada. Arrivée dans le pays. 368
Montréal. 370
Belles perspectives sur les bords du fleuve Saint-Laurent. 374
Québec. 377
Climat, et amusemens des Canadiens pendant l'hiver. 383

Voitures du Canada et la ville des Trois-Rivières. Page 389
Le fleuve Saint-Laurent. Les ours et les écureuils. 394
La ville de Niagara. 399
La rivière et les cataractes de Niagara. 403
Le lac Érié. 416
Mœurs et usages des Indiens. 419
Bethléem et les frères Moraves. 431

FAITS DÉTACHÉS. — Incendie du vaisseau *les Six-Sœurs*. 439
Détails sur les îles Tristan, d'Acunha, dans l'Océan atlantique, extrait des derniers voyageurs qui les ont visitées. 444
Europe. Notice sur les mines de Suède. 448
Naufrage et délivrance de quatre matelots anglais du vaisseau *la Résistance*, qui a sauté en l'air dans le détroit de Banca, au mois de juillet 1798. 451
Europe. Quelques détails sur les districts montagneux de Rome, leurs paysans, et les brigands armés qui les parcourent. 456

Fin de la Table du quatrième volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google